LA TABLE RONDE

MARS 1948

SOMMAIRE



SPECTACLES

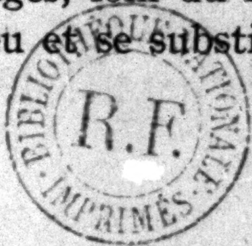
PROMENADES

ESQUISSE
D'UN ÉLOGE DE LA VIRTUOSITÉ

Certains s'étonnent, et même s'indignent devant l'affiche d'un spectacle ou d'un concert, d'y voir le nom d'un Molière ou d'un Beethoven imprimé en caractères plus petits que l'ongle, cependant que celui d'un acteur ou d'un pianiste se manifeste, éclate, s'impose en lettres d'un pied de haut.

D'autres (qui sont les mêmes, sans doute) déplorent et condamnent l'extrême faveur que le public accorde aux artistes qui le ravissent par leur jeu sur la scène ou sur l'estrade : ils s'irritent de l'enthousiasme qui les accueille et les poursuit de ses vagues retentissantes, dont la clameur et la rumeur les disputent aux coulisses, desquelles ils sont arrachés vingt fois par les rappels.

On murmure que la dignité de l'art est offusquée par de telles démonstrations qui s'adressent à la personne même de ses ministres, dont on recherche les portraits, la signature, les propos, les moindres détails de leur humanité — comme si ce ne fût pas, au contraire, pour consumer toutes les misères et les petitesses individuelles ou pour s'en défendre, que les créateurs se sont retirés dans la pensée de leurs ouvrages, loin du monde. On trouve que le prêtre cache le Dieu et se substitue à lui aux yeux de la foule.



*

Il y a de la jalousie plus ou moins distincte, de l'envie plus ou moins consciente dans cette amertume et sous ces jugements rigoureux, brodés de railleries, qui frappent à la fois l'idole et ses dévots, qui lui reprochent les fleurs et les épithètes dont on l'accable, les passions qu'elle excite, les sommes prodigieuses qui la récompensent, et l'empire extraordinaire qu'elle exerce sur tant d'êtres dont elle sait émouvoir les sens et prendre les cœurs.

*

On ne peut dissimuler cependant que ces vilains sentiments n'aient parfois quelque substance, et qu'ils répondent par l'injustice à quelques abus. Si le débordement des louanges et des hommages, l'adulation, souvent la plus délicieuse, qu'une époque prodigue à ses artistes favoris, provoque chez certains esprits difficiles des résistances, des comparaisons de mérites et de destins, et des réactions assez sévères, ces rebelles ne manquent point d'arguments critiques assez spécieux.

Ils accusent souvent l'interprète d'une œuvre de faire briller ses talents aux dépens de la pureté de celle-ci, d'en modifier les proportions, d'en charger les effets, et même le sens, de manière que la volonté écrite de l'auteur s'en trouve profondément travestie. Ils lui attribuent un pouvoir de perversion sur le goût du public, qu'il séduirait à la difficulté vaincue, aux prestiges de la vitesse, à tout ce qui étonne dans le jeu et confond l'idée que nous avons des limites de notre mécanique d'action vivante. Ou bien lui reprochent-ils de flatter ce qu'il y a de plus vulgaire dans la sensibilité, ou de plus facile à émouvoir, en exagérant la tendresse dans les inflexions et les modulations, en insistant sur les points faibles qui livrent l'âme et permettent

d'exciter en elle les désirs, les regrets, les souvenirs et d'y exploiter la source des larmes.

Il y a donc une question de la *virtuosité*.

Elle se pose toutes les fois que l'on peut distinguer jusqu'à les opposer l'idée que nous pouvons nous faire d'un ouvrage et l'*impression* que nous produit un certain mode de l'interpréter. Il peut arriver, par exemple, qu'un poème ou une mélodie que nous *savons* très médiocre, emprunte d'une voix savamment conduite et de beau timbre, un pouvoir et un agrément qui surprennent d'abord notre jugement. Le contraire est, je crois, moins rare : il n'est pas de chef-d'œuvre qui n'ait été mille et une fois assassiné — et c'est peut-être à quoi l'on reconnaît finalement les chefs-d'œuvre — car on ne peut tuer que ce qui vit.

Chose bien remarquable, ces grands ouvrages modèles sont les victimes favorites, tantôt du *trop*, tantôt du *trop peu* de talent.

Ceci dit, il faut écarter ce propos de sa pensée, refaire ses jugements, imiter le magistrat qui rejette, en prenant siège, tout ce que la rumeur et les feuilles publiques lui ont appris de la cause dont il va connaître. Nous trouvons aussitôt, moyennant une prompte réflexion, que le procès de la virtuosité relève du problème essentiel de l'art qui est le *problème de l'exécution*, puisque le virtuose est, par définition, un exécutant de valeur insigne, auquel il arrive quelque fois de se laisser enivrer par l'excès du sentiment qu'il a de sa puissance technique, et d'abuser de ses moyens.

Voyons ceci de plus près.

On oublie trop souvent que l'art n'existe qu'en acte : *l'art est action*; il est cette action dont le but est d'exciter et de modifier la sensibilité de l'homme et d'en obtenir les développements qui se fassent indéfiniment désirer. Ainsi se créent des besoins plus ou moins intenses, mais fort différents de ceux qui nous font les esclaves des exigences de notre organisme. Ils indiquent — et, en quelque sorte, ils dessinent ou ils construisent en nous un être qui

vit de rythmes, de contrastes, de symétries, de similitudes, qui les réclame et les reçoit de lui-même ou d'une autre source.

*

Dire que l'art est action, c'est dire indirectement qu'une œuvre d'art n'est en soi qu'une formule d'action. Dans cet état, la plus belle des œuvres n'est que ce qu'elle est — soit qu'on ne voie en elle que des signes sur du papier; soit que, sachant lire ces signes, on ne puisse ou l'on ne veuille communiquer à cette lecture ce qu'il faut d'énergie humaine actuelle et appropriée pour produire sur la sensibilité les effets de résonance que j'ai indiqués en quatre mots, tout à l'heure. Cette œuvre qui n'est qu'écriture encore, n'a donc qu'une existence virtuelle. C'est un chèque tiré sur la provision de talent d'un artiste éventuel. Elle est comparable aussi à un mécanisme, qui se réduit à un système de corps solides assemblés arbitrairement, si l'on s'abstient de lui appliquer les forces que le constructeur avait prévues.

Une sorte de paradoxe, qui n'en est pas un, vous fera comprendre ma pensée. Si l'on vous dit : *Virgile est un grand poète*, il faudrait, pour y consentir *dans votre cœur*, et non point d'un consentement tout abstrait, que quelqu'un aujourd'hui vous pût déclamer l'*Énéide à la Virgile*, et que vous puissiez l'entendre en contemporain et concitoyen de l'auteur.

*

Cette énergie humaine, ces forces intelligemment dirigées, que le constructeur avait prévues — cette vie, cet accent, ces sonorités que Racine ou Mozart avaient trouvés dans leur être, il appartient à l'exécutant de les retrouver en soi-même et de les appliquer au mécanisme que constitue

une partition ou un texte. Et tout cela, toute cette part essentielle de l'œuvre, n'est pas écrit. Cela ne peut pas s'écrire.

Textes ou partitions ne sont, en effet, que des systèmes de signes conventionnels dont chacun, syllabe ou note, doit exciter un acte auquel il correspond. La qualité de chacun de ces actes, celle de leur enchaînement et de leur mystérieuse dépendance successive, dépendent entièrement de celui qui *agit,* et qui opère la transmutation de l'œuvre *virtuelle* en œuvre *réelle.*

Or, tandis que, dans la création et la fixation de l'œuvre virtuelle, le créateur n'engage guère que des puissances intérieures, intermittentes et bizarrement distribuées, l'ensemble de son être ne participant à ce travail spécial que d'une manière inconstante et comme latérale — l'exécution publique exige au contraire la dépense la plus généreuse de toute la personne, et son *action* complète, directe et soutenue, portée au plus haut degré de *présence* de toutes les facultés de l'exécutant. Le créateur comptait ses mesures à loisir, et sa voix faible ou fausse lui suffisait à se dessiner, à l'état de murmure errant sur les confins du songe et de la forme, les mélodies les plus accidentées, sans souci des hauteurs ou des profondeurs des sons, ni de la difficulté des arabesques qu'il confiera à d'autres organes le soin et le souci de faire entendre et de faire valoir. Mais le destin de ce qu'il compose ainsi est suspendu à l'action qui mettra l'œuvre au monde. Tel ouvrage qui a demandé des années d'élaboration est exposé au succès heureux ou malheureux d'une interprétation qui s'accomplit en quelques quarts d'heure. Dans ces moments critiques, l'œuvre se fait *réelle;* elle est toute en acte; mais cet acte est l'acte de quelqu'un — et si l'œuvre est toute nouvelle, l'importance de la fonction de ce quelqu'un devient capitale. C'est l'interprète qui donne de l'œuvre encore inédite les impressions premières au public : il dépend de lui qu'elle soit comprise ou admise, qu'elle entre dans la carrière avec tous les

avantages que peuvent lui apporter le talent, le goût, le dévouement, l'instinct ou la connaissance de l'auditoire qui appartiennent à cet exécutant. On ne peut donc pas refuser à celui-ci une liberté et une certaine initiative dont il est impossible de définir les limites.

Je ferai en ce point une remarque que je crois assez intéressante : c'est qu'il n'est pas de très belle œuvre qui ne soit susceptible d'une grande variété d'interprétations également plausibles. La richesse d'une œuvre est le nombre des sens ou des valeurs qu'elle peut recevoir tout en demeurant elle-même.

*

Ainsi, le virtuose est celui qui, par excellence, donne vie et présence réelle à ce qui n'était qu'une écriture livrée à qui que ce soit, à l'ignorance, à la maladresse, à l'insuffisante compréhension de qui que ce soit. Le virtuose incarne l'œuvre...

PAUL VALÉRY.

LA PIERRE D'ACHOPPEMENT

II

Le comportement des catholiques à l'égard de la vérité dont ils ont reçu le dépôt, c'est la seule question. J'ai longtemps rêvé sur cette proposition d'André Gide « que les catholiques n'aiment pas la vérité ».— non pour y répondre, ni (ce qui me serait aisé) pour la réfuter en attaquant. Mais ce n'est pas mon propos ici que de tenter des parades : il est au contraire de ne parer ni de ne me parer, dans aucun sens du mot; car je n'ignore pas ce que Gide veut laisser entendre lorsqu'il affirme que nous autres catholiques n'aimons pas la vérité. Cette accusation, toute fausse qu'elle est si nous la prenons au pied de la lettre, je ne saurais nier qu'elle corresponde à un malaise qui m'est connu depuis que j'ai atteint l'âge d'homme, et qui a une cause jusqu'où il faut avoir le courage de remonter.

Au risque de scandaliser? peut-être... Mais avec l'espérance de rendre attentifs les chrétiens et surtout les prêtres et les religieux qui s'adonnent au ministère de la parole, à un travers dont les conséquences néfastes échappent à tout contrôle : si tant de garçons perdent la foi, ce n'est pas toujours pour des raisons basses. Il arrive qu'à l'église, une exigence de vérité soit lésée chez un jeune être, dès l'éveil de l'esprit critique. C'est un fait que la certitude métaphysique, leur assurance de détenir la vérité essentielle, rend certains de nos prêtres peu scrupuleux pour ce qui touche aux vérités relatives. Comme ils tiennent le

maître-mot de l'humaine destinée, comme ils sont embarqués à bord d'un bâtiment qui a reçu les promesses de ne jamais périr, comme ils n'ignorent ni leur origine divine, ni vers quel amour ils retournent, ils ne s'inquiètent plus guère de la valeur des arguments dont ils usent pour persuader les autres de ce qu'ils savent être vrai.

L'Église enseignante et l'Église enseignée entretiennent l'une et l'autre parmi leurs membres, deux états d'esprit différents et complémentaires. Les uns parlent du haut de la chaire, comme ayant autorité, dans la pensée que leur parole ne se distingue pas de celle de Dieu et avec l'assurance de n'être jamais interrompus, ni critiqués (croient-ils) dans le secret des cœurs; les autres reçoivent la parole passivement, comme le récipient reçoit l'eau. Il n'est aucun endroit du monde où les visages soient aussi inexpressifs qu'aux messes tardives durant le prône. L'absence de toute opposition perceptible dans son auditoire, développe chez le prédicateur l'habitude de plier son raisonnement aux exigences du but qu'il poursuit : jusqu'où ne pousse-t-il pas son audace dans l'affirmation sans preuve?

Beaucoup en sont venus à considérer dans la foi, la quantité, non la qualité, et à la confondre avec la puissance d'absorption. Pour eux, un homme de beaucoup de foi est un homme capable de tout croire les yeux fermés. Un historien même dévôt qui démontrera, par exemple, que la légende du débarquement de Lazare et de Madaleine en Provence n'a commencé à prendre forme que plus de mille ans après la Passion, leur apparaîtra comme un chrétien suspect; comme un homme de peu de foi.

Ces zélateurs de « la foi-quantité » ont le sentiment qu'ils ne sauraient aller trop loin dans l'hyperdulie, dès qu'il s'agit de la Vierge. La dévotion *mariale :* dans ce néologisme, tient toute la ratiocination théologienne appliquée à la créature bénie entre toutes les femmes, que toutes les générations ont proclamée bienheureuse, à la Mère des hommes. C'est dans la mesure où nous aimons la Vierge

d'un ombrageux amour, que nous souffrons de ces affirmations toutes gratuites lancées du haut de la chaire par des maniaques qui subtilisent sur les perfections et sur les privilèges de Marie, sans autre preuve et sans autre raison que certaines « convenances » que découvrent ces cerveaux déformés dans les scholasticats.

Nous avons entendu maintes fois des religieux proclamer en chaire qu'il était impossible d'atteindre Jésus sans passer par Marie, et les raisons qu'ils en donnaient n'étaient que purs verbalismes. Mensonge évident qui contredit le dogme catholique, blasphème contre le Christ qui nous a enseigné le *Pater*, dont chaque parole est une invitation à aller directement à son Père, c'est-à-dire à Lui puisque nous ne pouvons connaître le Père sans connaître le Fils. C'est Lui et Lui seul qui est la porte des brebis : l'a-t-il dit ou non? Comme si à l'instant de la communion le fidèle n'était pas uni à son Dieu sans qu'aucun intermédiaire soit même imaginable! « Moi et mon. Créateur. » Ce seul mot de Newman fait s'effondrer toutes ces délirantes inventions.

Mais que n'avons-nous entendu à ce sujet, depuis notre enfance? Que de fois nous a-t-on répété, par exemple, qu'un *Souvenez-Vous* récité chaque soir nous donnait la quasi-certitude du salut, fussions-nous devenu un grand criminel! Il s'agissait de nous persuader qu'il est impossible d'aller trop loin, de trop accorder de puissance à la Vierge, au « bon plaisir » de ses interventions et que tout excès dans cet ordre est non seulement permis, mais recommandé. Pourtant il semble absurde d'imaginer que ce qui n'est pas vrai puisse honorer notre Mère et lui plaire, et même ne pas lui faire horreur.

Ce ne sont pas les dogmes du catholicisme qui blessent la raison : ils la déconcertent, ils ouvrent devant elle des gouffres, mais ils ne la blessent pas. Ce qui révolte la raison, ce sont les commentaires, les inventions en marge du dogme, les ratiocinations, les retouches; car certains,

dans les meilleures intentions du monde, y donnent de discrets coups de pouce. J'écoutais récemment un prône sur le baptême. Il s'agissait de persuader les fidèles qu'il importe de ne pas retarder le baptême des enfants et qu'il y va pour eux de la vie éternelle. Après de pesantes explications sur les « limbes » (il serait si simple de demeurer muet devant ce qui échappe à toute définition et même à toute approximation), le prédicateur en vint à la formule « Hors l'Église, pas de salut »; tout chrétien averti sait que cela signifie : « Hors l'âme de l'Église pas de salut. » On peut appartenir à l'âme de l'Église sans appartenir à son corps. Le prédicateur ne l'ignorait pas non plus, bien sûr! Mais au lieu de se réjouir d'avoir à rappeler cette doctrine consolante qu'outre le baptême de l'eau, il y a le baptême de sang, le baptême de désir et que tout homme non baptisé, mais de bonne foi et qui a suivi la loi naturelle sera sauvé, notre orateur en était visiblement gêné; ce dont il voulait nous persuader, c'est qu'il est pratiquement impossible d'être sauvé sans baptême : « Dans les contrées païennes, cela se peut encore, disait-il, mais dans les pays comme la France où l'Évangile a été annoncé partout, il en va tout autrement... » Contre-vérité évidente : on a pu parler de la France actuelle comme d'un pays de mission. Le nombre d'hommes qui aujourd'hui en Europe n'ont pas entendu parler du Christ, ou qui n'ont pas dépassé la lettre morte du catéchisme, comment le calculer? Je me souviens, dans ma jeunesse, d'avoir répondu à un prêtre qui devant moi condamnait à l'enfer toute l'humanité sans baptême, que s'il disait vrai, que si c'était là réellement la doctrine de l'Église, je renoncerais sur l'heure à la foi. Je dois reconnaître que cela suffit pour le ramener à la vraie doctrine; mais c'était dans une conversation particulière. Je n'eusse pu le réduire au silence si, vêtu du surplis et du camail, il avait, du haut de la chaire de vérité, voué à la réprobation éternelle les quatre cinquièmes de l'espèce humaine.

S'ils prennent de telles libertés avec les dogmes essentiels, on imagine jusqu'où certains peuvent aller dans des sujets plus humbles. J'ai entendu de mes oreilles, lors des dernières élections, l'invitation faite aux fidèles de ne pas s'abstenir « sous peine de péché grave ». Comme s'il pouvait y avoir la moindre faute devant Dieu à s'abstenir de voter! Comme si le citoyen qui croit avec Pie IX que le suffrage universel se ramène au mensonge universel, devait aller contre sa conscience et prendre part au scrutin! Cela ne mérite même pas d'être discuté; mais il s'agissait de réveiller les abstentionnistes et une fin si désirable légitimait sans doute l'invention d'un nouveau péché.

Il n'y a pas de petit mensonge pour qui parle au nom de Dieu. On ne se sert pas de la parole de Dieu, on ne l'utilise pas. L'utilisation, voilà le vice des clercs. La querelle des indulgences était la manifestation d'un mal dont nous sommes toujours atteints : il suffit de pénétrer dans une église, et cela crève aussitôt les yeux. La réversibilité des mérites, l'intercession perpétuelle de l'Église triomphante en faveur de l'Église militante, ce trésor mystique dont l'Église a la garde et dont bénéficie l'Église souffrante, c'est une réalité à laquelle je crois de toute mon âme et sans aucune peine, — mais la foi que j'ai en la communion des saints me rend plus odieuse la statue de saint Antoine de Padoue mise à portée de la main de cette vieille femme qui la frotte et la tapote et la caresse avant de glisser son offrande dans le tronc. Cette complicité de notre Église avec les formes les plus basses de la dévotion, ce perpétuel déni de la parole : « Un temps viendra et il est déjà venu où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité », cette loi tacitement admise que « nécessité n'a pas de loi » et que les finances de l'Église doivent être alimentées par les dévotions rémunératrices, cette commercialisation, qui de Thérèse de Lisieux, la sainte enfant martyre, fait une entreprise formidable, toute cette part humaine, trop humaine de l'Église, témoigne-

t-elle contre le divin dont elle déborde? Eh bien! non : c'est le contraire que je crois.

Ces libertés incroyables qu'elle prend, et le peu d'étonnement qu'elles suscitent, et le sourire qui accueille les allusions qu'on y fait, j'y vois une certitude, une évidence : c'est que beaucoup de choses sont permises dans la maison du Père au fils légitime, à l'héritier qui s'arroge le droit d'user et d'abuser. C'est le fils de la servante qui ne peut rien se permettre, c'est l'erreur qui doit se tenir à carreau, qui s'engonce, qui est condamnée à la rigueur, surtout à la rigueur apparente, — et parce qu'elle est l'erreur, sa façade ne doit offrir aucune fissure, aucune accès au scandale.

La vieille Église, la mère poule aux ailes gonflées, sait bien que prolifère sous ses plumes toute une vermine : dévotions, superstitions, manies. Les clercs qui l'administrent, qui vivent dans la familiarité des signes sensibles de la Grâce, de la matière des sacrements, savent d'une expérience quotidienne, que l'Église est faite pour les hommes, non les hommes pour l'Église. Tout ce qui les soutient et les aide sur le chemin du ciel, toutes les béquilles de la fausse dévotion, ils ferment les yeux pour ne pas les voir : ils savent que le mensonge *à l'intérieur de la vérité*, n'est plus le mensonge, — d'autant qu'ils savent aussi d'une science sûre que depuis des siècles s'accumule un trésor de sainteté catholique dont le poids l'emporte infiniment sur les déviations, sur les complaisances.

Le catholicisme ne peut être à ce degré compromis dans l'humain, enfoncé dans l'erreur humaine, que parce qu'il se sait en contact de toutes les minutes avec le Christ vivant, avec *Ceci* qu'il fait chaque matin (« faites ceci en mémoire de moi ») par les mains de ces milliers de prêtres sur toute la surface de la terre. C'est parce que l'adoration du Père en esprit et en vérité s'accomplit à chaque instant du jour et de la nuit dans des milliers de cellules, dans les chœurs innombrables des couvents et des abbayes, et qu'elle

demeure l'état permanent d'une foule immense de fidèles de tout âge, de toute race et de toute condition, que la vieille Église mère se soucie peu des parasites qui rongent le manteau de pourpre qu'au jour de son triomphe Constantin lui jeta sur les épaules. Si le manteau de César ne recouvrait pas sa nudité suppliciée et divine, ce serait trop simple : toute l'humanité tomberait à genoux, l'Église ne serait plus un mystère.

Pour la vermine, elle confond l'Église avec ce velours pompeux dont elle se nourrit... Mais François d'Assise, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, les âmes sans nombre de leur famille ne sont attentifs qu'à ce qu'il recouvre. Ils voient cette pourpre à demi dévorée, ils ne s'indignent pas, ils comprennent, ils excusent. J'avais tort de parler de vermine : il faut entrer dans cette charité de l'Église qui condescend à la débilité humaine. La vieille femme qui touche et qui caresse une statue de plâtre, c'est la même qui, il y a dix-neuf siècles, profitait de la cohue pour toucher sans qu'il s'en aperçût le manteau du Seigneur afin d'être guérie. Et le Seigneur irrité dit : « Une vertu est sortie de moi... Qui me touche? » Et tout de même la pauvre femme fut guérie.

Non, tout cela n'est pas si simple. Je m'exaspérais, l'an dernier, lorsque, pour répondre aux provocations d'un monde plus qu'aux trois quarts séduit par le marxisme, par l'existentialisme athée, par le pseudo-surréalisme, les pieux barnums de la sainte Église inventèrent cette tournée de Notre-Dame du Grand Retour. Cette réfutation par le fétiche à quoi avait recours l'Église de Bonaventure, de Thomas d'Aquin, de Dominique, de Blaise Pascal, me fâchait moins encore qu'elle ne m'humiliait. Et puis un soir, j'ai vu, rue La Fontaine, cette mer humaine, au-dessus de laquelle voguait l'image de celle qui selon saint Luc a prédit tout ce qui lui est advenu : « *Et beata me dicent omnes generationes...* » Cette statue, c'était la branche jetée aux éphémères qui ne savaient où se poser, où se

prendre, le support où s'accroche l'essaim. Car le Christ n'est pas venu sauver seulement les hommes capables de le découvrir au bout d'un syllogisme, ou assez attentifs pour discerner sa voix au secret de leur pauvre cœur. Tout ce qui est perdu doit être sauvé, et ceux-là aussi, et ceux-là d'abord peut-être, dont l'inguérissable enfance a besoin d'histoires et d'images.

Ce que nous prenions pour un mensonge n'était peut-être en définitive qu'une offensive de la vérité. Il faut entrer dans le mystère de cet abaissement, de cette humiliation de l'Église. Jusqu'à la fin des temps, le Christ incarné se met à la portée même des imbéciles (au sens étymologique du mot); car eux aussi sont appelés, eux aussi doivent trouver leur pâture, là où un Pascal, un Péguy l'ont trouvée.

FRANÇOIS MAURIAC.

(*A suivre.*)

LE TEMPS DES CONFÉRENCES

Il nous arrive à tous de faire une conférence de temps en temps, et c'est forcé. On ne peut pas laisser les jeunes gens se débrouiller seuls dans leur recherche de la vérité, s'ils ressentent le besoin de consulter leurs aînés. Cependant, pour nous les aînés, c'est une rude épreuve . Lorsque nous nous présentons devant eux, il faut que nous ayons au moins quelque notion de la vérité à leur dire. Or ce n'est guère facile à une époque où la philosophie s'en va répandre partout le bruit qu'il n'y a pas de vérité. Notre rôle serait-il donc, et celui de notre époque serait-il justement déjà, d'en rétablir l'idée puisqu'on nous le demande? Le rôle des hommes politiques ne serait-il pas, également par le moyen de leurs conférences qui sont interminables, mais en lesquelles personne ne veut renoncer à mettre son espoir, de conserver et même de redonner un sens au mot de paix, tandis que l'état de guerre à peu près permanent dans lequel nous vivons depuis bientôt un demi-siècle tend de plus en plus à faire apparaître la paix elle-même comme une fiction de l'enfance? Au temps de ma jeunesse, il y avait beaucoup moins qu'aujourd'hui de ces conférences de toutes sortes, et c'est probablement ce qui me fait regretter trop souvent qu'on parle tant à l'heure actuelle pour avoir l'air de ne rien dire. Mais il faut croire aussi que c'est nécessaire. On n'a jamais tant besoin de parler d'une chose que lorsqu'on ne la possède pas, et qu'on a grande envie de la posséder.

Il n'est pas sûr du tout que les uns et les autres nous jouions notre rôle comme il faudrait le jouer. Mais c'est, sans doute tout de même celui que nous avons à jouer. Car toutes ces conférences ont bien, en effet, la même signification. Il s'agit dans tous les cas de savoir si les hommes peuvent encore aujourd'hui se parler autrement qu'à coups de bombes et condamnations à mort ou si la période actuelle ne peut être, dans l'ordre dialectique, que le moment élémentaire de toute rencontre entre hommes où futur maître et futur esclave s'affrontent pour voir qui aura le plus peur de l'autre et se rendra à sa merci, c'est-à-dire, en somme, où deux conceptions de la fantaisie humaine se soumettent au jugement de la réalité, qu'on appelait autrefois le jugement de Dieu, pour voir s'il y en a une des deux qui est actuellement plus possible que l'autre.

Lorsque je parle de guerre, ici, je ne pense pas, naturellement, aux luttes des nations les unes contre les autres, quoique l'on n'ait pas encore bien pris l'habitude chez nous de se figurer que ce ne sont pas de loin les seuls conflits possibles et les plus effrayants. Non, je pense à la guerre civile, d'abord parce que c'est, pour le philosophe (car elle est la guerre d'extermination par excellence), la forme de guerre la plus pure, si l'on peut s'exprimer ainsi, quelque grossière qu'elle semble aux yeux du technicien, et ensuite parce que notre situation risque fort de ne pas pouvoir être essentiellement distinguée d'une situation de guerre civile. Dans les combats internationaux il subsiste, en effet, toujours entre les belligérants quelques principes communs qui leur permettent de s'entendre en plein massacre même, celui de l'honneur militaire, par exemple, celui du respect dû aux blessés et aux prisonniers, celui de la nécessité où chaque gouvernement se trouve de ne jamais compromettre à fond l'existence du pays dont il a la charge, sans parler des règlements spéciaux, qui font l'objet du droit, mais qui ne sont pas toujours observés à la lettre. La guerre civile,

au contraire, ne connaît que des ennemis irréductibles. Ceux-ci ne peuvent chercher qu'à s'anéantir l'un l'autre pour faire triompher leurs principes qui sont inconciliables avec ceux de l'autre. Dans la guerre tout court, on se bat jusqu'à ce qu'il y ait un vainqueur et un vaincu. Chaque bataille est un argument diplomatique. Dans la guerre civile on tue l'autre pour avoir raison; chaque meurtre est simplement un rappel au silence du chaos avant la création. Et c'est bien là que nous en sommes, puisqu'il n'y a pas moyen, pour le moment, de prononcer une parole ou de définir une attitude qui ne soit pas considérée comme une position de guerre civile. Nous devons croire, pourtant, puisque nous parlons et que nous agissons, que nos paroles et que nos attitudes, si elles ne peuvent pas effectivement servir à rétablir l'accord entre les partis qui se battent, peuvent avoir pour conséquence lointaine, lorsqu'elles ont été mûrement réfléchies, de préparer son contenu au moment, qui ne peut pas manquer d'arriver, où une certaine paix civile succédera à la guerre civile, avec, de nouveau, une communauté de principe et d'attitudes fondamentales. Sinon nous n'aurions plus, en effet, qu'à nous taire.

Mais croire cela, c'est poser l'existence de l'avenir, donc celle de l'idée, et même, plus exactement, leur présence dans le présent ainsi que leur transcendance par rapport au présent. Une longue guerre, et surtout lorsqu'elle est civile, annonce toujours cette croyance, puisqu'elle transforme effectivement les individus, qui autrement n'auraient souci que de leur propre existence, en des sujets logiques, porteurs des concepts qui s'opposent, donc uniquement soumis à l'action du principe de contradiction et du tiers exclu. C'est, au reste, pourquoi l'on dit avec raison que les guerres sont inhumaines : elles suppriment, justement, la considération des particularités individuelles et d'autant plus qu'elles sont plus civiles. Je me rappelle fort bien que c'était la conclusion que je tirais de mon expérience

de l'autre guerre, lorsque je me disais en revenant de là que l'on ne peut bien combattre que si l'on croit en Dieu. Car il est vrai que l'on ne peut accepter franchement de mourir à la guerre que si l'on n'a pas peur de la mort et que l'on ne peut pas ne pas craindre la mort si l'on ne croit pas à la vie future. L'humanisme d'aujourd'hui, pour s'appeler viril, veut nous faire avaler que l'on peut parfaitement mourir comme un héros tout en ayant peur de la mort. C'est tout à fait exact. Cependant ce qui est vrai là dedans, c'est que l'on peut très bien se faire tuer bravement, *quoiqu'*on ait peur de la mort, donc parce que l'on surmonte d'une façon ou d'une autre cette peur de la mort, mais non pas *parce* que l'on a peur de la mort. Donc, il s'agira toujours de savoir ce qu'a bien pu signifier, à ce moment-là, la capacité que nous avons eu de surmonter notre peur de la mort. Et elle n'a pu signifier, effectivement, que la subordination de cette peur de la mort à une autre attitude qui implique la transcendance de l'avenir sur le présent. C'est ce qu'une autre observation confirme également : malgré les discours romantiques, ce ne sont pas les frappes ou, comme on dit encore, les affranchis qui sont les meilleurs soldats à la guerre, mais bien les honnêtes gens qui y font simplement leur devoir et qui se marient en rentrant, de même que ce ne sont pas les prostituées qui sont les meilleures amoureuses, mais bien les femmes ordinaires qui mettent toute leur vertu dans l'amour qu'elles donnent. Il faut se faire à cela comme on est obligé de se faire à toutes les conditions de la vie, les unes après les autres, quand on ne se suicide pas pour y échapper, car il n'y a plus d'autre endroit dans le monde où s'enfuir que la mort.

Mais ce qui résulte de telles observations est finalement très grave. Que devient, en effet, le dedans notre humanisme? Quel va être le sort de la France dans le monde moderne? On dit généralement, et c'est la vérité, que parler de la France c'est parler de son attachement à

l'humanisme. Mais ce n'est vrai, seulement, que daus la mesure où il n'y a en nous, à présent, que de la fidélité. Or il y a aussi le déchirement de notre situation entre notre passé qui fut grand, de fait, parce qu'il voulut être effectivement humaniste et notre avenir qui nous inquiète parce que nous ne sommes plus guère sûrs qu'il puisse encore vouloir l'être. Ce qui frappe aujourd'hui dans notre état c'est notre retard en la plupart des domaines sur les nations qui mènent le jeu depuis un siècle. Je doute, au reste, qu'il y ait une autre explication à notre conduite actuelle. Donc qu'il s'agisse d'industrie, d'agriculture, de science et même de philosophie, les uns veulent à tout prix nous faire rattraper ce retard, au nom des sciences humaines, et nous précipitent dans la révolution, que nous avons mis jusqu'ici tant de temps et de soins à éviter au nom des mêmes sciences, tandis que les autres, par prudence humaniste également, ont peur de l'aventure, se rétractent et ne font plus que crier gare. L'humanisme, chez nous, saura-t-il se garder à droite en se gardant à gauche?

On constate, généralement, que les périodes de guerre civile sont également des périodes où l'humanisme est bafoué. Est-ce inévitable? Y a-t-il une autre cause à cette coïncidence que la barbarie et la sottise de ceux qui se laissent entraîner aveuglément à prendre des positions de guerre civile sans se rendre compte qu'ils détruisent ainsi leurs raisons de vivre humainement? Car il est absurde, effectivement, que l'homme se mette lui-même dans le cas de tuer et d'être tué pour des idées qui cessent justement d'être des idées à partir du moment où elles ne se manifestent plus que par la contrainte et la violence. Ou bien l'humanisme n'est-il pas un peu, pour sa part, responsable des guerres cruelles qui le ruinent? Il n'est jamais bon ni agréable de se séparer, même en esprit, de l'humanisme car l'humanisme signifie, élémentairement, le souci de l'individu, et que deviendrait l'humanité si l'on n'y faisait pas du tout attention aux individus qui le composent. Mais

il semble bien qu'aujourd'hui nous ne puissions plus échapper à cette question fondamentale.

C'est en effet par une suite absolument rigoureuse de conséquences que l'humanisme va de son principe à la guerre civile, l'homme aidant bien entendu. Mais l'humanisme peut aussi renier les passions de l'homme? Le principe de l'humanisme est que rien n'arrive dans le monde que l'individu ne produise ou n'accepte, et même que l'individu est la seule existence d'où tout tire finalement son origine. L'humanisme, en philosophie, engendre donc l'idéalisme et sa méthode de connaissance est ce qu'on appelle la méthode expérimentale. Nous n'en connaissons plus d'autre pour le moment puisque nous sommes humanistes. Si l'homme était naturellement bon, tout irait tout seul. Et c'est sur quoi l'on compte en effet. On se dit que l'homme n'est pas uniquement mauvais, ce qui est évident, et l'on espère qu'à force de malheurs il deviendra sage tôt ou tard, de même que l'enfant lorsqu'il grandit, cesse de se brûler au feu ou d'incendier la maison avec lui en jouant avec les allumettes. Mais cet espoir suppose que l'expérience des uns profite au moins largement aux autres, c'est-à-dire que l'humanité s'éduque peu à peu en éprouvant sa sottise. D'où la culture et son enseignement, qui sont les plus hauts titres de gloire revendiqués par l'humanisme. Or, le principe de l'expérience est que chaque individu doit la recommencer puisque tout doit passer par lui pour exister, et puisque autrement il n'y aurait pas de progrès possible. C'est, en effet, ce que le nominalisme, qui est le fondement de l'individualisme, donc de l'humanisme, affirme depuis toujours. Mais cette affirmation est contradictoire, si l'on y regarde bien, avec la notion de progrès.

Pour préciser la chose, rappelons que les postulats de l'humanisme sont les suivants : d'abord la liberté de l'esprit, qui est fondée sur l'évidence et qui nous vient de Descartes, celui-ci l'ayant posée pour qu'elle se substitue au principe d'autorité, qui était fondé sur la révélation. Or, l'évidence

c'est l'intuition, et l'intuition, qu'elle soit intellectuelle ou sensible, philosophique et poétique, ne peut être finalement qu'une prison. Car pourquoi, ayant une fois vu la vérité face à face, me donnerais-je encore la peine de la dire, puisque ou bien les autres la voient ou la verront comme je la vois, ou bien ils ne la verront pas, et ce ne seront pas mes arguments qui la remplaceront. Tout au plus, alors, considérant ces autres, qui n'ont pas vu ni ne verront la vérité, comme des hommes inachevés, pourrai-je concevoir le projet, également conseillé par la volonté de puissance naturelle à nos passions, de les amener à s'accomplir sous ma direction, pour le plus grand bien de la vérité, et voilà le tyran né de la liberté qui est dans l'intuition. Chaque professeur de philosophie commence actuellement son cours en promettant de démontrer que son idéalisme à lui ne sera pas, par exception, un solipsisme et personne ne peut l'empêcher de courir sa chance car, après tout, c'est peut-être lui le génie qui quadraturera le cercle. Mais on ne peut pas s'empêcher pourtant de penser, à chacune de ces occasions qui se renouvellent abondamment, aux gamins qui tirent sur leurs camarades en se figurant que leur fusil n'est pas chargé ou que cette fois la balle ne tuera point. Ce n'est guère possible, évidemment. Mais il est difficile d'affirmer le contraire lorsqu'on ne croit qu'à l'expérience. Demain l'expérience sera peut-être favorable. Ainsi en est-il de l'intuition. Cependant si l'on raisonnait, on verrait bien que l'intuition, on peut la tourner et la retourner dans tous les sens, si l'on n'y ajoute pas un besoin qu'elle aurait de parler, elle ne fera jamais une révélation, et qu'on n'en recevra jamais au contraire que du silence, c'est-à-dire de la solitude, par conséquent de la mort.

Le second postulat est celui de la révolte, qui résulte du précédent, En effet, si tout doit passer par moi pour exister, il faut que je tienne le reste pour nul et non avenu et que je recrée simplement le monde chaque fois que je respire. D'ailleurs mieux vaut également qu'il en soit ainsi,

car autrement j'accepterais d'être le complice d'une foule d'événements odieux, qui se sont produits et se produiront, comme la mort des hommes, leurs souffrances injustifiées, et les lois qu'ils ont inventées pour empoisonner leurs semblables. Mais alors il faut bien que je me convainque que je n'en ai pas fini avec les tourments de ma conscience, car ce n'est pas une révolte suffisante que d'écrire un poème pour dire avec justesse que je suis un révolté. Depuis ces manières un peu faciles, il y a eu les lanceurs de bombes, ceux qui se sont tués pour devenir Dieu et ceux pareillement qui ont tué les autres pour les empêcher de ne pas se révolter ou pour les forcer à se révolter. Il y a eu les vraies révolutions avec leur terreur et leurs guerres. Dois-je accepter cela aussi? La dernière en date a été la révolte contre l'intelligence qui exprime simplement l'impossibilité où nous sommes logiquement d'admettre qu'il faut que nous parlions pour communiquer à autrui nos désirs ou bien nos pensées, si nous sommes seuls métaphysiquement et seuls responsables du monde, puisque alors il paraît beaucoup plus honnête de les satisfaire ou de les accomplir sans rien demander à personne. Un peu de courage et puis ça y est.

Le troisième postulat, enfin, est lui aussi, un corollaire des deux autres réunis. C'est celui de notre innocence. L'humanisme n'est pas possible s'il faut que l'homme ait en lui constamment un étranger qui le sermonne. Le développement de la conscience métaphysique a eu, de fait, pour résultat la disparition dans la philosophie de la conscience morale. Mais passons plutôt. Il n'est plus convenable aujourd'hui d'avoir l'air de douter de notre innocence. Ce serait une sorte d'incongruité. Chacun sait bien qu'avec ses yeux clairs et sa voix de velours, elle est chargée de mensonge et de crimes. Pourquoi le rappeler encore? Pour essayer de mettre un frein au désordre? Ce ne serait pas gentil pour les autres et ce serait en même temps se faire condamner à mort pour les vices qu'elle est chargée

de couvrir. Non, j'ai voulu dire simplement ceci, que l'humanisme est nécessairement une doctrine d'anarchie et que l'anarchie est nécessairement le lieu de la tyrannie. Car l'ordre ne peut venir que du raisonnement et le raisonnement ne peut être ferme que s'il est accroché à un point fixe, qui ne peut pas être dans l'homme. Au reste il faut bien qu'il y ait un commencement à la parole et que ce commencement soit suffisamment en nous pour que nous ayons des raisons de parler, tout en étant suffisamment hors de nous pour que la parole ait un effet sur nous. Jusqu'ici la théologie du verbe incarné est la seule qui fournisse ce commencement. Il faut le reconnaître sans plus. Nous n'avons rien gagné à l'humanisme pour ce qui est de la philosophie, puisque nous retrouvons au bout du compte en lui tous les embarras qu'il a voulu nous éviter : rien ne ressemble, en effet, autant au problème de la création avec son passage de l'être infini aux existences finies que celui des rapports, en nous, de notre liberté avec le langage qui nous gouverne. Seulement nous avons hérité de lui la peur de la mort, qui est, en effet, le produit naturel de l'humanisme, et sa condamnation peut-être. Car si l'homme est libre de tout son destin, si son rôle est de mettre le monde au monde, si ses intentions ne sont jamais de nuire, par quel retournement affreux de sa révolte contre lui-même ne songe-t-il qu'à se faire mourir? Pourtant il n'est bien question, dans les ouvrages de l'humanisme, que de néants et que de morts. Ce doit être, tout simplement, parce que l'humanisme n'est pas vrai. Et, de fait, lorsqu'il est seul ainsi qu'on veut qu'il soit dans les ouvrages de l'humanisme, l'homme n'est capable que de détruire, puisqu'il faut qu'il soit au moins deux, avec de l'amour entre eux, pour participer réellement à la fécondité de la vie.

La France n'a pas tiré d'elle-même toutes les conséquences impliquées dans son humanisme. Elle n'a pas vu l'enchaînement de l'humanisme à l'idéalisme et de l'idéalisme à

l'expérimentation, donc à la terreur. Sans doute ne pouvait-elle pas prévoir comment Descartes engendrerait Leibniz et Leibniz engendrerait Kant avec la suite que l'on connaît, Hegel, Marx, Nietzsche et leurs disciples. Lorsque le mouvement fut à son plein, il était trop tard. Elle était déjà débordée. Ce sont donc l'Allemagne et la Russie qui se sont chargées de la besogne. Nous voilà maintenant affolés par les monstres qu'on nous présente comme les enfants de nos enfants. Pouvons-nous les renier, pourtant? Ou nous sentons-nous la force de les rééduquer? Mais avec quels moyens? Si c'est par des paroles ils nous répondront qu'elles ne signifient rien. Si c'est par l'exemple, ils nous demanderont d'abord d'avoir passé par leurs misères pour avoir le droit de causer. Sommes-nous, en effet, tellement innocent de ce qui leur arrive, et savons-nous exactement ce qui les a menés là? Notre bonne volonté risque donc encore une fois de se retourner contre nous-mêmes. Cependant, ce qui est fait est fait. Il fallait bien que les hommes eussent un peu peur de la mort pour avoir une chance de ne pas se traiter avec trop de désinvolture. Mais il apparaît aujourd'hui qu'ils supportent mal cette épreuve et qu'ils ne songent qu'à la frelater. Or, en la frelatant, ils altérent tout. Nous n'aurons bientôt plus d'autre issue que de changer de philosophie pour reprendre goût à l'existence. De révolutions en révolutions c'est à celle-là que nous viendrons, puisqu'elle commande tout le reste.

BRICE PARAIN.

PAIX IMPOSSIBLE
GUERRE IMPROBABLE

Depuis mai 1945, les canons se sont tus en Europe. Trois mois plus tard, les bombes atomiques, s'abattant sur Hiroshima et sur Nagasaki, firent trembler la planète et offrirent à l'Empereur du Soleil Levant l'occasion de capituler sans perdre la face. Japon et Allemagne sont vaincus, écrasés, à la discrétion des vainqueurs. Qui osera dire que le monde vit en paix?

Certes, il est normal que ni la défaite de l'ennemi principal ni la victoire d'une coalition n'apaisent tous les troubles suscités par un ébranlement universel. Après 1918, les grandes puissances ne parvinrent pas non plus à éviter à l'est de l'Europe ou dans les Balkans des guerres locales. Les frontières entre la Pologne et la Russie, entre la Grèce et la Turquie, ne furent pas fixées à Versailles, elles consacrèrent l'issue d'opérations militaires. Une grande guerre, comme une pertubation atmosphérique, entraîne à sa suite des queues d'orage. Cette fois, l'Europe, grâce à la présence des armées russes et américaines, fait l'économie de ces conflits secondaires, dans lesquels les puissances, petites ou moyennes, affirmaient leur autonomie ou leur ambition. En revanche, les peuples d'Asie, à la faveur du cataclysme qui a ébranlé ou abattu l'ordre ancien, revendiquent et obtiennent leur indépendance. Les batailles d'Indochine ou d'Indonésie apparaissent

comme les épisodes tragiques d'une évolution irréversible, que l'aventure impériale du Japon a non pas provoquée mais accélérée.

La peur de l'humanité n'est pas entretenue par les suites du passé mais par la crainte de l'avenir. L'ombre d'Hitler ne hante plus les imaginations : Hitler est mort, et bien mort. Mais l'ombre d'un nouveau César s'étend sur le monde. Disons plutôt, pour ne pas anticiper sur la répartition des responsabilités : la rivalité russo-américaine, latente durant les hostilités, visible aux yeux de tous, dès que le IIIe Reich se fut effondré, n'a pas laissé au monde le loisir de goûter les joies de la paix.

Seule l'allure des événements justifie la surprise. Que l'alliance se dissolve le jour où elle n'a plus d'objectif, c'est-à-dire d'ennemi, commun, rien de plus conforme aux précédents historiques. Au Congrès de Vienne, à la veille des Cent jours, des diplomates envisageaient déjà le recours aux armes. Unis contre Napoléon, les Alliés ne parvenaient pas à s'accorder sur un statut de l'Europe, incapables et de restaurer le statut antérieur à la crise révolutionnaire et d'en concevoir un autre. Finalement, il est vrai, on s'entendit, de telle sorte qu'entre la liquidation d'une crise et le mûrissement d'une autre, les hommes connurent les bienfaits d'une trêve prolongée. Cette fois, l'opposition entre les vainqueurs prend presque d'emblée une acuité telle que l'explosion semble possible à tout instant.

Mais en est-il vraiment ainsi? L'explosion est-elle imminente? Ou bien la «paix belliqueuse», dont nous commençons à découvrir les lois, reflète-t-elle la structure du monde à l'âge des Empires?

*

Il n'y a plus de concert européen, il n'y a plus qu'un concert mondial. Pendant des siècles, quatre ou cinq puis-

sances, dites grandes, dominaient la scène diplomatique du vieux continent. Naïvement les Européens s'imaginaient absorber dans leur sort celui du genre humain. Mais cette naïveté ne troublait guère les calculs des hommes d'État, tant que le jeu des nations européennes se déroulait comme en vase clos. Aussi bien, au siècle dernier, ces nations disposaient-elles, grâce au monopole de l'outillage industriel et scientifique, d'une supériorité militaire à peine contestée. Les États-Unis n'avaient d'autre ambition que d'épargner aux deux Amériques le partage en zones d'influence ou en colonies, c'est-à-dire le sort réservé au reste de l'univers.

Selon le tracé des frontières, les progrès intérieurs des pays, les résultats des conflits, l'équilibre européen se modifiait incessamment, sans que le système lui-même sortît de ses gonds. La guerre de 1914-1918 porta un coup fatal au système, encore que l'opinion n'en prît pas conscience à l'époque. Pour résister au Reich de Guillaume II, les démocraties puisèrent dans les ressources d'abord matérielles, puis humaines du Nouveau-Monde. L'appoint des divisions américaines emporta la décision sur le front occidental. La preuve était faite que l'Europe ne se suffisait plus à elle-même, qu'incapable de règler seule ses propres querelles, elle y entraînait les autres continents.

Après la disparition de l'Autriche-Hongrie, victime d'une guerre dont elle avait, pour une large part, pris l'initiative dans l'espoir de survivre, l'Allemagne devenait la seule grande puissance entre le Rhin et la frontière russe. Réarmée, elle avait beau jeu à réduire au rang de satellites, de protectorats, ou de provinces impériales, les petits États que l'on avait créés tout autour d'elle, à la fois pour satisfaire aux principes des nationalités et pour la séparer, par une ceinture de pays indépendants, de la Russie nouvelle. Mais, élargie aux limites du *Mittel Europa*, le Reich n'était plus à l'échelle de l'Europe. Il écrasait de sa masse les États nationaux. Pour lui tenir tête et finalement le réduire, il fallut mobiliser l'Occident et l'Orient, l'Empire

slave et les peuples anglo-saxons. L'intervention japonaise élargit encore le champ de bataille et le confondit avec la planète entière.

L'Allemagne a payé d'une défaite totale ses prétentions à une victoire totale. Découpée en zones par les armées d'occupation, ses villes en ruine, son territoire amputé par les annexions, sa population refoulée sur un sol étroit, elle est tombée pour de longues années au niveau d'un objet de l'histoire. Mais la place qu'elle a laissée vide, personne n'est en mesure de la remplir. Le jour où les soldats américains et les soldats russes ont fait leur jonction sur l'Elbe, marque une date historique. L'Europe est libérée d'une tyrannie exécrable, mais elle est libérée par les armées de puissances extra-européennes, et non par elle-même. Hier foyer de la civilisation, aujourd'hui amoncellement de ruines, elle apparaît une sorte de *no man's land* que les géants se disputent entre eux.

L'élargissement de la scène politique a modifié l'échelle de la puissance. Telle nation, grande dans le cadre européen, devient petite dans le cadre mondial. Pratiquement la force militaire se trouve monopolisée aujourd'hui par deux États qui ont comme caractéristique commune, dans l'ordre géographique, de s'étendre sur un territoire aussi vaste qu'un continent, dans l'ordre politique, de grouper des nationalités multiples. États-Unis et Union Soviétique sont à la fois des États-continents et des États multinationaux.

Chacun sait que la force militaire suppose, en ce siècle, la combinaison de ressources humaines et matérielles considérables et d'un haut niveau d'outillage scientifique et industriel. 400 millions de Chinois sans tanks, sans aviation, sans radar, sans projectiles-fusées, demeurent un objet de l'histoire universelle. Six millions de Suisses, quel que soit leur équipement, ne représentent qu'un facteur d'appoint ou une garnison de montagne. La conjonction de la quantité matérielle et humaine et de la

qualité technique se trouve, à l'heure présente, réalisée seulement aux États-Unis et en Union Soviétique.

La Grande-Bretagne, grâce à sa situation géographique et à la maîtrise des mers, a joué depuis trois siècles un rôle hors de proportion avec la superficie de son territoire ou le chiffre de sa population. Elle dominait les puissances européennes à une époque où celles-ci dominaient le reste du monde. Mais les avantages naturels et historiques, dont elle tirait habilement profit, sont en voie de disparaître. Le canal qui la sépare du continent, assez large pour la protéger, assez étroit pour lui permettre une intervention terrestre, a peut-être été, pour la dernière fois en 1940, un obstacle efficace. Il a arrêté les chars, il n'arrêterait plus les fusées, auxquelles s'offriraient, tragiquement vulnérables, les concentrations urbaines, celles de Londres avant tout. La maîtrise des mers et du ciel appartient désormais au Nouveau-Monde. Bien que, grâce aux dominions et à l'Empire, la diplomatie de Londres garde encore des possibilités d'action aux quatre coins de la planète, pour l'essentiel elle ne peut plus se séparer des États-Unis. Ceux-ci restent en mesure de choisir librement entre la paix et la guerre, la Grande-Bretagne, dont le ravitaillement en nourriture et en matières premières vient en majeure partie de l'hémisphère occidental, ne saurait se passer, en cas de conflit, de l'aide, c'est-à-dire du consentement, de Washington. Elle a donc perdu les caractéristiques mêmes de l'autonomie, privilège de la grande puissance.

L'Allemagne, même si l'on suppose qu'elle ait, d'ici quelques années, relevé ses ruines et rétabli son unité, figure déjà dans une classe inférieure. Hier encore, la passion lucide qu'elle vouait aux choses militaires, les conquêtes initiales que permettaient la position centrale qu'elle occupait et la supériorité dont elle jouissait sur chacun des pays ou des groupements voisins, l'avance qu'elle prenait dans la mobilisation et l'agression, en firent une menace pour l'univers. Demain, elle demeurera, dans l'avenir

prévisible, plus faible à elle seule que l'Empire soviéto-slave ou le monde anglo-saxon, condamnée, si elle entend reprendre les armes, à se mettre au service de l'un ou de l'autre.

Aussi longtemps que l'Europe centrale et orientale ne sera pas unifiée, aussi longtemps que les masses humaines d'Asie n'auront pas constitué des États solides et édifié une grande industrie, on ne voit pas qui serait susceptible de rivaliser avec les grands, à moins que l'âge de la science ne rende au petit nombre les chances que l'âge de l'industrie leur avait enlevées. On conçoit qu'un jour la découverte et l'utilisation des armes « miraculeuses » n'exigent plus des dizaines de millions d'hommes, ni des centaines de millions de tonnes de charbon par an. Pour l'instant, il faut encore des milliards de dollars, c'est-à-dire des quantités massives de bras et de machines, pour fabriquer les armes miraculeuses.

La structure de la diplomatie a donc subi deux modifications qui s'annoncent durables et dont la portée est décisive : l'unification du champ d'action, appelée à la fois par les progrès de la technique et la solidarité politique et militaire des continents, la concentration de la puissance dans deux États géants situés à la périphérie de la civilisation occidentale. A ces deux faits, acquis pour une longue période, il convient d'ajouter, si l'on veut comprendre la situation actuelle, deux autres faits, peut-être plus transitoires : la destruction des équilibres partiels, aussi bien en Europe qu'en Asie, et l'amplification de la rivalité des empires en une diplomatie totale.

En Asie, le Japon est abattu et désarmé, la Chine en proie à la guerre civile. Il n'existe donc même pas de puissance de second ordre. De même, en Europe, l'écrasement de l'Allemagne, l'affaiblissement de l'Italie et de la France, la multiplication des petits États ne laissent aucune puissance, même de second ordre, susceptible de s'interposer entre les géants et d'en amortir le choc. Loca-

lement, l'Union Soviétique ne rencontrerait pour ainsi dire aucune résistance militaire, s'il lui prenait fantaisie de lancer ses divisions vers l'Atlantique. Il subsiste une zone européenne, non soumise à l'influence soviétique, grâce à l'intervention virtuelle de la force américaine. Sans la bombe atomique, sans la menace, informulée mais toujours présente, d'un conflit général, sans la capacité que possèdent les États-Unis de frapper les centres vitaux de l'Union Soviétique, pourquoi celle-ci aurait-elle arrêté au rideau de fer les bienfaits de la démocratie orientale?

Dès lors, inévitablement, les pays situés entre les centres américains et russes font figure de territoires contestés. Ils risquent de glisser soit dans un camp soit dans l'autre et, par conséquent, de modifier l'équilibre mondial. Sous forme de guerre civile, comme en Grèce ou en Chine, ou de bataille électorale et politique, comme en Allemagne ou en France, se déroule la lutte dont l'enjeu est le rattachement des nations, vieilles ou jeunes, européennes ou asiatiques, à l'un ou l'autre empire.

La diplomatie actuelle ressemble à celle d'avant 1914 autant que la bombe atomique à la charge des pantalons rouges. A chaque instant, toutes les armes non sanglantes entrent en action, propagande, accords commerciaux, manœuvres d'intimidation, cinquième colonne, etc... De cette extension du travail diplomatique au delà de l'ombre des chancelleries et de la lumière des salons, Hitler déjà avait donné l'exemple. Elle n'impliquerait pas encore une rupture radicale avec la tradition, si l'affaiblissement des nations, l'incertitude de leur destin, ne multipliaient le retentissement et la portée de cette rivalité planétaire. L'Europe entière, entre la frontière russe et l'Atlantique, est comparable aux Balkans d'avant 1914.

La campagne électorale à Berlin, à Paris ou en Azerbaïdjan prend, d'un coup, une signification internationale, non que tous les partis soient, de manière équivalente, partis de l'étranger, non qu'ils reçoivent leurs ordres, les

uns de Moscou, les autres de Whashington ou de Rome avec la même passivité. Mais les raisons de leur ralliement, le degré de leur soumission n'importent guère en eux-mêmes. Celui qui préfère la démocratie occidentale a beau ne recevoir ni dollars ni consignes de Washington, il passe tout de même, aux yeux des pro-soviétiques, pour vendus à « l'impérialisme américain » et, *objectivement*, comme diraient les communistes, il travaille, en effet, pour celui-ci. Tous les hommes politiques et tous les partis favorisent l'un ou l'autre Empire, de telle sorte que leurs succès ou leurs revers sont inscrits sur le grand livre où États-Unis et Union Soviétique consignent leur avance et leur recul. Les élections sont les épisodes spectaculaires de la guerre froide.

La notion traditionnelle de paix impliquait la limitation de la diplomatie en un double sens : limitation des enjeux des conflits entre États, limitation des moyens employés par les diplomates lorsque les canons faisaient silence. Aujourd'hui, tout est mis en question, régime économique, système politique, convictions spirituelles, survivance ou disparition d'une classe dirigeante. Sans qu'un coup de feu soit tiré, un pays risque, par le triomphe du parti communiste, de connaître les épreuves de la défaite. La lutte des partis prend inévitablement la signification d'une lutte à mort. Il n'y a plus de paix possible.

Le symbole de la paix, avant l'âge de ce que Hitler appelait stratégie élargie, c'était la fixité des poteaux frontières. Les véritables frontières désormais sont celles qui, en plein corps des peuples jadis unis, séparent le parti américain du parti russe. La carte électorale se confond avec la carte stratégique. La paix participe de la précarité des cartes électorales.

*

Entre deux prétendants à l'empire ce n'est pas l'entente, mais la rivalité qui est conforme au train des choses

humaines, même quand il s'agit de l'empire de l'univers. Pas plus qu'Étéocle et Polynice ne consentirent à partager les privilèges de la royauté, ou César et Antoine à se contenter chacun d'une moitié du monde antique, États-Unis et Unions Soviétique ne tiennent et ne tiendront jamais pour définitive une répartition quelconque de zones d'influence. Il n'est nul besoin de prêter aux prétendants une volonté consciente d'hégémonie. Il suffit que chacun suspecte les intentions de l'autre, il suffit que tous deux ressentent avec angoisse l'incertitude de l'avenir et se laissent peu à peu convaincre qu'à courte ou longue échéane, l'unité, qui implique l'abaissement de l'un ou de l'autre, est fatale.

Or, jamais les raisons de croire à l'unité militaire, sinon politique, de la planète n'ont été aussi évidentes, aussi impérieuses. Les armes atomiques ou biologiques mettront un jour prochain l'humanité en face du dilemme : empire universel ou extinction. Les moyens de destruction que l'on accumule, en prévision d'une attaque, multiplient inévitablement les craintes que l'on éprouve. Ce que l'on possède, l'autre le possède déjà ou le possédera demain. Qui cherche à intimider son rival, s'intimide lui-même. Plusieurs États pouvaient entretenir des armées et des flottes sans susciter nulle part une psychose d'angoisse. En cas de guerre, ni la victoire n'était définitive, ni la défaite mortelle. Demain, sinon aujourd'hui, les combattants seront capables de se porter de tels coups, qu'on cherchera à obtenir la sécurité par le monopole de la puissance. Il ne sera nul besoin de supprimer les défilés du 14 juillet dans les capitales des nations jadis indépendantes, il suffira qu'*un seul État* dispose de bombes atomiques, de fusées ou d'avions lourds. La tentation sera d'autant plus irrésistible que déjà l'histoire a procédé à une simplification : la course ne comporte plus que deux partants.

États-Unis et Union Soviétique ne se heurtent pas directement, il est vrai. Leurs intérêts nationaux ne

s'opposent nulle part de manière brutale et irréconciliable. Les dirigeants des deux empires n'ont cessé de répéter cette formule, mais celle-ci n'aurait de sens que si la planète était encore divisible ou la limite des zones déjà tracée. L'enjeu du conflit se situe entre l'Union soviétique et le continent américain : les États-Unis ne songent pas à conquérir l'Allemagne mais ils exigent que l'Allemagne ne soit pas conquise. Pour empêcher qu'elle soit soviétisée et accroisse le potentiel économique et militaire de leur rival, les États-Unis tiendront leur poudre sèche et appuieront les hommes et les partis qui, par vocation ou par métier, jouent la carte de l'Occident. L'intervention de l'un se justifie par la crainte de l'intervention de l'autre. Du coup, la phrase banale sur la non-contradiction des intérêts soviétiques et américains résonne comme une sorte de dérisoire plaisanterie. Plût au ciel que l'origine du conflit fût une opposition d'intérêts nationaux, comparable à celle de la France et de l'Allemagne, ou même de l'Allemagne et de la Russie! Ces hostilités séculaires n'engageaient que le sort d'une province ou la domination de telle région d'Europe. Aujourd'hui l'opposition concerne tous les territoires contestés, foyers des civilisations les plus éclatantes du passé, Chine, Proche-Orient, Europe, pays trop faibles pour maintenir leur autonomie, espaces trop importants stratégiquement pour que les maîtres du monde en tolèrent la neutralisation, trop riches de ressources susceptibles d'être un jour mobilisées pour qu'ils les abandonnent à leur misère. Le partage de l'univers que l'on se plaît à concevoir suppose d'abord la reconstitution des équilibres partiels, une répartition, acceptable aux deux parties, du *no man's land*.

Au delà même de ces objections politico-militaires, le partage se heurte à la vocation d'universalité, non des deux pays, mais des deux systèmes sociaux et idéologiques aux prises. Les Américains ne se résignent pas aisément à ne pas répandre à travers la planète entière leurs produits,

leurs méthodes et leur niveau de vie. Non que, pour l'instant, ils aient besoin de s'ouvrir de nouveaux marchés. Au contraire, les commandes européennes aggravent l'inflation dont ils souffrent. Quant aux réserves de matières premières dont ils entendent conserver le contrôle, elles sont situées surtout dans le Proche-Orient et n'impliquent pas une expansion ultérieure. Mais, en tout état de cause, le refus de libre échange par une moitié de l'univers semble, aux yeux du capitaliste américain, un défi, une absurdité et une menace. Le risque existe que l'Union Soviétique transforme sa zone, politiquement imperméable, en une zone économiquement fermée, qu'elle refuse un jour à l'Europe occidentale le charbon de Pologne, les céréales de Hongrie ou de Roumanie.

Quant aux dirigeants soviétiques, dont la pensée reste dominée par les schémas marxistes, ils ne peuvent pas ne pas se sentir menacés par le monde capitaliste. Le socialisme dans un seul pays a toujours passé pour une étape. Un marxiste ne saurait croire à la durée de cette cohabitation pacifique : le capitalisme, le jour où il sera ébranlé par une crise, se lancera dans une recherche, même violente, de débouchés, bien plus, incertain de son avenir, il tentera d'écraser le régime concurrent, celui qui offrira à l'humanité l'image d'un progrès continu et d'un pays sans chômage. Il ne s'agit donc pas simplement d'un choc d'idéologies, mais d'un choc entre deux systèmes qui se tiennent réciproquement pour ennemis et dont chacun se prête une vocation d'universalité.

L'histoire a fait surgir la révolution prolétarienne dans une nation qui venait d'entrer dans la carrière capitaliste, qui ne disposait encore que d'un outillage faible, mesuré à celui de l'Occident et au chiffre de sa propre population. En revanche, là, où le développement des forces productives a été poussé le plus loin, la classe ouvrière a le minimum de conscience révolutionnaire, comme si l'idéalogie marxiste répondait, non à l'épanouissement, mais à

l'enfance du capitalisme. Il se trouve donc que le géant communiste est pauvre et que le géant capitaliste est riche.

On ne saurait sous-estimer les conséquences internationales de ce contraste. Car c'est lui qui condamne la Russie entière à la réclusion, c'est l'opposition, insupportable pour les maîtres du Kremlin, entre la misère de leur peuple et l'abondance américaine (et même ce qui reste de prospérité européenne) qui condamne le citoyen soviétique à ne connaître le monde extérieur que par des images d'Épinal, grossièrement mensongères, et à ne pas sortir de la « patrie des travailleurs ». En vain, on tenterait d'expliquer aux masses que l'ouvrier américain est riche, en dépit du capitalisme, et que l'ouvrier russe est pauvre en dépit du communisme. Même si une telle explication comportait une part de vérité, elle demeurerait sans action sur les foules, qui ne distinguent pas aisément entre misère et exploitation. On leur présente les victimes de l'exploitation capitaliste, ouvriers et paysans, accablées par l'effort servile, le chômage ou la misère. Ne perdraient-ils pas la foi si l'on devait recourir à des discriminations subtiles, déterminer l'exploitation par la part de plus-value consommée par la bourgeoisie (la bureaucratie soviétique consomme-t-elle une part moindre?).

Le rideau de fer n'est pas un accident de la diplomatie soviétique, il est la suite de la pauvreté russe, ou plus précisément, il est la suite fatale de la pauvreté, à partir du moment où le régime a imposé des consignes de propagande et d'ignorance qu'il ne saurait modifier, sans consentir à des réformes profondes. Une Russie pauvre, résolue à dissimuler à ses travailleurs les avantages dont bénéficient les travailleurs américain ou britannique, doit se replier sur elle-même et fermer ses frontières. Or, une Russie close devient du même coup mystérieuse et redoutable. Dans le passé, de la part d'une puissance de second ordre, on observait sans émoi cette volonté de retrait et d'obscu-

rité (dont l'hostilité des pays capitalistes à l'égard de la Révolution de 1917 était pour une part responsable). Aujourd'hui, l'Union Soviétique s'étend jusqu'à l'Elbe et l'Adriatique, directement ou par l'intermédiaire des satellites. Les armes ont acquis une force de destruction apocalyptique : le mystère de l'immense Russie ne peut pas ne pas nourrir la grande peur de l'humanité.

Certains problèmes diplomatiques, parmi les plus graves, par exemple ceux qui touchent le contrôle de l'énergie atomique, sont presque d'emblée insolubles aussi longtemps que l'Union Soviétique refuse de s'ouvrir aux hommes et aux idées du dehors. Comment les maîtres du Kremlin toléreraient-ils que les fonctionnaires d'une organisation internationale, chargés d'exercer un contrôle sur l'activité industrielle, circulent librement sur le territoire de l'Union? Au goût traditionnel du secret, le régime a ajouté une suspicion quasi pathologique à l'égard de l'univers entier et des intentions malignes qu'il prête à tous ceux, généraux, hommes d'état, ingénieurs, avec lesquels il entre en contact. Les citoyens soviétiques craignent de nouer des relations avec les étrangers. Dans une telle atmosphère, un contrôle international, sincèrement accepté par les uns et librement pratiqué par les autres, est exclu. Or, faute de contrôle, les Américains chercheront la sécurité ou la probabilité d'une victoire en cas de conflit, dans le maintien de leur supériorité actuelle.

En vérité, l'esprit du monde, la Providence ou le hasard, a distribué les cartes d'étrange façon, dans la partie dont l'enjeu est l'empire de la planète. Il a mis d'un côté la puissance maritime, aérienne et scientifique, le capitalisme et la richesse, de l'autre la puissance continentale, le communisme, la pauvreté. Rien de plus normal, dira-t-on, que cette répartition. Les peuples de la mer, navigateurs et marchands, sont les seuls à édifier les civilisations de l'abondance, cependant que les peuples de plaines illimitée, soldats et travailleurs, se plient aux rudes disciplines de

l'austérité. L'opposition demeure conforme aux précédents historiques, à condition d'oublier la doctrine dont se réclame la puissance continentale. Le régime qui se donne pour l'héritier du capitalisme a eu pour mission, jusqu'à présent, de bâtir l'équipement industriel des espaces eurasiatiques. Le prétendu post-capitalisme reproduit les cruautés du capitalisme infantile, et, prisonnier de l'antinomie entre l'idéologie et la réalité, s'interdit la paix fondée sur les échanges et sur la vérité.

*

La plupart des observateurs de la scène internationale posent deux questions : le conflit entre les États-Unis et l'Union Soviétique tient-il à des raisons idéologiques ou à des oppositions de puissance? La diplomatie soviétique se borne-t-elle à prendre la suite de la diplomatie tzariste, de la diplomatie de la Russie éternelle, ou porte-t-elle la marque du régime nouveau? En d'autres termes, est-elle russe ou communiste?

On montrera sans peine la continuité entre les soucis des tzars et ceux de Staline. Pour tout État, il est certaines constantes inscrites sur les cartes géographiques. Les maîtres de la Russie, redevenue grande puissance, s'intéressent, comme leurs prédécesseurs, à Port-Arthur ou à Constantinople. La poussée vers les mers libres traduit l'aspiration séculaire des masses russes, dont la terre immense, compacte, ne débouche que sur des mers fermées ou froides. De même, on affirmerait à juste titre que l'enjeu du conflit n'est pas en premier lieu idéologique; ce n'est pas pour assurer la diffusion de l'idée marxiste ou de l'idée capitaliste que l'Union Soviétique et les États-Unis rivalisent à travers l'univers.

Déjà cette dernière affirmation soulève des doutes et des réserves. Certes, les deux empires géants luttent pour la puissance et non pour l'esprit, mais toute avance de

l'un ou de l'autre entraîne l'expansion de son régime et de sa foi, en même temps que de sa puissance. D'une certaine manière, les deux termes sont devenus indiscernables et l'enjeu est à la fois puissance et idée, puisqu'un pays ne saurait entrer dans la zone d'influence russe sans connaître les « douceurs », au moins partielles, de la soviétisation, puisque aucun pays ne saurait échapper à l'influence soviétique sans refouler son parti communiste. La victoire finale de la Russie ne se conçoit pas sans une expansion universelle du communisme et celle-ci, à son tour, n'est pas concevable, au moins dans l'époque actuelle, sans la domination mondiale de la Russie.

Dans ses causes, plus encore que dans ses conséquences, le conflit est lié, moins à l'idéologie marxiste, qu'à la réalité soviétique. La Russie des tzars, après l'écrassement de l'Allemagne, aurait peut-être exigé Constantinople avec plus d'âpreté encore que la Russie de Staline, mais il aurait été possible de calculer le prix d'un compromis durable. La Russie, en tant que Russie, aurait eu de multiples raisons de ne pas céder à la tentation de conquête, ou, du moins, de limiter ses ambitions. Le soldat russe s'est toujours battu héroïquement pour la défense de la terre natale : il a rarement paru incliné aux aventures lointaines (l'armée de Souvorov n'était pas nombreuse). L'Union Soviétique règne déjà sur plus de deux cent millions d'hommes, dans dix ans, sur deux cent cinquante millions. A travers des territoires aussi vastes qu'un continent — un sixième des terres émergées — elle dispose encore d'immenses richesses inemployées. Le sol se prête à toutes les cultures, le sous-sol recèle toutes les matières premières dont elle a besoin. Elle a encore devant elle une tâche immense de mise en valeur et d'outillage : les raisons de retenue et de prudence ne manquent pas.

On ignore l'attitude qu'adopterait, en ces circonstances, un autre système, un autre personnel dirigeant. La volonté de puissance entraînerait peut-être un descendant de Nico-

las II à des folies pires que celles de Staline. Toutes les hypothèses sont possibles. Ce que l'on est en droit de dire, c'est qu'une Russie gouvernée selon un régime traditionnel, autocratique ou démocratique, serait normalement porté à une entente avec les États-Unis, fondée sur une répartition de zones d'influence. Même si un tzar rêvait de l'empire universel, il laisserait un intervalle de repos et de paix entre l'étape qui s'achève et l'assaut final. Les maîtres du Kremlin, par leur façon de penser, par le dynamisme de leur organisation, sont poussés en avant, sans trêve, sans fin, jusqu'au triomphe universel ou à l'écrasement.

Dès l'origine, les Bolcheviks ont eu la volonté d'atteindre un monopole du pouvoir. Ce monopole ils l'ont saisi et gardé en Russie : depuis trente ans ils ont détruit impitoyablement les survivances, si faibles soient-elles, des classes anciennes. Ils n'ont toléré, à l'intérieur de ce pays démesuré, la formation d'aucun centre de force qui pût s'opposer, si peu que ce fût, aux décisions des chefs du parti. Dès qu'une organisation civile ou militaire semblait se prévaloir de quelque autonomie, elle était décapitée et remise dans le rang. Les généraux victorieux ont été dispersés et refoulés, Staline a été proclamé Maréchal.

Mais ce pouvoir, si formidable soit-il, passe pour précaire aux yeux de ceux qui le détiennent, aussi longtemps qu'au dehors subsistent des forces indépendantes. Au dehors, comme au dedans, qui n'est pas avec Staline est contre lui. Qui n'accepte pas la loi du Kremlin est un ennemi du prolétariat. Staline et son équipe demeurent assez marxistes pour ne mettre en doute, ni l'hostilité foncière, ni la crise fatale du monde capitaliste. Le temps du partage n'est pas voué à la paix, mais à la guerre sous une autre forme.

Les partis bolcheviks sont depuis toujours, et n'ont pas cessé d'être, des organisations de guerre civile. Même quand ils se présentent sous une forme légale et se prêtent au jeu électoral et parlementaire, ils demeurent prêts à

passer dans la clandestinité et à reprendre leur travail de sape. Le ralliement de millions de Français au stalinisme n'atténue en rien la dépendance de l'état-major du parti par rapport au gouvernement soviétique. Avec ou sans Internationale, avec ou sans Kominform les partis communistes représentent une conspiration permanente, destinée à ouvrir la voie à l'impérialisme russo-soviétique.

Objectifs illimités et guerre permanente : par ces deux traits l'impérialisme de Moscou se définit comme essentiellement soviétique et non russe. Rien ne permet d'attendre un relâchement de la tension, à moins d'une transformation profonde du régime. Tant que le peuple russe sera enfermé dans la prison du mensonge et du N. K. V. D., tant qu'il subira les contraintes et les privations des garnisons assiégées, tant que Staline et son équipe justifieront la dictature par la menace extérieure et multiplieront l'hostilité du monde libre par l'action des cinquièmes colonnes, la guerre froide connaîtra peut-être des alternances, elle ne laissera pas d'espoir à la paix.

La classe dirigeante des États-Unis n'a pas souhaité l'hégémonie qui lui est échue dès que le potentiel industriel de la République américaine s'est transformé en force militaire. Encore aujourd'hui, l'opinion publique, qui compte dans une démocratie, éprouve la puissance plutôt comme une charge que comme un bienfait. On appelle *commitment*, avec une nuance de regret, ce que les impérialistes appelleraient conquête. La diplomatie soviétique a suscité en réaction une volonté de *containment*, l'effort pour arrêter l'expansion du rival, elle n'a pas suscité une volonté de domination, à moins d'employer ce terme pour désigner l'effort pour élargir la zone ouverte aux échanges.

L'influence américaine, dans la majorité des cas, ne se traduit pas par l'élimination radicale des autres influences. Les partis d'opposition ne sont pas liquidés, le parti américain n'établit ni un État policier, ni un monopole du

pouvoir. Certes, quand le parti russe recourt à la violence, la pluralité des partis et les garanties constitutionnelles disparaissent parfois des pays « protégés » par les États-Unis. Mais il s'agit là de mesures de circonstances, non de l'application d'une doctrine. Ce qui nourrit la grande peur de l'humanité, c'est que, dans la zone soviétique l'évolution soit irréversible. Une fois l'appareil soviétique mis en place, la machine à mensonges et la police politique fonctionnent. Rien, sauf une guerre, ne ramènera les peuples à la lumière de la liberté.

En dehors des territoires qu'elle entend contrôler pour des motifs de sécurité, stratégiques ou économiques, les États-Unis n'entretiennent pas de secte ou de conspiration à leur solde. Ils souhaitent envoyer leurs automobiles, leurs films de cinéma, ou diffuser les nouvelles de leur radio et de leurs agences. Ils appuient de leurs conseils, peut-être de leur argent, pays et partis qui résistent à la mise au pas. Il faudrait une imagination complaisante pour voir, dans ces prudentes tentatives, l'équivalent des partis communistes. On dira que ceux-ci représentent une arme trop efficace, pour que l'Union Soviétique songe à s'en priver. On peut dire que le gouvernement de Washington voudrait avoir entre les mains un tel instrument, qu'il est désarmé sur ce terrain, non par pacifisme, mais par incapacité. Nous nous bornons à constater que, là encore, l'aggressivité n'est pas égale des deux côtés.

Ni les États-Unis, ni l'Union Soviétique ne sont responsables du contraste entre leurs systèmes de vie et de pensée, entre la richesse et la pauvreté. En ce sens, dans la perspective historique, le choc est imputable, non aux volontés de quelques-uns, mais à des forces qui dépassent les intentions des individus et figurent une sorte de fatalité impersonnelle. Mais il n'en résulte pas que, pour juger équitablement les hommes et les nations, il faille tenir entre eux la balance égale et accuser le destin. Volonté de puissance indéfinie, asservissement des pays satellites, infiltra-

tion et agitation permanente dans la zone réservée tacitement au rival, telles sont les responsabilités propres de l'Union Soviétique. En tout état de cause, la rivalité russo-américaine aurait surgi après l'effondrement de l'Allemagne. L'aspiration des maîtres du Kremlin au communisme, c'est-à-dire à l'empire, universel, la rend inexpiable.

*

L'absence de paix n'est pas la guerre. La diplomatie totale, la disparition des équilibres partiels, la tendance de l'humanité à un empire universel, même le découpage absurde de l'Allemagne et de l'Europe, excluent la paix traditionnelle, ils n'appellent pas pour demain l'écrasement des villes par les bombes atomiques. La paix est impossible, mais la guerre est provisoirement improbable.

Une guerre, comme celle que l'on envisage, n'éclate plus par erreur ou sur un incident. Avant 1914 la diplomatie avait conservé de bonnes manières : une faute de tact, un télégramme de Guillaume II ou l'arrivée d'une canonnière allemande à Agadir, bouleversaient les chancelleries et remplissaient les premières pages des journaux. Je ne pense pas que les faits divers aient gardé une telle force explosive. L'assassinat d'un héritier au trône serait oublié en quelques jours. L'épuration, dans les « démocraties orientales », est entrée dans les mœurs, acceptée par l'opinion occidentale avec une indignation intermittente. Le style hitlérien d'invectives et de faits accomplis a été repris par Staline, Tito et les autres roitelets des Balkans. Il en faut davantage pour qu'un événement soit grave.

En vérité, serait grave l'événement, provoqué par une des parties, sans conscience exacte de la signification que lui prêterait l'autre partie. Supposons par exemple que les armées de Tito pénètrent un jour dans le territoire libre de Trieste et qu'un combat s'ensuive avec les troupes américaines. Moscou et Belgrade auraient estimé que l'incident

créerait un fait accompli, mais n'entraînerait pas de conséquences planétaires. Le gouvernement américain refuserait de consacrer le fait accompli et répliquerait brutalement. Une telle éventualité n'est pas inconcevable, mais elle me paraît improbable, tant les États-Unis semblent avoir clairement indiqué et les Russes clairement compris que toute initiative militaire, au delà de l'actuelle ligne de démarcation, constituerait un *casus belli*.

Le glissement de la guerre froide à la guerre sanglante impliquerait donc, d'un côté ou de l'autre, une volonté *résolue* de guerre : cette volonté n'existe pour l'instant ni à Washington, ni à Moscou. Tout semble prouver qu'à Washington, les milieux dirigeants, un petit groupe mis à part, n'envisagent pas ce que d'aucuns se plaisent à appeler guerre préventive, encore que ce terme soit largement inexact. (On doute que les États-Unis soient capables de réduire l'Union Soviétique, comme la France et la Pologne auraient pu réduire Hitler en 1933, ou même en 1936, presque sans coup férir.) Ils ne songent pas à hâter le déclenchement d'une guerre, tenue pour inévitable, dans la conviction que le temps travaille contre eux.

Les maux d'une guerre prochaine sont immenses et certains. Les maux d'une guerre différée risquent d'être pires encore, mais du moins sont-ils incertains. Ni les dictateurs, ni leur régime ne sont éternels. Pourquoi écarter les accidents heureux ou même l'évolution, à courte ou longue échéance fatale, d'un peuple de 200 millions d'hommes, en pleine jeunesse et en pleine expansion, qui ne s'accommodera pas indéfiniment de sueur, de sang et de larmes? L'homme d'État responsable ne se fie pas assez à ses propres prévisions pour précipiter un grand malheur, à seule fin d'en éviter un, peut-être plus grand encore, à une échéance indéterminée.

Au reste, il serait absurde, quand on s'interroge sur l'avenir, de raisonner comme s'il dépendait uniquement des

hommes, de leurs pensées et de leurs passions. La nature du système politique importe plus que les préférences de telle ou telle personnalité. Un régime dictatorial, comme celui de Hitler ou de Staline, jouit d'une liberté tactique, incomparablement supérieure à celle des régimes démocratiques. On règle le sort de la Tchécoslovaquie et de la Finlande, avant de se lancer dans de plus vastes entreprises. On mobilise et on démobilise : la différence entre la paix et la guerre n'est pas telle qu'on ne puisse aller aisément de l'une à l'autre. La vie d'une démocratie, celle des pouvoirs publics comme celle des citoyens, est à tel point bouleversée par une mobilisation qu'on se résout rarement à une telle mesure, avant le premier coup de canon, et qu'on l'annule plus rarement encore, une fois qu'on l'a prise. Les démocraties poursuivent les guerres jusqu'à l'écrasement de l'ennemi, parce qu'elles les arrêtent aussi difficilement qu'elles les commencent. L'opinion américaine est pacifique, rien ne la menace directement ou à court terme. Il fallut l'agression japonaise pour passer de la non-belligérance à la participation active. Nul ne sait combien de temps encore aurait exigé ce passage, sans les bombes de Pearl Harbour. On doute que les maîtres du Kremlin fournissent aux dirigeants américains une telle occasion d'unir le peuple des États-Unis tout entier, ou du moins qu'ils la fournissent avant le jour où eux-mêmes auraient pris la décision d'en finir.

Supposons même que les gouvernants décident librement, d'après le calcul des chances : leurs doutes ne seraient pas levés. Les démocraties anglo-saxones ont démobilisé leurs armées et la plus grande partie de leur flotte et de leur aviation. Elles peuvent difficilement les remettre sur pied tant que la paix dure. La supériorité que l'on attribue aux États-Unis, au début d'un conflit, tient donc exclusivement à la bombe atomique. Si l'on prête à celle-ci une efficacité décisive, si l'on admet que les bombes atomiques stockées par l'armée américaine suffiraient à contraindre

l'Union Soviétique à capituler, alors, sur le plan du strict réalisme, l'initiative s'imposerait. Mais cette hypothèse ne semble pas être retenue par les chefs américains. Les destructions provoquées dans quelques grands centres n'emporteraient pas la décision. L'armée rouge prendrait rapidement l'Europe en otage. Elle élèverait le plus loin possible en avant des frontières de l'Union, les remparts de l'immense forteresse. Avant que les États-Unis aient organisé leurs armées, jusqu'où les divisions soviétiques auraient-elles progressé, en Asie, dans le Proche-Orient, en Europe? N'auraient-elles pas conquis, grâce à leur supériorité initiale sur terre, tant de territoires, d'usines, de matières premières et d'ouvriers que la relation des forces serait modifiée au profit de l'Union, qu'en tout cas, l'empire continental serait, sinon inexpugnable, du moins plus difficile encore à prendre d'assaut que l'empire hitlérien?

La découverte et l'usage à des fins guerrières d'une source d'énergie, jusqu'alors inconnue ou inemployée, ouvre normalement une époque de l'art militaire, et, du même coup, de la civilisation tout entière. Mais, entre l'essai et la mise au point de l'arme nouvelle, du temps s'écoule. L'apparition de la poudre n'a pas d'un coup déclassé les arcs ou les lances, ni abattu les murailles des châteaux forts. Les deux âges de la guerre coexistent pendant des dizaines ou des centaines d'années, sans même que la victoire revienne nécessairement, pendant la période de transition, à celui qui a l'initiative des inventions. Admettons que le rythme des événements se soit accéléré et que le progrès scientifique permette d'accomplir, en quelques années, l'œuvre qui eût été jadis celle d'un siècle. Il n'en reste pas moins que nous en sommes encore à la phase intermédiaire. Tout le monde reconnaît les virtualités terrifiantes de la bombe atomique, personne ne sait si elle est, quand elle sera l'arme absolue, celle qui, à elle seule, contraint l'ennemi à la capitulation.

Ainsi s'explique l'équilibre actuel dont la précarité n'exclut pas la durée. Le stock américain de bombes atomiques suffit à inspirer la crainte et la prudence aux chefs de l'Union Soviétique. Il ne suffit pas à convaincre les chefs des États-Unis qu'ils sont les maîtres du jeu et en mesure d'imposer leur volonté, quelle qu'elle soit. Les rivaux échangent des défis, mais ils ne choisissent pas le même terrain, ils ne comparent pas le nombre respectif de leurs divisions, de leurs escadrilles aériennes, ils opposent des divisions à des bombes atomiques, des parachutistes à des flottes, un ensemble terrestre d'un seul tenant à des points d'appui dispersés à travers les continents. Le conflit traditionnel entre puissance continentale et puissance maritime, élargi aux dimensions de la planète entière et de la technique moderne, prend un aspect sans précédent. Les succès initiaux de l'un et de l'autre camp sont presque inscrits à l'avance sur la carte des opérations. Mais au delà du flux soviétique recouvrant l'Europe et des bombes américaines pulvérisant les cités de l'Union, personne ne parvient à percer l'avenir.

Cette incertitude est favorable à la paix (belliqueuse). On ne devrait pas jouer le destin de l'humanité sur un coup de dés.

RAYMOND ARON.

LES ÉCRIVAINS DE POLICE

« *Camus a jadis été communiste; il suit la voie ordinaire qu'empruntent ces obsédés qui, défroqués du communisme, dissimulent mal la haine qu'ils portent au parti communiste par un mysticisme de Bas-Empire et des paroles d'amour pour le genre humain. En réalité, de l'avis de ces rusés, ce sont aux seuls jugements fondés sur la fidélité à la patrie pendant l'oppression hitlérienne que la considération doit être refusée. Ça doit sans doute avoir quelque rapport avec les intérêts de la maison Gallimard : le pavillon de de Gaulle et les couleurs de l'écurie de la N. R. F. sont harmonieusement associés.* »

Tel est le type des arguments mis en avant par M. Pierre Hervé dans l'hebdomadaire destiné aux « intellectuels » du parti communiste (1) : telle est la hauteur à laquelle s'élève la polémique communiste lorsqu'elle est allégée des servitudes qu'impose le souci de l'efficacité dans l'action psychologique sur les masses. Si Camus n'est pas communiste, ou s'il a cessé de l'être, s'il n'obéit pas aux consignes communistes de l'index maintenues contre certains écrivains en raison de leur attitude d'écrivains sous l'occupation allemande, c'est parce que Montherlant, Giono, Jouhandeau sont des écrivains de la maison Gallimard; l'intérêt de la maison Gallimard est que les livres de Montherlant,

(1) *Action*, 4-10 février 1948.

Giono, Jouhandeau soient vendus; l'intérêt de Camus est de servir l'intérêt de la maison Gallimard; Montherlant, Giono, Jouhandeau sont vendus par Gallimard, et Camus est vendu à Gallimard : Paulhan aussi, naturellement, et comme par hasard Paulhan est aussi du complot. Tout s'explique. Explication matérialiste de l'histoire. Camus et Paulhan n'auraient-ils pas, par hasard, un petit pourcentage sur chaque livre de Montherlant, Giono et Jouhandeau vendu au public? M. Hervé ne nous le dit pas. Il nous le laisse entendre.

On peut s'indigner. On peut s'indigner de voir un homme comme M. Pierre Hervé, un homme qui n'est ni stupide, ni sans doute malhonnête au sens bourgeois du mot, ni peut-être vulgaire, consentir au genre de dégradation que comporte la besogne qu'il accepte. Mais l'indignation en ces matières a quelque chose de puéril. On peut aussi penser : « Voilà un homme qui fait la guerre, et qui pense que tout est permis dans la guerre. Répondons avec les mêmes armes. Disons que M. Pierre Hervé est un valet politique, un homme à gages qui n'écrit ce qu'il écrit que parce qu'on le paie, et pour qu'on le paie. Parlons de l'or de Moscou. Cela fait toujours son effet sur le public. » Mais on ne s'y résigne pas sans peine. L'une des forces de l'action communiste, — une force non moins efficace que la discipline absolue des organisations, que le courage admirable des militants, c'est un parti pris implacable de laisser aux non-communistes toutes les entraves, tous les inconvénients que comportent, pour l'action pratique, les impératifs, les répulsions, les dégoûts de la conscience individuelle en face de certains procédés de combat. « Laissons, pensent les amis de M. Pierre Hervé, ces « idéalistes » se dépêtrer comme ils peuvent des *impedimenta* de la conscience. La vérité, la justice, les égards pour la vie ou pour l'honneur d'un homme sont autant de fêlures, de fissures dans le bloc adverse; sachons nous en servir contre le bloc adverse sans nous en embarrasser pour nous-mêmes.

Ce ne sont pas les arbitres du combat. Ce sont des munitions supplémentaires. » Oui, c'est bien une force qu'une telle liberté à l'égard de tous les scrupules : mais il y a peut-être une sorte de délectation de l'esprit que l'on se refuse malaisément, un « mysticisme de Bas-Empire » sans doute, — à laisser au parti communiste le bénéfice de cette force-là.

Du reste, le cas ne serait pas si grave, si le recours à une argumentation comme celle dont j'ai cité un exemple en tête de ces pages était seulement le fait de quelque journaliste taré, prêt aux plus ignominieuses dégradations pour conserver l'emploi qui les exige de lui, si on pouvait les imputer simplement à la bassesse morale. Ce qui fait le sérieux de l'affaire, ce n'est pas qu'on puisse recourir à la bassesse et à l'imposture délibérée tout en étant un bon communiste : c'est qu'il soit impossible d'être un bon communiste sans recourir à l'imposture et à la bassesse. Car, enfin, ce n'est pas par hasard que l'on ne lit jamais, — jamais — venue de la plume d'un écrivain communiste, une page qui témoigne d'estime ou d'égards envers l'adversaire debout, de clémence ou de respect devant l'adversaire abattu, d'un parti pris de loyauté, d'un mouvement de pitié, ou d'admiration, ou de fraternité humaine à l'égard de celui qui est d'un autre camp, — sinon, parfois, par tactique et par ruse, — ou même du simple désir, peut-être impur, mais somme toute estimable, d'être beau joueur. Il faut certes plaindre les polémistes communistes, s'ils éprouvent parfois le regret de la satisfaction en même temps humaine et professionnelle qu'il y a à donner parfois raison à l'adversaire, ou seulement à dialoguer avec lui honnêtement, sans avoir à songer aux consignes données par les bureaux de propagande et de « psychotechnique », sans chercher du coin de l'œil, à chaque phrase, le public fanatisé qu'il importe de dresser contre le réprouvé d'en face. Il faut les plaindre plus encore, s'ils ne l'éprouvent pas. Mais que, dans leurs écrits, la conscience soit à grand-

peine étouffée, ou qu'elle soit radicalement anéantie, il faut bien reconnaître que le droit de se manifester ne lui est pas donné. Il faut bien reconnaître que nous sommes en présence d'un système de valeurs qui, en sacrifiant toute autre considération à l'efficacité combative, oblige l'écrivain communiste honnête à être un écrivain malhonnête, oblige au nom de l'honneur communiste, qui n'est que l'honneur de servir, à assumer le déshonneur tout court. Je sais bien que plus d'un doctrinaire ou tacticien (c'est la même chose) du communisme ne verra dans ces remarques qu'une sorte de pharisaïsme haïssable, et pensera que l'écrivain « bourgeois » si soucieux d'être en règle, dans la dure lutte politique, avec sa délicate petite conscience personnelle, n'est encore qu'un serviteur de mauvaise foi du régime établi. Car l'écrivain « bourgeois », étant installé dans la forteresse du capitalisme, a plus de loisir pour la culture de sa délicate petite conscience que ceux qui donnent l'assaut à la forteresse : il raisonne en privilégié. Demander aux écrivains révolutionnaires d'être élégants, d'être beaux joueurs, de ménager les susceptibilités, de maintenir le débat à une certaine hauteur, de préférer la vérité à l'imposture même si la vérité fait moins d'effet, de reconnaître parfois que l'argument de l'adversaire est solide, ou du moins désintéressé, c'est leur demander de prendre du champ à l'égard de l'action où ils sont engagés, c'est donc leur demander d'affaiblir cette action, c'est donc travailler au profit du capitalisme. Qu'est-ce que cette vanité petite bourgeoise qui consiste à croire que l'écrivain assume des obligations devant sa propre conscience d'écrivain? Qu'est-ce que cette vanité qui attache tant d'importance à la « personne » de l'écrivain, fût-elle une personne « morale »? Individualisme. L'écrivain prolétarien s'est une fois pour toutes effacé dans le service de la cause prolétarienne. Sa propre personne ne l'intéresse pas, sinon dans la mesure où elle est un bon outil de guerre au service du prolétariat. Il a le droit d'avoir du talent, parce que son

talent sera utile au prolétariat. Il n'a pas le droit d'avoir une conscience qui serait son propre juge, car cette conscience pourrait se trouver en désaccord avec le service du prolétariat. Ses satisfactions de conscience, ce sont celles qu'il éprouve à songer qu'il sert bien le prolétariat, et comment servir mieux le prolétariat qu'en discréditant, subtilement ou brutalement, tous les écrivains qui ne combattent pas dans les rangs du parti communiste, armée du prolétariat, et qui par là même combattent contre lui?

Revenons au cas de M. Pierre Hervé. M. Pierre Hervé est trop intelligent pour croire que Camus touche une petite commission sur chaque livre de Montherlant, Giono ou Jouhandeau vendu par la maison Gallimard, ou même que M. Camus touchera une grosse prime de la maison Gallimard à la fin de l'année, si, grâce à ses bons offices, Montherlant, Giono et Jouhandeau, libérés de la malédiction que fait peser sur eux le terrible C. N. E., sont rentrés dans le circuit de la consommation courante (à supposer qu'ils en soient sortis). Non. M. Pierre Hervé se dit seulement : « Je suppose que Camus soit payé par Gallimard pour aider Montherlant, Jouhandeau et Giono à se débarrasser de l'hypothèque de la condamnation par le C. N. E. : que ferait-il? Il tiendrait pour nulle et non avenue la condamnation du C. N. E., afin d'inciter les autres écrivains, et le public, à oublier cette condamnation. Il accepterait donc de faire figurer sa signature à côté de celles de Jouhandeau, de Giono, de Montherlant. Or, ce qu'il ferait, s'il était payé pour le faire, il le fait, bien que n'étant pas payé. Le résultat est le même que si Camus était payé. Pourtant, il n'est pas payé. Vais-je dire qu'il n'est pas payé? Si je dis qu'il n'est pas payé, ou si je ne dis pas qu'il est payé, mes lecteurs communistes sont capables de conclure que, faisant ce qu'il fait sans avoir d'intérêt matériel à le faire, il a pour le faire d'autres raisons que l'intérêt matériel, d'autres raisons qui sont peut-être bonnes, qui méritent du moins l'examen. Or, il n'est pas bon que les raisons

qu'on a de ne pas se plier aux consignes du C. N. E. soient examinées, car cela peut conduire à examiner les raisons des consignes du C. N. E. elles-mêmes. Il vaut donc mieux dire que Camus est payé. Cela clôt la discussion et nous épargne d'examiner ses raisons. Dieu sait où l'examen des raisons pourrait conduire. Évidemment, si Camus fait ce qu'il fait, ce n'est pas pour rendre service à un patron capitaliste et pour en tirer un bénéfice personnel. Mais on peut concevoir un homme qui ferait ce que fait Camus pour rendre ce service, et tirer ce bénéfice. Subjectivement, l'action honnête est différente de l'action malhonnête que j'imagine : mais, objectivement, considérée dans ses résultats, elle est identique. Donc, objectivement, je peux la considérer et la traiter comme une action malhonnête, je peux dire qu'elle est malhonnête, puisque c'est un moyen plus sûr de la déconsidérer, et qu'il faut la déconsidérer. J'écrirai donc que Camus est malhonnête. En un certain sens, objectivement, c'est la vérité. »

Ce procédé de déconsidération méthodique est déjà connu. Il a existé, il existe dans toutes les formations politiques combattantes. Il a été érigé en U. R. S. S. en méthode « psychotechnique » de combat contre toutes les résistances ou déviations oppositionnelles. C'est celui des procès de Moscou. Il y a des opposants. Mais l'opinion, même communiste, même en U. R. S. S. n'est pas encore préparée à admettre que l'opposition soit par elle-même infamante, soit par elle-même un crime. Il faut donc que l'opposition soit assimilée au « sabotage », s'accompagne d'actes de « sabotage ». C'est déjà plus grave. Mais ce n'est pas encore assez. Un saboteur peut être honnête, il peut être désintéressé. Si un homme honnête et désintéressé peut avoir des raisons de « saboter » le régime, cela jette un soupçon sur le régime. Il faut donc que le saboteur soit payé. Le voilà vénal, donc infâme. Ce n'est pas assez encore. Il faut qu'il soit payé par l'étranger, par l'ennemi réel ou virtuel de la patrie. Il est dommage pour M. Hervé

que Gallimard ne soit pas américain; mais je lui suggère que Gallimard publie beaucoup de traductions de romans américains; il a donc des obligations envers l'Amérique; l'Amérique peut le lui faire sentir; elle peut lui demander de demander à Camus (ou à Paulhan) de « dédouaner » Montherlant, Giono et Jouhandeau pour faire pièce aux communistes; et Camus (ou Paulhan) devient un ennemi de l'indépendance nationale, un « agent » au service de l'Amérique. Je reviens à mon saboteur. Le voilà non seulement vénal, mais traitre. La morale et la patrie sont dans le coup. Tout va bien. Reste un dernier doute : les motifs de l'accusation sont-ils bien solides, les pièces indiscutables? Un seul moyen pour convaincre les masses : l'aveu du coupable. Par persuasion ou contrainte, l'opposant avouera donc qu'il est saboteur, qu'il est payé, qu'il est traitre : puisque seuls des saboteurs et des traîtres infâmes ont l'idée de ne pas se plier à la ligne générale de la politique du parti, voilà la ligne générale sanctifiée, mise hors de discussion. La femme de César ne doit pas être soupçonnée. Pour qu'elle ne puisse être soupçonnée, voilà tous ceux qui mettent en doute sa vertu anéantis dans une abjection qu'ils proclament eux-mêmes. C'est un procès de Moscou. Le parti pour lequel travaille M. Pierre Hervé n'est pas en mesure, — pas encore — de faire avouer à Camus (ou à Paulhan) qu'il est un saboteur aux gages des ennemis impérialistes de la patrie française. Mais il est en mesure de le laisser entendre en substituant à la réalité de Camus (ou de Paulhan), l'agent des services secrets américains qui, avec une subtilité infernale, se comporterait comme ils se comportent et dont l'action aurait les mêmes résultats « objectifs ». L'article de Pierre Hervé est un commencement, un petit commencement de procès de Moscou.

Ce qui fait l'intérêt de la chose, c'est que les procès de Moscou, passés ou futurs, sont comme tous les procès intentés à une opposition politique; ils sont des procès politiques, affaire de police politique. Ils sont le résultat

du travail de la police politique, qui décèle les oppositions, arrête les opposants, réunit contre eux les charges, et les décide enfin, par des moyens que nous connaissons mal, et que nous ne pouvons que deviner, à se déshonorer eux-mêmes pour honorer la Révolution et le régime qui en est issu. Le petit procès de Moscou conduit par M. Pierre Hervé, au contraire, reste, jusqu'à ce que s'ouvrent d'autres possibilités, entre les mains d'un homme de plume, non pas tout à fait un écrivain peut-être, mais enfin quelque chose comme cela. Les écrivains français non communistes, qu'il faut discréditer, on ne peut les mettre dès maintenant entre les mains de la police politique, pour qu'elle les force à crier leur infamie à la face du monde. Il faut donc crier leur infamie à leur place. Il faut donc les mettre, à défaut de policiers, entre les mains d'écrivains, d'écrivains communistes, qui assureront l'intérim de la police politique, qui commenceront son travail. Être l'avant-garde, pour l'écrivain communiste, ce doit être cela : être l'avant-garde de la police. Cela, c'est, en dépit de tout ce qu'on peut dire, assez nouveau.

Car toutes les polices, sous tous les régimes, emploient contre les ennemis du régime le procédé de la diffamation policière. C'est la règle du jeu. Le jeu a sans doute été poussé plus loin dans les tyrannies modernes, dans l'Allemagne nationale-socialiste, dans la Russie soviétique, ses règles en ont été méditées, systématisées, établies sur les solides fondements de la technique, mais enfin elles ne datent pas d'hier. Tous les régimes ont leurs indicateurs, leurs pourvoyeurs de prisons, leurs exécuteurs des basses besognes et des hautes œuvres. Mais tous les régimes n'ont pas demandé aux hommes de plume de se faire, dans « l'exercice de leurs fonctions », comme on dit, indicateurs, pourvoyeurs de prison, etc., de se faire les auxiliaires de la répression et de l'extermination des opposants. Or, nous ne pouvons oublier, et on ne nous laisse pas oublier, que le parti communiste entend prendre le pouvoir, dans la léga-

lité, ou par la violence, ou par un habile mélange de l'une et de l'autre; qu'une fois au pouvoir, il entend procéder à l'élimination « physique », par la mort, ou par la prison, ou par les camps de travail forcé, il n'importe, de tous ceux qui ont fait, objectivement, c'est-à-dire honnêtement ou non, avec ou sans volonté préméditée, le jeu de la « bourgeoisie », de tous ceux qui ont combattu le parti de la Révolution en marche, ou qui l'ont déserté, ou qui tout simplement ont refusé de le servir; et parmi ceux-là, en premier lieu, tous les écrivains dont l'influence et l'action ont gêné ou gêne en quoi que ce soit le parti communiste. Dès lors, il nous faut bien apercevoir, derrière l'homme qui tient la plume, l'homme qui tient la pistolet, derrière le polémiste, celui qui conduira l'interrogatoire, derrière celui qui écrit : « X... est une traître », celui qui fera crier à X... : « Je suis un traître. » Dans un cas comme celui de Pierre Hervé, une hésitation est certes permise : ou bien Pierre Hervé travaille à discréditer ses adversaires parce qu'il en a reçu l'ordre, parce que leurs noms lui ont été donnés comme ceux des hommes à déconsidérer devant l'opinion afin que soient préparées devant l'opinion les mesures de répression et de contrainte que l'on se réserve de prendre contre eux; ou bien il a choisi lui-même ses cibles, parce qu'il croit bien faire en préparant le terrain à la répression et à la contrainte et en permettant aux cadres révolutionnaires de la future police politique de constituer des dossiers tout prêts. Dans le premier cas, il n'a pas l'initiative; dans le second, il l'a. Dans le premier cas, il attend des ordres : dans le second, il va au-devant. Mais dans un cas comme dans l'autre, il est un collaborateur de la police politique. Il déblaie et prépare le terrain pour la police. Il travaille pour la police. Il est le premier chaînon d'une chaîne qui, par le révolutionnaire en armes, le membre du Comité de surveillance de quartier ou d'immeuble, le garde-chiourme, l'interrogateur, le procureur, le juge, va jusqu'à l'exécuteur sans qu'il y manque un maillon. Un écrivain qui fut communiste,

et que le parti communiste considère comme un traître parce qu'il eut le tort de concevoir autrement que les amis de Pierre Hervé, en 1939, ce que Pierre Hervé appelle la « fidélité à la patrie », et qu'il commit le crime d'aller se faire tuer sur le front de la drôle de guerre en véritable saboteur qui désapprouvait le pacte germano-soviétique, nomma un jour, assez durement, les écrivains qui, en combattant le communisme, ou seulement en faisant « diversion » à la nécessité de faire la révolution communiste, défendaient en fait les intérêts de la bourgeoisie, les coffres-forts de la bourgeoisie; il les nomma les « chiens de garde ». A ses yeux, j'étais sans doute de ces chiens de garde. J'en serais peut-être encore. Sans importance. Mais le rôle tenu par ces écrivains, impeccables serviteurs du parti, qui, non contents d'accepter, — comme il est peut-être indispensable de le faire aussitôt que l'on se mêle d'action politique, et il n'est pas possible d'empêcher l'écrivain de se mêler d'action politique, et il y a évidemment un pharisaïsme à s'enfermer dans la pureté confortable de l'idéal en s'interdisant le domaine impur des réalisations, — non contents d'accepter les compromissions de l'action politique, se font une règle suprême des pires corruptions policières de l'action politique, des utilités de la délation, de la diffamation, de la répression; le rôle de ces écrivains qui, non contents de se déshonorer, se font un honneur de ce qui déshonore, et trouvent le moyen de muer en bonne conscience de communistes leur mauvaise conscience de policiers auxiliaires, ce n'est pas le rôle des chiens de garde à la porte des maisons bourgeoises. Mais je ne puis m'empêcher de penser qu'ils ressemblent assez à des chiens de police marchant en avant des bataillons sans visage de la police politique. On leur fait flairer l'écrit du suspect. Ils se mettent en chasse, ils atteignent le suspect, ils aboient bien fort pour qu'on ne perde pas la piste, et ils tiennent solidement la victime par un pan de la veste, de toutes leurs belles dents, jusqu'à l'arrivée des hommes aux grosses chaussures.

Mais, après tout, il faut peut-être se consoler de voir les serviteurs « littéraires » de la politique communiste assumer de si bon cœur les fonctions diffamatoires de la police politique. Leur obstination à placer le débat sur le terrain moral qui, personnellement, leur importe si peu, et à noter d'infamie les « hommes à abattre », comme on marque les arbres, est encore un hommage aux valeurs morales, puisqu'ils croient nécessaire de déconsidérer leurs victimes sur le plan moral afin d'ameuter contre elles les « masses » et de justifier la répression future. Un monde où il ne suffit pas de dire, pour légitimer la « liquidation physique » d'un homme, qu'il est nuisible, où il faut ajouter qu'il est bas, cupide, vénal, criminel, n'est pas un monde tout à fait perdu. Aussi longtemps que la tyrannie aura besoin d'écrivains pour la parer de la gloire des valeurs supérieures et pour la couvrir par l'imposture, il y aura une chance contre la tyrannie. Car toute imposture s'effondre un jour, et laisse voir le vrai visage.

N'est-il pas remarquable que cet hommage que M. Pierre Hervé rend au respect des valeurs morales de ses lecteurs, il le rende aussi à leur amour de la patrie? C'est par la « fidélité à la patrie » qu'il caractérise l'attitude du parti communiste pendant la guerre, elle-même garante de l'incorruptible sévérité du parti communiste à l'égard de ceux qui n'ont pas eu la même fidélité. Certes, c'est la nature même de cette fidélité qui fait toute la vraie question, puisque la vraie question est celle du droit de juger. Supposons que demain la guerre commence entre les États-Unis et l'U. R. S. S. Supposons que l'U. R. S. S. veuille acquérir le contrôle du territoire français pour la conduite de cette guerre. Supposons que le gouvernement français refuse l'entrée aux troupes soviétiques. Supposons enfin que ces troupes prennent alors de force ce qu'on n'aura pas voulu leur donner. Les soldats russes se trouveront ainsi en France en posture d'envahisseurs et d'occupants. On peut imaginer qu'alors renaisse une résistance. Les écri-

vains communistes sont-ils prêts à signer dès maintenant un manifeste affirmant que, dans le cas où pareils événements se produiraient, ils se mettraient aussitôt à la tête de la résistance contre les occupants soviétiques? C'est possible. Cela ne me paraît pas certain. Ce serait pourtant un bon moyen de prouver que ce qu'ils nomment « fidélité à la patrie » n'a pas été seulement l'effet d'une coïncidence momentanée entre l'intérêt de la France et celui, — disons d'une autre patrie. Ce serait un bon moyen de manifester que leur fidélité à la patrie n'est pas conditionnelle, et l'on pourrait alors cesser de leur contester le droit de juger, au nom de la « fidélité à la patrie », ceux dont la fidélité à la patrie peut être mise en question. Car le problème est, certes, celui de la culpabilité des accusés : il est aussi celui de l'innocence des juges. Mais que le parti communiste ait besoin de se référer à la patrie, comme il a besoin de se référer à la morale, qu'il ait besoin d'avoir le patriotisme comme l'honnêteté, du côté de sa police, c'est-à-dire d'abord du côté de ses écrivains, n'y a-t-il pas là comme un hommage des mystificateurs à ceux qu'ils mystifient?

THIERRY MAULNIER.

MÉMORIAL

LE LIVRE DE MON PÈRE

I

Les jours gras.

Le jeudi qui précédait les quarante heures de printemps on amenait « le bœuf gras » de la campagne en ville, où on le promenait solennellement, orné de flots de rubans et entouré de tous les garçons de la maison, qui avaient revêtu des tabliers d'une immaculée blancheur, pour le conduire à l'abattoir où on l'immolait.

Depuis plusieurs jours, ma mère, à la veillée, réunissait Tante Alexandrine, ses amies, Prudence Hautechaume, Amélie Kraquelin, les filles de Mme Pô et l'on se partageait de larges papiers de soie de toutes les couleurs, tendres, vives, sombres; de tous les verts, de tous les rouges, de tous les violets, de tous les jaunes (le bleu était proscrit, mon père le tenait en horreur). L'une y taillait d'étroites banderoles dont une autre découpait le bord à l'emporte-pièce, une troisième préparait des laitons de même longueur et au bout des doigts de ma mère, comme d'une fée qui les eût filées, naissaient des roses et encore des roses, toutes frisées, godronnées, épanouies ou en boutons, quelques-unes moussues. Plus loin, d'autres mains puisaient dans des corbeilles des feuilles plates de lauriers-palmes que l'on

cousait, bien alignées sur de larges ganses écarlates, pour en composer des écussons, des trophées ou des guirlandes que relevaient de loin en loin l'éclat doré ou argenté d'un cabochon métallique. Ainsi ne se croyait-on plus un moment dans une arrière-boutique de boucherie, mais dans une fabrique d'accessoires de théâtre ou à la sacristie la veille de l'Adoration perpétuelle. Il s'agissait bien là de décor en effet, mais du décor de notre magasin où l'on exposerait le Bœuf gras, le vendredi. Quelle animation autour de lui au moment d'en hisser non pas seulement un quartier, les deux moitiés qu'on devait l'une après l'autre accrocher à la herse du plafond, assez près l'une de l'autre pour pouvoir ensuite ensemble les coudre. Ainsi, la bête entière, debout, s'offrirait aux regards de dos déployée, écartelée comme un gigantesque éventail de pourpre, les pannes de graisse, plus ou moins blanches et épaisses, drapant les côtes vermeilles ou gainant d'une fine résille les cuisses ou les épaules d'un rouge clair ou presque noir. Mais imagine-t-on quels efforts étaient nécessaires et quelle habileté pour mouvoir et soulever à bout de bras ces pièces d'importance et amener chacune haut et court, juste où il fallait pour les lacer comme les montants d'une même chaussure? Sans gagner un cran souvent, on s'échinait des heures, et je revois toujours sous leur charge accablante les torses nus de nos garçons plier, les muscles de leurs bras herculéens saillir, leur cou se gonfler jusqu'au point d'éclater, j'entends leur souffle douloureux qui halète et la voix de mon père ferme et rythmée qui les dirige avec autorité, tandis que, toute seule, au loin, écrasée, tassée par l'angoisse, à chaque oscillation de ce monument énorme et fragile auquel paraissait comme suspendue la grappe des êtres vivants qui, en réalité le portaient, ma mère à l'imagination prompte aux catastrophes, tentait de maintenir autant qu'elle pouvait par la prière le contact de nos Titans avec le Ciel.

Une fois l'étal bien centré par l'équilibre de ce morceau

royal, offert à la contemplation de la gourmandise comme à l'église à notre piété dans l'ostensoir le Saint-Sacrement, on disposait à l'entour une cour de veaux rosés, une bergerie écorchée et parée savamment, toutes les têtes coupées assemblées en couronne au-dessus de tout, telle une frise d'où partaient des guirlandes dont les retombées, en épousant les formes bondissantes de tant de bêtes mortes, donnaient l'illusion d'une tonnelle de verdure drapée de brocart.

La visite des boucheries ce vendredi des quatre-temps avait sa place dans le calendrier de notre rituel au même titre que celle des églises quelque quarante jours plus tard le Jeudi-Saint. C'était là vraiment la fête de la corporation. Elle commençait avec la nuit qui redoublait la splendeur de nos illuminations. Alors, jusqu'après minuit, on voyait sortir de chaque maison une caravane de gens qui stationnaient tour à tour devant chaque bœuf exposé. Nul ne se serait privé de cette distraction et c'était l'honneur de mon père de se tenir, jusqu'à ce que la rue fût déserte, sur le pas de sa porte, pour y accueillir au passage ses amis qui le félicitaient, mais rien ne le touchait plus que d'entendre ses concurrents ou ses ennemis rendre hommage à la qualité de sa marchandise ou au bon goût de sa montre.

Les Berrichons.

Les jours de foire, le deuxième et le quatrième samedi du mois, on se levait de bonne heure, pour accueillir à leur arrivée, les Berrichons.

On ne pouvait pas être plus différent du paysan creusois, beaucoup moins cossu et moins majestueux dans son allure, mais plus varié dans ses types et la fantaisie de ses atours. Comme les nègres sont noirs et les Japonais fluets et jaunes, pour moi les Berrichons étaient rouges de figure et tous énormes, des colosses mafflus et carminés.

Les femmes portaient de petits bonnets plats et secs de cotonnade blanche sans ornement, noués sous le cou par une bride modeste, ce qui, sans rien enlever à la face de sa rondeur souriante, épanouie, en faisant paraître la tête plus petite, rehaussait la taille. Les épaules très larges étaient prises dans des caracos étriqués; la ceinture placée sous les bras, la jupe d'une ampleur démesurée, coupée dans une seule pièce de droguet épais, en s'évasant, se balançait comme une cloche dont l'extrêmité rasait la terre. La crinoline est peut-être venue de là, mais nos Berrichonnes n'avaient recours à aucune armature de baleine, à aucune monture artificielle de jonc; leurs seules hanches avantageuses, leurs ventres et leurs fesses rebondies les en dispensaient et le rythme harmonieux qu'elles imprimaient en marchant au balancement de cette coupole d'étoffe n'en avait que plus de noblesse; merveille c'était surtout de les voir tout d'un coup s'arrêter et s'accroupir, s'ensevelir jusqu'aux yeux au milieu de ce moelleux coussin, de ce lit portatif; ainsi disparaît l'escargot dans sa coquille et quelle prestesse de leur part à en disposer autour d'elles, comme sans y prendre garde, les articles. La physionomie des hommes, carrée, comme celle de ces dames était ronde, s'ornait de favoris châtains aux reflets d'or. Un blouson court, bleu vif, bouffait sous les bras, découvrant le pantalon de molleton massif juste au-dessus de la braguette; le chapeau était noir et large, voisin de ceux des prêtres mais plus haut de fond et le feutre plus mou et soyeux, « à la Tâtre », disait mon père.

Leurs chevaux de trait étaient à leur échelle et leurs voitures couleur d'azur en proportion, recouvertes d'une bâche gris vert comme d'un dais que soutenaient de solides arceaux; elles avaient l'aspect d'alcôves ambulantes, de grottes profondes, perchées sur deux roues prodigieusement grandes; le front de mon père en atteignait juste le moyeu. De ces repaires obscurs et tintinnabulants d'où l'on voyait poindre de loin leurs visages avec l'aurore, ils tiraient

après eux, l'automne des cageots remplis de fruits succulents, au printemps des claies ou des champs de lattes sur lesquels s'étaient promenés depuis la veille de charmants jardins de pâquerettes ou de pensées multicolores qui s'étalaient tout le long du trottoir de notre boucherie, en reposoir. Ils racontaient qu'ils étaient partis de chez eux comme le soleil se couchait et je me représentais comme infini ce voyage qui s'était déroulé d'une province à l'autre à travers les routes du monde, toute la nuit, aussi longtemps que j'avais dormi. Certes, à mes yeux d'enfant, ils ne semblaient pas moins étrangers que s'ils étaient venus des antipodes.

C'étaient toujours les mêmes couples qui nous visitaient, deux par deux, tous parents les uns des autres. Dans ma mémoire, fidèlement, je les retrouve et trait pour trait avec leur bonhomie, leur ironie; ils se ressemblaient tellement cependant que les différences échappaient. Mes parents qui entretenaient avec eux les relations les plus cordiales et les plus anciennes n'ignoraient rien de leur histoire jusqu'à la troisième génération, ni de leurs soucis les plus actuels, sur lesquels on les interrogeait au débotté, mais sans connaître leurs noms propres. Pour eux, comme pour moi, c'étaient les Berrichons.

Souvent, je m'étais demandé pourquoi, un soir, Élise et moi, nous étions demeurés en suspens si longtemps rue de La Boétie, devant un chariot en terre cuite de paysans chinois de l'époque de Han et comment j'avais pu pousser la folie jusqu'à proposer de vendre tout ce que nous possédions pour l'acheter? Maintenant, je sais : c'est qu'il me rappelait — arrivant devant notre porte dans mon enfance les jours de foire — la hiératique voiture des Berrichons.

II. Les amis de mon pèpe

Mon frère Edmond.

Après son apprentissage à Chambon-sur-Vouèze et un séjour prolongé à Chaminadour où il s'était fiancé contre le gré de ses parents, ceux-ci avaient attiré mon père à Vichy, sous prétexte qu'il y apprendrait l'étal; en réalité c'était dans l'espoir que tous les plaisirs du monde qu'il y connaîtrait à vingt ans, spectacles, musiques, filles, l'auraient bien vite détaché de l'amour de ma mère, mais rien n'y fit, pas même « l'amitié » ni « l'air du pays » qu'il y retrouva, qui soufflait du Bourbonnais jusqu'à Chénérailles le même. Faute d'avoir voyagé, mon père devait prendre en effet une station thermale de cette importante pour une grande ville, mais tout de suite une famille l'escamota, comme moi plus tard les Pincengrain à mon arrivée à Paris. D'une condition bien supérieure à la sienne, les deux fils jumeaux, à peu près de son âge, ne le quittaient qu'autant que ses occupations le retenaient; l'automne, l'emmenant vendanger avec eux à la campagne, mais les yeux de Paul eurent beau s'ouvrir sur cette terre de propitiation, sur ce Chanaan où il n'y avait qu'à étendre la main pour cueillir un fruit, différent selon les saisons, où coulaient des ruisseaux de vin, de cidre, d'alcool, de lait, d'huile, cette abondance ne put lui faire oublier la promesse qu'il avait faite de s'enchaîner, au milieu des vergers rabougris de la Creuse, à la pauvreté de Marie Blanchet. Seulement marié et établi, s'il trimait et économisait du premier janvier à la Saint-Sylvestre, le mois de septembre venu, c'était plus fort que lui, une sorte d'inquiétude lui prenait de partir pour cet endroit du monde où il avait connu le bonheur et il nous quittait, comme il serait allé, loin de nous, avoir encore une fois vingt ans quelques jours chaque année. Il s'y retrempait dans le souvenir de sa jeunesse, oubliant tout :

femme, enfants, père, mère, commerce auprès d'amis aussi chers que nous sans doute à son cœur, à d'autres titres, mais son regard brillait-il au départ à troubler ma mère, un peu jalouse, il en revenait chaque fois plus mélancolique, à mesure que les visages qui avaient accoutumé de l'y accueillir, l'un après l'autre, s'éteignaient, s'effaçaient.

Par une sorte de respect qui se dérobait sous son principe de ne jamais s'absenter en même temps qu'elle, il n'y emmena jamais ma mère. Elle était cependant si proche, cette Babylone, cette Arcadie qu'il nous décrivait à longueur de journée. Tout n'y était, à son dire, que prétexte à chanter, à boire, à festoyer ensemble, à régaler jusqu'aux passants inconnus, table ouverte du matin au soir, une grivoiserie plaisante, sans grossièreté, une sentimentalité voisine de la chair, toute austérité bannie. Quelle bonne école de savoir-vivre pour un habitant de Chaminadour enclin à l'avarice que le spectacle de la prodigalité! Peu à peu le correctif agissait; témoin de largesses, malgré soi on les imite et à la fin, mon père, sans rien changer à la parcimonie qui réglait tous ses gestes sut porter l'hospitalité jusqu'à la magnificence. Ses amis de Vichy en particulier s'annonçaient-ils? il ne suffisait plus de ne pas regarder à la dépense et comme c'était toujours au cours de l'hiver qu'ils nous visitaient, selon le rythme de leurs occupations qui les retenaient chez eux l'été, les difficultés d'approvisionnement avaient beau se multiplier, « rien de trop bon pour Edmond! » Edmond était celui des deux jumeaux qui avait survécu et épousé la veuve de l'autre, pour l'aider à élever un fils qu'elle avait donné à son frère, elle ne lui en donna pas à lui. Non, de meilleurs vivants il n'y en eut jamais. Dès qu'ils avaient mis pied à terre, chez nous, la vie changeait; les propos tout d'un coup plus libres, comme débridés, on entendait de la rue les éclats de rire de mon père, si taciturne habituellement à la maison, dont il réveillait les échos assoupis depuis des mois. Ma mère elle-même, la gravité en personne, paraissait

consentir à ce débordement de joie, en daignant sourire. Mais la merveille, c'était l'attendrissement qui, le dernier jour, couronnait nos agapes. Au moment de se quitter en effet, les deux hommes (et les deux Maries ne pouvaient pas s'empêcher d'y aller aussi de leurs larmes) en trinquant, en se regardant et en s'appelant « frères » à force de joie et de fierté de s'être demeurés si longtemps fidèles, pleuraient; ils avaient plus de soixante-dix ans, l'émotion qui accompagnait la cérémonie annuelle ne faisait que redoubler. Bouleversée devant ces abîmes, il fallait voir ma mère, si froide, si discrète à l'ordinaire, quand il s'agissait de se manifester, improviser pour ne pas être prise de court, pour se mettre au pas, pour ne pas sembler empruntée ou seule de son espèce et rattraper nos gens, quand elle n'en avait nulle envie et de se hâter, comme elle se prêtait au jeu, se dominait, dans la seule crainte d'être en retard sur la générosité de tout le monde! Nature mauvaise, à quelle méfiance elle se serait trouvée exposée : c'est qu'entre elle et ses hôtes comme entre eux et mon père, il n'y avait nul souvenir d'Opéra ni de bacchanales, aucune féerie. Vichy et son casino, les collines de Randan plantées de vignes et de pêchers en liesse, elle ne les connaîtrait jamais et comment n'aurait-elle pas surpris, sans en deviner tout le sens, toutes les allusions qui circulaient sous les propos de la tablée, autant de mystères pour elle! Mille secrets les unissaient en dehors d'elle, dont elle se sentait exclue. Ce que faisait son mari au milieu d'eux, quand il les rejoignait, ils le savaient, elle l'ignorait. Peut-être là-bas, il la trompait et avec une femme qu'ils connaissaient. Alors elle n'avait qu'un recours pour continuer à vivre, sans rien déranger ni personne : fermer les écluses de son cœur d'épouse et parce que la femme d'Edmond était mère, c'est dans leur amour maternel qu'elles s'entendaient. Les amis de mon père lui témoignaient d'ailleurs la plus grande estime et jamais mon père n'était plus humain, plus gentil avec nous que sous leur influence ou en leur compagnie. De

Vichy, les lettres qu'il écrivait débordaient toujours de tendresse, voire de passion pour son ménage.

Gabriel? C'était le nom de leur fils, eut-il l'âge de faire des études? pour le soustraire aux dangers d'une ville de plaisir où il eût pu se corrompre, comme autrefois ses grands-parents avaient servi de Providence à mon père, mon père offrit de le prendre sous sa garde et pendant de nombreuses années, il partagea notre vie, seulement un peu plus gâté que ma sœur et moi, et plus tard s'agit-il de donner un mari à celle-ci, c'est à un proche parent de son ami Edmond que le choix de mon père s'arrêta.

Ouvrirai-je ici une parenthèse indiscrète? Beaucoup plus tard, au moment de décrire à ses futurs beaux-parents Élise que j'étais décidé à épouser, tout en elle devant leur déplaire et davantage ce qui en elle me charmait : sa beauté, son luxe, la danse, je n'eus qu'un mot à dire pour entendre battre le cœur de mon père et voir son œil s'éclairer, réconcilié avec elle : « Sais-tu qu'elle est née dans l'Allier, à égale distance de Vichy et de Randan? » Ainsi elle aussi, sa belle-fille viendrait du pays de ses rêves, de son Eldorado. Déjà elle était mieux qu'admise, adoptée, mieux qu'adoptée, chérie et la vit-il surgir bientôt devant lui elle-même, il crut si bien la reconnaître accompagnée d'une musique d'opéra, pour la femme qu'il aurait aimée lui aussi, s'il ne lui avait préféré de toute éternité ma mère Marie, que dans l'enthousiasme de son vieux cœur (heureusement de ce qui eût été une folie pour lui, je sus faire ma sagesse), il la salua ainsi :

— Mais, mon petit, c'est une « Carmen » que tu nous amènes là!

Roger-la-Honte.

Mon père avait un autre ami intime qui avait partagé ses frasques de jeunesse. Après « son » Edmond qu'il appelait son frère, c'était Roger, l'homme qu'il aimait le plus au monde.

Or, un jour de premier janvier, je vis mon père, en la présence de ce Roger, changer de couleur et, Roger parti, ma sœur éloignée un moment (elle avait quinze ans), sans se douter que j'écoutais :

— N'as-tu rien remarqué? dit-il à notre mère.

— Non.

— Eh bien, tu m'entends, que jamais plus la petite ne soit là, si Roger franchit la porte.

— Pourquoi? tu es fou.

— Ainsi, tu n'as rien remarqué?

— Non pas.

— J'en suis malade. Oser embrasser devant moi ma fille, comme ses putains, sur la bouche.

*

Un soir d'hiver, la mère de Roger arrive en tapinois. C'était un mercredi, mon père toujours absent ce jour-là. Elle sort de son sac plusieurs liasses de billets de banque. Roger devait cinq mille francs à mon père : « Les voici, dit-elle, rendez-moi la reconnaissance et, la chose faite, de parler d'autre chose. Ma mère : « Je vais compter l'argent? » — « Oh! dit l'autre, c'est bien inutile, nous l'avons fait, Roger et moi, trois fois. » Elle s'en va. Rentre mon père. Il manquait mille francs.

Qui fut grondé?

Mais le plus puni, c'était mon père.

— Dire que je le considérais comme un autre moi-même. J'aurais mieux aimé perdre mille francs de plus autrement.

III. L'Album d'images de mon père

Malgré ses faiblesses, mon père était brave et son estime profonde pour sa corporation l'engageait à lui faire honneur.

— Qu'on me cherche un autre corps de métier, avait-il

coutume de dire, où ce soit un usage constant de se prêter, presque sans se connaître, des sommes considérables, de la main à la main, sans témoin ni reçu et sans que jamais de mémoire d'homme il se soit trouvé personne pour y contrevenir, sans que jamais irrégularité, difficulté, retard se soient produits à l'échéance : ni discussion, ni contestation, ni la moindre intervention de la police.

L'utilité imminente de ces tractations rapides les rendait sacrées, gageait la bonne foi : chacun sachant que la première infidélité, qu'une seule infraction à la bonne règle les eût rendues impraticables, comme impossibles, nul ne s'avisa jamais, sous aucun prétexte, de se priver, lui et ses semblables, de cette commodité.

On prétendra sans doute que c'est l'intérêt qui triomphe ici; oui, l'intérêt général, un intérêt lointain auquel cède l'intérêt immédiat et particulier, mais la probité est-elle autre chose que le sacrifice habituel de ceci à cela?

Un saint.

Certaines professions sont plus propres que d'autres à engendrer des originaux, des types, celle des bouchers par exemple. On leur prête une vulgarité, une grossièreté de parti pris. Moi qui ai grandi parmi eux et que mon tempérament prédisposait moins qu'un autre à me faire à leurs mœurs, j'admire au contraire que, chez la plupart de ceux que j'ai connus, la brutalité des gestes auxquels les obligeait leur état n'eût pas ruiné ou altéré davantage la sensibilité. J'ai remarqué bien souvent que, loin de s'éteindre, elle n'était que plus vive et quelquefois plus délicate, comme par gageure et l'on était peut-être si étonné de les trouver tendres quand même qu'on eût été tenté de les trouver plus tendres que les autres.

Leur insolence apparente aussi ne dépassait pas les paroles: espèce d'affectation à laquelle ils s'obligeaient et s'exerçaient surtout pour se donner « du cœur au ventre », comme

ils disaient, ou pour donner le change; autant leur vocabulaire était peu choisi, autant chez eux à l'occasion la conversation s'élevait naturellement. Nulle part, je n'ai vu qu'on dénonçât la canaille avec plus de mépris et qu'on rendît un hommage plus éclatant à la sincérité. Et sans doute il y avait les habiles, les rusés, les roués, les matois, mais que deviendrait le commerce qui est un art sans ces nuances et cette souplesse qui, cependant, avaient leurs limites. On en sera peut-être surpris, parmi les bouchers, j'ai entendu nommer un Saint, que j'aurais pu connaître, établi à Aubusson. Chez lui, mon père avait travaillé dans sa jeunesse. Nous l'appellerons Lavandon et quand mon père disait le père Lavandon, il se découvrait. Il regardait autour de lui un peu la piété du brave homme comme une manie, mais parce que cette manie, à force d'être conséquente avec elle-même, atteignait le sublime et parce qu'elle soutenait chez lui tout l'édifice des vertus, on s'inclinait. Il n'y avait pas d'exemple que dans sa maison on se fût dérobé ouvertement à l'observation d'un commandement de Dieu ou de l'Église; on faisait maigre le vendredi, on assistait à la messe et on se reposait le dimanche. Chaque soir, tous les employés étaient tenus de répondre à la prière en commun. Les Pâques étaient célébrées en grande pompe et quiconque ne communiait pas quittait la place.

On imagine facilement quelles hypocrisies et quels sacrilèges un pareil régime devait provoquer et entretenir dans un pareil milieu, mais mon père prétendait l'avoir observé et peut-être l'avait-il observé en lui-même, souvent à la fin les vraies dupes n'étaient pas qui l'on pensait. Jeune, s'était-on moqué de Dieu et du père Lavandon, un jour venait où, avec l'âge, la raison vous amenait à résipiscence. Du moment qu'on avait fondé un foyer soi-même, qu'on était père de famille et conducteur d'hommes, le père Lavandon ressuscitait pour vous éclairer, vous guider dans la nuit de ce monde où l'on n'avait connu personne de plus juste que lui. L'exemple du père Lavandon imposait seul

et triomphait à la fin de ses apprentis, devenus maîtres à leur tour. Leur manière de se diriger, eux et leur maison, était toute influencée par certains traits de sagesse qu'ils n'avaient surpris que là, sans les comprendre d'abord. L'ironie peu à peu en eux se changeait en vénération et une âme, capable d'en respecter une autre à ce point, ne serait-ce qu'en souvenir, est déjà très haute et sauvée.

Peut-être d'ailleurs cette dignité de la boucherie avait-elle été favorisée dans le centre de la France par le rayonnement de la corporation de Limoges qui avait conservé malgré les révolutions, à travers les siècles, toutes ses traditions et son prestige. On sait que les bouchers y habitent la même rue, où ils ont leurs fêtes, un théâtre, des jeux, une caisse commune, leurs œuvres, leur chapelle et quelle chapelle! pieuse, ornée, fleurie, chaque jour illuminée de cierges et grande ouverte du matin au soir, si bien que de son seuil chacun peut apercevoir le Tabernacle où loge l'Éternel. Ce sont les bouchers qui détiennent, encore aujourd'hui, les clés de la ville que les évêques en procession viennent recevoir de la main de leur syndic solennellement tous les sept ans, quand l'Église célèbre les Ostensions et la châsse de saint Aurélien, patron de la boucherie, rejoint ce jour-là pour une semaine la châsse de saint Martial, patron de l'Aquitaine qui, huit jours plus tard, reconduit saint Aurélien chez lui avec les plus grands honneurs.

Le Mendiant.

Parmi les patrons qu'avait eus mon père, il y en avait de toutes sortes. Il avait été apprenti à Chambon-sur-Vouëze. Sa conversation, quand il évoquait sa jeunesse, s'émaillait de toutes sortes de portraits, de tableaux vivants, de petits drames, de sentences morales, de proverbes qui représentaient son expérience personnelle et résumaient en quelques mots brefs une sagesse séculaire,

acquise héroïquement, il eût dit « conquise à la force du poignet ».

A Chambon, il avait eu pour maître un homme opulent, mais faible, il eût dit « glorieux » et j'étais enfant quand, un jour, un mendiant, comme il en passait tous les jours, peut-être un peu plus pittoresque dans son accoutrement que les autres, se présenta devant la porte la main tendue. Mon père, selon l'usage, préparait un paquet de rognures et une pièce de menue monnaie, pour les lui remettre, quand la conversation entre eux s'engagea. Le pauvre dit qu'il avait été boucher lui aussi dans le temps, même qu'il avait eu en mains une importante affaire, qu'on s'était longtemps accordé autour de lui à le considérer comme « quelqu'un » et que tout d'un coup, pour avoir « vu trop grand », de ce train fastueux qu'il avait mené il ne restait rien; de choyé, de servi, d'entouré, de fêté, il errait sans repos, dénué de tout, plus que Job qui au moins avait gardé trois amis et sa femme et son fumier dans la détresse. Mon père alors, de lui demander dans quel pays il avait eu et cette fortune et le malheur de la perdre. D'un mot à un autre, de précision en précision, tout d'un coup voilà que dans ce mendiant mon père était bien obligé de reconnaître son patron d'apprentissage, en même temps que dans le patron qui lui faisait la charité, le mendiant reconnaissait son apprenti : « Est-ce possible que ce soit vous que j'aie là devant moi, Monsieur Laulignier? » Et l'autre : « C'est donc toi, mon petit Paul. J'avais toujours dit que tu ferais ton chemin. » Et il se saisit de la grande main de mon père qui l'embrassa et le fit entrer. On but, on mangea autour de la table familiale, en évoquant un lointain passé. Mon père voulut retenir le vagabond, mais la route était maintenant sa seule demeure, sa seule épouse et sa famille; elle le rappelait. — « Non, dit-il, laisse-moi partir, content de te savoir heureux. Tant pis pour moi si je n'ai pas su garder ma place ». Des années, chaque printemps, on le vit reparaître. Du plus loin, en apercevant mon père, il poussait

un grand cri qui avait quelque chose d'une plainte et d'un éclat de joie, comme s'il y avait eu dans sa voix des larmes de désespoir et quelque chose d'un rire, mais d'un rire sans méchanceté, sans ironie, sans colère contre l'injustice du sort, comme enthousiaste et triomphal, et mon père lui répondait par une grande mélopée de mots : les contes, les histoires, les souvenirs affleuraient drus, moissonnés aussitôt qu'épanouis et, après cette cérémonie, le vieux patron ragaillardi reprenait sa besace et partait et, jusqu'à ce qu'il eût disparu, l'apprenti, devenu maître, debout sur le pas de sa porte, longtemps le suivait du regard en branlant la tête. Ma mère aussi était là, au milieu de nos garçons et moi-même, comme à la parade, toute activité un moment suspendue. Enfin mon père se retournait : « Voilà, disait-il, en passant le revers de sa manche sur ses yeux humides, voilà, mes enfants, où mène le désordre. J'ai connu cet homme autrefois plus riche que je ne le suis, quand moi-même je n'avais rien et maintenant c'est moi qui ai un toit et une famille; lui n'a plus rien ni personne devant lui que la route.

Le Marquis.

Il y avait, comme par antithèse, un autre vieillard qui arpentait sans cesse les rues de la ville du matin au soir, toujours seul aussi, mais cossu jusqu'au raffinement, les mains derrière le dos, en jaquette, il n'avait d'autre occupation que de faire tourner sa canne à pomme d'or entre deux de ses doigts ornés de diamants; lui aussi, un ancien patron de mon père. Très riche, il avait marié ses filles princièrement, sans leur donner rien d'autre en dot que l'espoir de sa succession. Un passé sombre pesait sur lui et le rendait non seulement odieux à la multitude, même chez lui aux siens qui n'attendaient que sa mort, pour être heureux enfin à leur tour. Sa rouerie, les malversations qui l'avaient fait millionnaire, une avarice cruelle avec tout le monde, lui excepté, étaient notoires. Que de sobriquets

ne lui avait-on pas donné tour à tour, dictés par son dernier méfait, mais celui qui le fâchait le plus était le plus anodin, le plus innocent; parce qu'en soulignant la laideur et le ridicule de sa tête énorme et chauve comme un genou, il mettait sa coquetterie au supplice. Belle enseigne pour une boucherie d'ailleurs! Chaque soir, des kyrielles d'enfants se cachaient aux quatre coins de la place du Marché, des employés de tous métiers s'égaillaient dans toutes les mansardes à l'entour, guettant sa sortie, et à peine apparaissait-il, d'un cri unanime le saluaient avant de se répondre sur l'air des lampions et le rythme d'un écho multiplié à l'infini : « Tête de veau par-ci, tête de veau par-là ». Ivre de colère, on voyait le vieillard tourner sur lui-même, comme un frelon bourdonnant, se diriger à droite, à gauche, éberlué, étourdi, marmonner, gesticuler, sur le point d'avoir un coup de sang, pour disparaître à la fin dans le couloir le plus proche où il demeurait tapi, mais sa promenade interrompue, impossible, interdite, s'il voulait regagner son lit, il lui fallait bon gré, mal gré, plus tôt ou plus tard, à la vue de tout un peuple sans pitié posté aux fenêtres, défiler sous les huées. Trois des surnoms que sa propre imagination lui avaient mérités resta ent ineffaçables dans la mémoire vengeresse du vulgaire qui ne le désignait jamais par son nom, mais l'appelait le marquis ou Ali pacha; sans doute dans l'espoir de traiter plus facilement une affaire d'envergure s'était-il fait passer une fois pour noble titré et une autre dans le grand commerce du mouton qu'il pratiquait sur la plus grande échelle pour un Arabe célèbre.

Le troisième était plus infamant. On racontait qu'un jour, mis par un de ses créanciers en présence d'une reconnaissance écrite de sa main, il avait demandé à la voir et s'en étant saisi, tout en s'animant, discutant, disputant, après l'avoir longtemps agitée, balancée, en un tournemain il l'avait d'un trait avalée à la stupéfaction de son interlocuteur qui, sans témoin, ne punit le compère de male honte

qu'en publiant partout comme il avait dégluti sa signature, ce qui lui valut d'être promu « mange-papier ».

*

Je me représente volontiers l'âme de mon père comme un livre d'images qu'il feuilletait aux heures de loisir, moins pour le plaisir de ses yeux que pour l'enseignement qu'il en tirait.

Par exemple, je crois que le Vagabond et le Marquis étaient deux points de repère qui l'aidaient à se connaître et à se conduire. Il s'agissait pour lui de se tenir aussi éloigné de la munificence du premier que de l'âpreté du second. Entre ces deux visages dont l'un était pitoyable, l'autre odieux, il se regardait dans une sorte de miroir et s'il surprenait la moindre ressemblance en lui avec celui-ci ou celui-là, il se corrigeait. Rien n'eût pu le fâcher plus que si on l'eût appelé un second Ali-pacha ou Ali-pacha II.

La sœur Foutre-Bougre.

Souvent mon père, pour s'excuser d'un propos mal sonnant ou d'un juron qui lui échappait, invoquait pour sa patronne une Sœur des malades qui avait édifié Chaminadour, il y avait quelque vingt ans et qui n'en était pas moins grossière comme du pain d'orge. Elle vous accueillait régulièrement, le pli en était pris, en vous saluant entre deux entrechats, le visage réjoui, les bras écartés, d'un « bougre » et vous congédiait, c'était réglé, en maugréant : « foutre! » après vous avoir d'ailleurs, selon le besoin, oint de son baume de millepertuis ou gavé de sa spécialité de gelées de mûres ou d'églantines qui coupaient, l'une la fièvre, l'autre la colique. Tous les soins qu'elle donnait étaient ainsi rythmés par des fantaisies de langage qui heurtaient les convenances, mais que sa bonté et sa piété réelle et sans faste

lui faisaient pardonner, elle-même n'attachant aucune importance aux paroles, mais seulement aux intentions et aux actes. On l'adorait pour sa franchise et ses bienfaits. Cependant, malapprise comme elle était, arrivait-il à un charretier qui ne l'avait pas vue approcher de prononcer incongrûment le Nom de Dieu, avec une autorité qui n'appartenait qu'à elle, qui devait lui venir de son expérience en la matière, docteur en imprécations, elle le tançait et obtenait tout de suite de lui la promesse qu'il substituerait dorénavant à ce vocable sublime entre tous par exemple celui de « pipe » qui ne tirait pas à conséquence. Sensibles à la nuance grave qui distinguait leurs blasphèmes de sa manie, ceux qui avaient l'habitude de « sacrer » s'abstenaient automatiquement de le faire devant elle par une sorte de respect ou de timidité qui, à la fin, la gênait tellement que, pour les mettre à l'aise, si c'était plus fort qu'eux, elle répétait à tout bout de champ cet Évangile de son style (et mon père n'avait pas manqué de l'adopter) : comme disait N. S. J. C., « mieux vaut un bon bougre qu'un Jean Foutre ». De là le surnom sous lequel seul toute la ville la désignait, de Sœur Foutre-Bougre.

MARCEL JOUHANDEAU.

CHRONIQUES

LECTURES

UNE NOUVELLE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

Nous ne sommes plus à l'époque où Voltaire pouvait s'exclamer en évoquant avec ironie la vénérable conception de la décadence ininterrompue de l'humanité à travers le déroulement des âges :

Ah! l'heureux temps que ce siècle de fer!

Le sage de Ferney était alors le porte-parole d'une bourgeoisie ascendante, confiante dans son propre avenir qu'elle identifiait avec le destin du monde. Aujourd'hui, après tant de guerres, de révolutions, vivant sous la menace de la bombe atomique, nous sommes assez revenus de ces Illusions du Progrès, *si bien étudiées depuis leurs origines, par Georges Sorel. Les plus fervents dans l'attente de « la lutte finale » ne l'envisagent plus guère que dans le genre d'une apocalypse où tout pourrait bien s'embraser. Il ne faut donc pas s'étonner si d'anciennes conceptions sur la conflagration ou l'engloutissement universel finissent par reparaître d'actualité, si la doctrine des cycles, des destructions et des re-créations périodiques du monde, à force d'être antique, vient à nous paraître moderne encore plus que la philosophie optimiste de l'histoire dont nous étions abreuvés dans un passé récent.*

C'est à méditer sur un thème pré-apocalyptique ou pré-diluvien que nous convie Raymond Abellio dans son essai Vers un nouveau

prophétisme (1), *dont le sous-titre nous informe qu'il s'agit d'une étude* Sur le rôle politique du Sacré et la situation de Lucifer dans le monde moderne. *Je veux naturellement continuer à ignorer quelle est la personnalité véritable qui se cache derrière le pseudonyme de l'auteur de* Heureux les pacifiques. *On se souvient que l'attribution du prix Sainte-Beuve à son roman fut vivement controversée, en raison de certaines suppositions sur l'identité de l'auteur. Mais nous serions de petits esprits à vouloir le juger en tant qu'écrivain et penseur, autrement que sur pièces intellectuelles fournies par son œuvre écrite. Il est loisible seulement de songer que ses errements supposés pendant la période de l'occupation pourraient bien se trouver à la source psychologique de son souci actuel de « dépasser la politique » et d'accomplir rapidement l'involution du « Commissaire » au « Yogi » évoquée dans le livre de Kœstler. Toute révérence gardée à l'égard de Camus et de Sartre, on dirait que l'essai* Vers un nouveau prophétisme, *par rapport au roman* Heureux les pacifiques, *occupe une situation analogue à celle du* Mythe de Sisyphe *vis-à-vis de* L'Étranger *ou du traité* L'Être et le Néant *en ce qui concerne* La Nausée. *Selon une procédure qui tend à se généraliser il s'agit d'une clé philosophique jointe à une œuvre d'imagination ou de témoignage, susceptible d'en faciliter l'élucidation intellectuelle. Mais dans une grande partie constituée par les entretiens des héros,* Heureux les Pacifiques *tournait déjà directement à l'essai, tandis que le récit illustrant un cheminement de la pensée du scientisme marxiste à l'ésotérisme traditionnel, à travers de multiples aventures politiques, érotiques et intellectuelles, se donnait presque comme autobiographique. Le titre* Heureux les Pacifiques *semblait avoir été choisi par antiphrase et pour témoigner d'un retournement d'humeur manifesté seulement à la fin. Dans l'essai* Vers un nouveau Prophétisme, *on est, par contre, heureux de voir disparaître un certain fatras pseudo-prophétique de cabale numérique qui encombrait un peu les entretiens des héros da roman .pour s'en tenir enfin aux choses les plus sérieuses. C'est une tentative de synthèse entre la sociologie marxiste, certaines données de la physique moderne intervenant à titre d'images et l'enseignement traditionnel touchant les âges, les castes et les cycles qui nous est présentée.*

(1) A l'Enseigne du cheval ailé, *La Diffusion du Livre*, Paris-Bruxelles, 1947.

On verra naturellement qu'une entreprise de ce genre porte en elle des dangers de confusion. Il semble pourtant que l'on doit savoir gré à Raymond Abellio, néophyte d'une foi supra-politique après de nombreuses recherches d'un autre ordre, ne ne pas s'être figé immédiatement dans cette attitude de contempteur dédaigneux du monde moderne, qui est depuis des années celle de M. René Guénon. Ce dernier, dans un ouvrage encore récent sur Le règne de la quantité (1) *a traité un sujet analogue à celui qui fait l'objet des méditations de Raymond Abellio, puisqu'il s'agissait d'étudier les signes intellectuels et moraux qui sont précurseurs de la Fin des Temps. On n'ignore pas que Guénon s'est réfugié en Orient pour s'instituer le farouche gardien de l'orthodoxie des conceptions traditionnelles. Mais l'auteur de* La Crise du Monde Moderne (2) *est un guide aussi sûr lorsqu'il s'agit de nous éclairer sur les anciennes traditions mythiques qu'un témoin peu compréhensif de son temps. Il semble avoir juré de nous persuader qu'il n'était plus que le dépositaire d'une pensée aux profondeurs insoupçonnées mais résolument morte puisqu'elle ne veut rien avoir de commun avec les préoccupations qui sont les nôtres. De tels dragons veillant sur leurs trésors inspirent le respect plus que la sympathie. La véritable originalité du livre d'Abellio c'est de présenter les traditions oubliées d'une telle manière qu'elles paraissentre joindre nos soucis les plus actuels. L'auteur se souvient d'être passé par l'École Polytechnique et par celle du Marxisme avant de se convertir à l'Ésotérisme des anciens âges. Il surveille avec attention le conflit U. R. S. S.-U. S. A. et les tentatives de médiation du tiers-parti européen et il n'ignore pas non plus l'Existentialisme moderne, en essayant de le situer sociologiquement comme doctrine du tiers-parti.*

Le danger de confusion ne manquera naturellement pas de se réaliser dans certains cas. « Lucifer » évoqué dans le sous-titre pourrait faire frémir. Mais nous sommes à la fois surpris et rassurés en apprenant qu'il s'incarne précisément aujourd'hui dans le tiers-parti intellectuel des hommes de bonne volonté qui voudraient prévenir la perdition totale du contemporain en s'interposant entre les deux géants antagonistes. Nous savons bien « que l'enfer est

(1) Gallimard. 1945.
(2) Composé par René Guénon en 1924, réédité en 1946 chez Gallimard.

pavé de bonnes intentions », mais sans vouloir offenser personne, on dirait volontiers que le « Malin » risque de produire, en l'occurrence, l'effet d'un assez pauvre diable. Sans qu'il soit nécessaire de retomber dans le pseudo-manichéisme (1) *que repousse justement Raymond Abellio, la fonction dialectique du mal ne saurait être ailleurs plus éclatante que dans les essais en vue de promouvoir le bien, même s'ils sont promis à un sort malheureux.*

Il y aurait lieu encore de faire de sérieuses réserves à propos de cette réprobation de toute philosophie de la liberté humaine, qui semble faite au nom d'un préjugé scientiste combiné avec celui du fatalisme théologique. Si j'estime, comme R. Abellio, nécessaire de réagir contre l'idée selon laquelle la liberté pour l'homme de faire son propre destin ne serait limitée par rien, je ne pense pas que les choses soient philosophiquement simples au point qu'il faille prendre le contre-pied d'une telle doctrine, en se bornant à proclamer derechef que « l'homme s'agite » tandis que « Dieu le mène ». Les théologiens anciens et nouveaux, chrétiens ou marxistes, n'en ont jamais douté et l'on sait bien que les physiciens modernes eux-mêmes, sans qu'il leur soit utile de recourir au « libre arbitre de l'électron » ne peuvent plus se fier au déterminisme, ainsi qu'au siècle passé. Je vois cependant que, dans son « Nouveau Prophétisme », comme autrefois dans le Marxisme, l'auteur cherche une école de dureté intellectuelle et je ne doute pas que nous en ayons encore besoin.

L'image suggérée par R. Abellio dès les premières pages de son livre en combinant certaines conceptions de la physique relativiste avec un souvenir bergsonien n'est rien de plus qu'une image, mais à ce titre et pour figurer le devenir cyclique des mondes, elle ne manquera pas d'intéresser. Il s'agit d'un cône tour à tour en voie d'expansion vers sa base ou de rétraction vers sa pointe, animé d'un double mouvement de translation et de rotation. Le long de ce cône, une certaine catégorie d'hommes montent, tandis que d'autres descendent et que d'autres encore se contentent de tourner dans la région intermédiaire. Ces trois espèces d'hommes sont mis en relation avec les trois qualités cosmiques et les trois castes principales de la doctrine hindoue : Satwa, Rajas, Tamas,

(1) Je dis « pseudo-manichéisme » parce que Manès, en fait, n'a jamais soutenu l'égalité des deux principes, non plus que les anciens Iraniens.

c'est-à-dire l'état lumineux des Brahmanes, l'état crépusculaire des guerriers et l'état ténébreux de la masse, L'expansion du cône vers la base figure l'involution de l'esprit dans la matière et la rétraction vers la pointe, la réintégration en Dieu qui s'effectue par l'intermédiaire d'une apocalypse ou d'un déluge. Ainsi s'accomplit « la fin d'un monde » qu'il ne peut pas confondre comme Guénon l'avait déjà précisé avec « la fin du monde » puisqu'elle constitue le prélude d'une nouvelle renaissance dans un nouveau « cycle ».

On notera à ce propos que la doctrine traditionnelle des cycles ne s'oppose pas simplement à la conception moderne du progrès comme une vue pessimiste à une vision optimiste de l'histoire. Pourvu qu'on l'entende bien, on dirait que le nouvel âge d'or est proche de l'apocalypse finale, un peu comme le Capitole est près de la Roche Tarpéienne, si l'on inverse la signification coutumière du proverbe. Ainsi le Phénix renaît de ses cendres et celui qui vient de recevoir le baptême doit se relever de l'immersion, un homme nouveau. La véritable opposition est entre la conception d'un temps historique rectiligne et indéfini et celle d'un temps courbe où le serpent se mord la queue pour mieux figurer l'éternité. Lorsque Raymond Abellio précise encore que l'ensemble des cycles n'est pas non plus un « éternel retour », mais doit former une spirale, nous retrouvons avec la philosophie de Vico un terrain plus familier de connaissance. D'autre part, la conception moderne du temps indéfini orienté en ligne droite n'apparaîtra pas nécessairement optimiste, si l'on songe que J. P. Sartre voulait figurer dans L'Être et le Néant *le « progrès » de notre espèce, renonce à l'image glorieuse du char platonicien en faveur de celle qui symbolise mieux nos déceptions majeures et notre persévérance : l'âne que l'on fait trotter avec la carotte au bout du fouet.*

Quoi qu'il en soit, Abellio, et c'est là certainement son option la plus grave, estime qu'il est vain de lutter contre le destin qui entraîne notre monde à sa perte. Il ne préconise pas cependant de se livrer en aveugle. Pour lui les meneurs du monde, dupes de leur propre jeu, technocrates et magiciens noirs, dans leur appétit de puissance jouent au mieux la tête des apprentis sorciers pour précipiter la destruction universelle, mobilisant hier et aujourd'hui les ressources des sciences physiques, demain peut-être celles des pouvoirs métapsychiques. Si les sages, les prophètes et

les apôtres, pour arrêter la course, entreprenaient des luttes contre les artisans de la fin du monde en retournant contre eux des armes semblables, ils commettraient, en se situant à leur niveau, le péché fondamental contre l'esprit. Dans la lutte pour l'efficacité physique et sur un certain plan, il n'y en a pas d'autre, même lorsqu'il s'agit de dominer les esprits, R. Abellio, se souvenant encore de l'enseignement du marxisme, estime que ceux qui ne disposent que des armes spirituelles sans les moyens matériels, sont vaincus d'avance. D'autre part, à vouloir s'assurer de ces moyens matériels indispensables pour triompher, on n'obtiendra pas un meilleur résultat que celui auquel ils conduisent normalement et l'on aura commis au surplus le péché contre l'esprit. Peut-on échapper au dilemme de l'impuissance ou de la trahison? Certains savants le croient encore qui font valoir que toute puissance matérielle est en dernière analyse de source intellectuelle. Mais on sait combien l'écart est grand entre conception et réalisation.

Faut-il en conclure qu'il n'y a rien à faire? Devant de semblables difficultés, on se souvient que Kœstler, au terme de son étude sur Le Yogi et le Commissaire, *laissait sa pensée tourner court en se contentant d'évoquer assez vaguement la possibilité d'une « fraternité des pessimistes » sur le modèle des anciens ordres religieux. D'une manière plus précise Abellio voudrait nous convaincre que la seule opportunité pour ceux qui ne veulent pas descendre ou continuer à tourner en rond, est de construire une « arche » . Suivant ainsi l'exemple du vieux Noé, on pourrait faciliter à quelques-uns, par temps sombre, la traversée du passage entre l'ancien et le nouveau monde. Il ne s'agirait plus de « s'engager » politiquement mais de « s'embarquer », non pas de constituer un nouveau parti, mais un « ordre » qui rallierait tous les esprits soucieux de lumière plutôt que de puissance. Cet ordre ne donnerait comme programme positif non pas de maudire notre époque, mais d'enseigner à tous ceux qui voudraient bien écouter la prédication prophétique, le moyen de surmonter intellectuellement les faux dilemmes de notre temps. Ils ne diraient pas « après nous », mais « devant nous le déluge » et montreraient l'autre rive.*

En dépit de la mauvaise humeur du « prophète » contre ceux qui croient d'une manière ou d'une autre à la liberté humaine, on voit bien qu'un choix nous est ainsi proposé. Beaucoup le diront semblable à celui d'un abandon. Ils estimeront que l'auteur de l'essai

Vers un nouveau prophétisme *a sans doute de bonnes raisons personnelles pour vouloir ainsi surmonter toute politique au sens élevé ou bas du mot mais qu'ils n'ont pas à les faire leurs. Malgré l'imputation de Lucifèrisme à leur endroit; ils continueront à penser que la maxime de Guillaume d'Orange selon laquelle il « n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre et de réussir pour persévérer » est encore la plus noblement praticable. D'ailleurs, en dépit de toutes les menaces, l'ignorance où nous sommes de l'avenir du fait même de notre constitution, est le plus sûr gage de notre liberté au moins apparente. Comment pourrions-nous savoir, à moins d'une révélation surnaturelle, et R. Abellio en convient, s'il est vrai que « le jour de Dieu » est prochain plutôt que celui de notre disparition personnelle. Tout ce qu'il est permis d'en savoir dans les deux cas, c'est qu'il viendra « comme un voleur ». C'est cette ignorance qui nous enseigne à vivre individuellement et collectivement. La question ne sera pas cependant considérée comme résolue par un tel argument. La construction d'une arche de salut et l'accomplissement honnête de notre devoir quotidien de tout mettre en œuvre pour conjurer le péril incertain, mais probable, est-ce là des tâches incompatibles? Il faudrait pouvoir déterminer le point précis où commence pour les intellectuels en mal de s' « engager » le péché contre l'esprit. Sans doute beaucoup l'ont-ils déjà commis, celui qui signe Abellio en premier lieu, auquel il sera cependant pardonné. Mais ce n'est pas là une raison suffisante pour préférer son ancien exemple à ses nouveaux conseils.*

AIMÉ PATRI.

A PROPOS DU *BAUDELAIRE* DE JEAN-PAUL SARTRE.

L'antipathie qu'éprouve M. Sartre à l'égard de Baudelaire est trop évidente pour ne pas révéler un antagonisme très profond.

Il est, de fait, difficile de trouver esprits aux conceptions du monde plus naturellement antinomiques.

L'œuvre entière de Baudelaire est aimantée par la présence angoissante d'une Valeur qui détermine notre existence. M. Sartre ne connaît d'autre angoisse que celle de notre liberté,

d'autres valeurs que celles résultant de l'exercice de cette même liberté. Pour lui toute valeur est création humaine, choix libre par lui-même de l'individu.

Baudelaire, théologien autant qu'artiste, croit à l'immutabilité d'une condition humaine dont il déchiffre, par lambeaux, les paradoxes. Il examine hommes et choses en fonction de leur vocation métaphysique.

Cette notion de vocation est pour Sartre, philosophe de la contingence totale, aussi étrangère que l'idée d'une condition humaine; pour lui, l'être n'est jamais : à chaque instant il devient ce qu'il se fait.

C'est à partir d'une culture profondément chrétienne que Baudelaire découvre, dans son poème, un univers cohérent dominé par la fascination d'un péché à la fois haï et glorifié; il y a chez lui un révolutionnaire moral qui fait éclater le scandale dans le cadre et les limites de l'ordre existant. Et, pour qui examine l'homme sous l'aspect de son identité, pour qui veut le regarder « tel qu'en lui-même », l'idée même d'un salut réalisé au moyen d'une révolution politique et sociale paraît duperie ou hypocrisie; on ne saurait réinventer ce qui *est*. S'il est vrai que, chez l'homme, l'essence détermine l'existence, le blasphème, le sarcasme ou la prière constituent les seules et impuissantes réactions possibles de l'individu à l'égard d'une transcendance qui l'écrase et contre laquelle il demeure sans recours. Baudelaire ne croit en aucun sens à la liberté. Politiquement, il ne peut être que conservateur. Pour Sartre, au contraire, le passé dépend à chaque instant du choix libre et présent de l'individu. Les fatalités qui semblent nous hanter ne sont donc que des alibis, des obstacles par nous-mêmes interposés pour éviter notre libération réelle. La seule tâche légitime de l'homme sera donc de contribuer à la transformation du monde. Sur le plan politique Sartre ne peut donc être que révolutionnaire (1).

*

Dès lors, on comprendra aisément que la vie de Baudelaire ait servi à Jean-Paul Sartre comme illustration typique de la conduite « de mauvaise foi ». Pour lui, le poète fut l'artisan unique de son propre malheur. Synthétisons en quelques lignes l'esprit (à défaut de l'ordre et de la totalité) de son argumenta-

(1) Il n'est évidemment pas questions d'étudier ici le caractère exact du révolutionnarisme sartrien.

tion : « Baudelaire aurait pu participer, comme bien d'autres, aux combats libérateurs de 1848. Il aurait pu, lui aussi, assumer la lutte de l'humanité vers un avenir meilleur ; pourtant, il préféra le fétichisme à sa libération et à celle du monde. Plutôt que de renoncer à ses idoles, — car il aurait été alors contraint d'assumer la totalité de ses obligations d'homme, — il préféra se réfugier dans un univers infantile; celui où l'enfant (ou l'adulte infantilisé) délègue à une force tierce, famille, tuteur, ou Dieu, le soin de le décharger d'une liberté trop lourde. Le choix essentiel de Baudelaire fut donc le refus de sa liberté.

Il demanda un juge — car, constamment, il préféra le châtiment à l'angoisse de la totale solitude de l'homme. En un mot, pour ne pas avoir à être un révolutionnaire, il fut un révolté. »

Et Sartre de tenter ensuite de nous démontrer que Baudelaire voulut effectivement, en dépit de son apparente protestation, se placer sous la dégradante tutelle d'Ancelle (les psychanalystes ont, avant lui, parlé de son amour haineux pour le général Aupick, son rival heureux, image du père castrateur), qu'il fut l'artisan essentiel de sa persécution, le véritable « Héautontimouroménos » qui rechercha ce procès au cours duquel il défendit constamment l'argumentation de l'adversaire contre sa vocation de poète; qu'il alla librement au-devant de la maladie qui devait le détruire; que sa vie oscilla entre la velléité et la totale indifférence, qu'il y eut chez lui une haine violente de la chair, de la nature, avec déification corrélative de la pureté, de la blancheur, etc., etc. L'espace m'étant rigoureusement limité, je crois préférable de présenter succinctement quelques observations sur la méthode critique de M. Sartre.



Quelque habitude que l'on en ait déjà (et les psychanalystes nous y ont amplement habitués), on éprouve toujours de la surprise à voir parler d'un artiste en mettant totalement de côté ce qu'il y a tout de même en lui de plus spécifique : son œuvre.

Un savant, dans la mesure où il définit le champ exact de son investigation peut ainsi apporter sa contribution, à une connaissance plus complète.

On l'admet plus difficilement, de la part d'un philosophe dont la mission est d'envisager toute chose dans son indissoluble totalité.

Après avoir déterminé l'élément premier, irréductible de la conduite de Baudelaire (son projet, au sens existentiel du mot), M. Sartre veut déterminer les modalités diverses, résultat de la temporalisation, qui découlent de ce dessein premier. Toutefois, à la place de l'homme total, il ne parvient à ne nous restituer que plusieurs comportements successifs, fragmentaires, et assez hétérogènes. Dans une série de développements toujours ingénieux, bien souvent admirables, il ne nous parle en fait que du dandysme, du fils passionnel, du révolté, de la froideur, etc., à travers Baudelaire. On a peine à y retrouver l'homme. Là n'est pas d'ailleurs l'essentiel du débat.

*

Si la poésie n'est que simple combinaison de sons et de mots, elle n'est alors qu'artisanat (et il est patent de constater que lorsque d'aventure Sartre fait allusion à l'œuvre de Baudelaire, il cite de préférence des œuvres secondaires, ébauches, correspondances, œuvres qui, par leur caractère inférieur, rapprochent le plus l'écrit de la passion simplement humaine.) Il y a à vrai dire très peu de vrais poètes. Si M. Sartre était parvenu à démontrer que Baudelaire n'en était pas un... mais, au fond, il n'en a cure — alors sa méthode d'analyse aurait été partiellement justifiée. Car l'artisan, quel que soit son talent, se place volontairement sous l'appréciation du public. Vivant de sa valeur d'échange, il se soumet au jugement du « on », de la tribu qu'il a lui-même sollicité et duquel il vit. Mais le poète n'est pas poète, si son rôle n'est pas de dévoiler, de découvrir (découvrir au sens heideggerien) des aspects nouveaux du réel. La vie n'est plus alors pour lui que la condition, l'obstacle accepté et surmonté, grâce auquel le réel se découvre à lui et, par son intermédiaire, à nous. Il ne faut, certes, pas négliger la vie. Mais celle-ci se déduit alors beaucoup plus de l'œuvre que l'œuvre ne se déduit de la vie.

« Baudelaire, nous dit en substance J.-P. Sartre voulut ses fatalités pour mieux s'aliéner en elles. » Quelle différence établit-il alors entre le simple névrosé, qui fuit simplement devant le risque de l'existence et l'écrivain au style si ferme, si achevé (Baudelaire oscille constamment entre la poésie la plus intégrale et un certain prosaïsme par excès de précision) qui, à partir de sa subjectivité dévoile des aspects, des rythmes, qui, aujourd'hui cachés aux yeux de ses semblables, consti-

tuent l'évidence du lendemain. Baudelaire, sans doute, ne fut poète qu'un temps de sa vie et Sartre a raison de signaler son improductivité quasi-totale après la parution des *Fleurs du Mal*.

S'il conserva en effet son admirable faculté critique, ses possibilités créatrices se tarirent rapidement, (peut-être par conformisme, peut-être par « fuite » devant son message) et l'analyse des événements contingents de sa vie nous est alors précieuse pour essayer d'en cerner (et non d'en définir, d'en figer, comme le voudrait M. Sartre), les causes.

Il y eut, et je ne puis malheureusement développer, conflit permanent chez Baudelaire entre l'Esprit et une volonté individuelle chancelante. Baudelaire fut à la fois esprit et anecdote, visionnaire et baroque, contingent et pourtant nécessaire, son individu n'étant jamais que partiellement à la hauteur de son dessein. Il se prit à ses propres pièges. Rapidement, il ne put maintenir la tension désespérée — et le rapport intime — qui unissent la pensée révélante au mot révélateur. Mais son œuvre essentiellement poétique — comme toute œuvre poétique — doit être examinée en soi et pour soi. Le critique se doit de partir d'elle pour en déchiffrer le mystère latent avec ses infinies implications — car il n'y a alors plus de différence entre la conscience et le monde que découvre cette conscience. Le poète découvre un possible du monde et son poème ne se désolidarise en rien de lui. Il acquiert sa valeur totale et autonome. S'il est vrai — et tout hégélien en est convaincu — que l'absolu se découvre par l'obstacle surmonté de l'historicité, le poète authentique est l'intermédiaire désigné qui découvre cette vérité à ses contemporains. Il y eut chez Baudelaire conflit entre une sérénité presque bouddhique (quelle calme ordonnance dans son expression!) et une conscience vécue du monde déchiré dans l'ambiguïté de ses valeurs. Il en souffrit en tant qu'individu et en sourit en tant que sage. Longtemps les accidents de sa biographie ne furent que prétexte, que point d'appui pour cette contemplation angoissée. Mais il fut trop faible, trop soumis aux contingences de l'opinion pour se conquérir intégralement en tant que sage. Incapable d'accéder totalement à la sagesse, il ne put toutefois se résigner à n'être qu'un individu, d'où sa lente désagrégation.

Dans un conflit analogue Rimbaud opta résolument contre l'Esprit pour l'individualité, la passion, la particularité. Et tel est le sens véritable de l'éloge que lui adresse M. Sartre.

L'analyse par J.-P. Sartre de l'homme Baudelaire nous

révèle avec une impitoyable précision les obstacles qui permirent à Baudelaire d'être lui-même, pour ensuite cesser de l'être. Elle projette des clartés sur les causes latentes de sa désagrégation.

JEAN-CLAUDE SALEL.

Sur LA DIFFICULTÉ D'ÊTRE.
Post-scriptum.

Le service que rend Cocteau à la jeunesse, je vais vous le dire : Cocteau déconcerte l'esprit de sérieux. Or, la France a beau avoir passionnément moqué l'esprit de sérieux germanique, elle a beau multiplier, devant le monde, les preuves de sa légèreté, qualité nationale par excellence, elle n'aime pas trop que l'un de ses écrivains transgresse la règle du jeu. Sans doute, à la tradition des écrivains-ambassadeurs de France (tradition qui passe par Malherbe, Voltaire, Chateaubriand, pour aboutir à Claudel et à quelques autres, à Gide lui-même depuis son prix Nobel) en répond une autre de poètes ambulants, qui meurent à l'hôpital, ou pendus, après des stages en prison. Thomas Mann avait assigné à Cocteau cette seconde tradition, jugée plus vénérable. Il la refusa, et fut le premier (bien avant Roger Caillois) à dénoncer les conformismes de la poésie anciennement maudite. Ce refus ne suffisait pas à le promouvoir ambassadeur de France. Il reste entre deux chaises. Voilà le difficile de sa situation, et son honneur.

Lui-même ne l'ignore pas. Il écrit : « Je joue très bien du jazz. » Et il écrit aussi : « Enviai-je assez à Gide son éducation protestante. Je le voyais une Bible à la main. » Son destin d'écrivain s'est débattu entre ces deux pôles. Qui ne comprend cette évidence ne comprend pas ce destin. Or, les habitudes, les lois, les mœurs, tout de la vie littéraire française concourt à la rendre inacceptable.

Pour un critique français, il y a les livres « importants », et ceux qui ne le sont pas. (Il y a aussi les hommes « importants »). On peut consentir à ce que *La difficulté d'être* soit un livre « important », mais son importance est soudain mise en doute quand *Ruy Blas*, adapté de Victor Hugo, paraît sur l'écran. Car Victor Hugo ne devient « important » (chacun le sait) qu'octogénaire. Si Cocteau avait choisi de porter au cinéma *La Fin de Satan*, l'importance de *La difficulté d'être*, loin d'en être démentie, en eût été confirmée.

Contrairement à cette optique, *La difficulté d'être* ne revêt sa pleine valeur, ne se charge de son poids le plus lourd, ne laisse entendre sa résonance douloureuse, que si elle est l'aveu pudique et sincère d'un écrivain engagé dans le labyrinthe du monde. Dans le désert, où d'être homme d'honneur on ait la liberté, ce ne sont pas les mêmes pièges que propose la difficulté d'être.

Voilà pourquoi, de gaieté de cœur, depuis huit ans déjà, e me range obstinément « du côté de Cocteau ».

M. B.

NE CACCIATORE NE CACCIATO

NI CHASSEUR, NI GIBIER,
NI VICTIME, NI BOURREAU.

Deux livres paraissent aujourd'hui en traduction française, qui furent écrits au milieu de villes en flammes, l'un durant l'hiver 1943-44 à Rome par Guido Piovène : *Pitié contre Pitié*, l'autre durant l'hiver 1944-45 à Milan par Elio Vittorini : *Les Hommes et les Autres*. Un troisième, *Les Chevaux de Bois*, de Beniamino Jopollo (prolongé par une importante préface du traducteur, Audiberti) , est une parabole pessimiste qui pourrait elle aussi porter ce titre : *Tempo d'uccidere*, ricanement vengeur, propre à notre Temps des Assassins, qui illustre assez bien un certain nihilisme d'après guerre en Italie.

Trois livres qui ont un goût de sang et de cendre, dont les auteurs n'ont pas eu besoin de recourir aux subterfuges de l'imagination pour trouver autour d'eux des semences de feu et de mort.

Ensuite paraîtront les romans antérieurs ou postérieurs. Mais ces trois volumes arrivent ensemble, avec leur puissance de choc. Le cinéma italien s'est révélé ainsi brusquement par quelques films qui nous ont bouleversés. Je crois qu'une découverte semblable nous attend dans le domaine romanesque.

Visionnaires spontanés.

Il se lève du livre de Vittorini un Milan étrange. A vrai dire, chacun créera autour de l'aventure un décor imaginaire, même pour qui connaît la ville. Ainsi la jeune fille qui traverse la place du Duomo pour aller à la Scala, je l'ai *vue*, du haut de

la cathédrale, couper en oblique le dallage blanc et gris. Non parce que j'ai trouvé au cours de ma lecture des indications précises, mais parce que, d'une matinée passée entre les clochetons de marbre, je garde ce souvenir fascinant du cheminement de la foule vers la galerie Victor-Emmanuel. De même, lorsque l'auteur note que nazis et fascistes se hèlent dans l'ombre « comme s'appellent des chiens dans le froid hiver, par une froide nuit de lune », ces mots dessinent pour moi les linéaments d'un quartier nocturne, faux topographiquement, avenues désertes près de la maison même de Vittorini, immeuble éventré où son appartement demeura intact, au dernier étage. Parfois une phrase dresse un panorama d'angoisse : « Le couvre-feu était sur la ville une immense araignée. » Ou : « ... de nouveau la grande cité de ruines sombrait comme en une fosse grise. » Après l'attentat, affolement de la foule. Puis : « Il la dépassa et fut seul; il vit le désert dans la ville. »

Je ne trouve pas que *Les Hommes et les Autres* soit un bon roman en tant que tel. Cependant Vittorini s'y montre parfois romancier remarquable : c'est la scène des cadavres, parmi lesquels Allemands et Miliciens jouent et mangent au milieu d'un cercle de Milanais altérés, et celle de la prison. Après l'attente de N° 2 dans sa chambre, promis à la mort et lucide, le chapitre final a la vigueur ramassée d'un passage de *Païsa* ou de *Caccia tragica*.

Son lyrisme coule de source, comme celui de Giono. Il évoque avec ferveur son père, le maréchal ferrant qui écrit des tragédies : « Et maintenant je cherche pour écrire à être devant les hommes comme il était, lui, avec ses yeux bleus. » C'est la révérence filiale de Jean Le Bleu disant : « Maintenant, je sais, père. C'est toi seul qui faisais des miracles. »

Lorsque Vittorini va chercher le « n° 2 de sept ans » pour le rappeler à son personnage, c'est dans la Sicile de sa propre enfance qu'il remonte, une claire vision de pierre et de câpriers, où les torrents coulent entre les figuiers de Barbarie. Pour Jopollo, son enfance sicilienne a une odeur de vase, et son passé tout entier garde cette senteur de « désespérance concentrée ». Lorsque Piovène évoque celle de Luc, c'est parmi ses collines natales de Vicence que son imagination le ramène, piétinant les violettes, pendant que le curé accompagnateur lit son bréviaire : « Luc descendait alors sur le pré en pente, veiné par l'ombre des fleurs changeantes. »

Rien de plus opposé que l'art romanesque de Piovène et celui de Jopollo, l'un cérébral jusque dans le lyrisme, l'autre

sec et précis jusque dans le nihilisme le plus délirant. Ils savent du reste atteindre l'intensité de vision par des approches fort diverses : dans *Pitié contre Pitié*, les portraits sont généralement psychologiques comme celui-ci : « L'habitude d'exploiter sa myopie avait donné à son caractère le goût du calcul et un excès de sagesse »; et les paysages ne valent qu'en fonction de leur effet sur le déroulement des sentiments; sortes d'arrière-plans psychologiques. Mais le thème de la faim, par exemple, est illustré de puissantes images (ce jardin du collège où Anne a enfoui son goûter, et où elle retourne en rêve l'y déterrer; le père de Luc agonise sans pouvoir assouvir sa faim, comme derrière une grille, etc...)

Jopollo, lui, peint avec la même aridité voulue la cour de caserne ou le bordel milanais. Style tranchant du genre : « De temps en temps passait un soldat. Sinon, le silence. » Mais voici un passage audibertifié : « Il tourna par la petite ville, dont il était étrange que les maisons et les rues ne suassent pas, mais demeurassent sous le soleil béantes à la lumière, ahuries, fenêtres, portes et embouchures confondues, dilatées et violentées par des abîmes de lumière. »

Si ces trois écrivains se font deviner grands romanciers, ils semblent l'être presque malgré eux, car ils mettent une mauvaise volonté évidente à boucler le roman, à jouer le jeu, c'est-à-dire conter une histoire cohérente au lecteur éventuel. En dehors de cette histoire, ils veulent dire autre chose, et ce qui les fait dépasser, *abandonner* leur récit, c'est qu'ils se posent *en marge* des questions qui ne le concernent plus directement, si bien que les notes marginales l'emportent parfois sur le texte.

Avant d'aborder lesdites questions je voudrais dire un mot de cette « trahison » du romancier.

Le romancier pendu derrière la porte.

« Vittorini, me disait un de ses amis italiens, vaut mieux que ses pastiches américains. Il en reviendra. » En lisant le roman (et plus encore *Le Simplon fait un clin d'œil au Fréjus*) on ne peut s'empêcher de réentendre l'élocution obstinée des personnages de Caldwell et les interrogations naïves, trop naïves des « comédies humaines » de son ami arméno-yankee. Vittorini n'avouait qu'après avoir traduit les Américains (notamment *Piccolo Campo*, « le petit arpent » et les contes de Saroyan);

il en était arrivé à ne plus pouvoir traduire parce qu'il substituait au style des différents auteurs le sien propre.

Ici, la répétition des phrases les plus banales, litanies de l'amour, de la misère, de la mort, du combat, contribue à créer une impression de piétinement, dont l'effet romanesque n'est pas toujours sans valeur : ainsi, avant le premier engagement de l'action, nous sommes dans un état d'attente, d'attente physique avec ce que cela comporte de malaise. Mais cette hypertrophie d'objectivité des premières pages agace d'autant plus les nerfs du lecteur qu'elle est aussi artificielle que l'hypertrophie de subjectivité qui lui succède. D'où cette impression de déséquilibre qui n'est pas un des moindres défauts du livre. On semble parfois passer de Zola à Claudel. Whitmanien pour chanter les villes que son héros a traversées, il se fait ailleurs picaresque : « Qu'arriva-t-il à l'homme aux pantoufles lorsqu'il s'enfuit... », etc.

L'exploitation du fantastique quotidien par le grossissement du détail est en soi légitime (ces bâtons luisants:ah! ce sont des fusils — ces petits tas de vêtements:ah! ce sont des cadavres). Il s'applique fort bien à l'attentat, comme Malraux l'utilisa pour celui (manqué) de Tchen contre l'auto de Tchang-Kaï-Chek. (*La Condition Humaine.*) Mais le procédé n'est pas toujours aussi convaincant, et je me souviens de l'attaque d'Albert Camus contre la littérature de l'élémentaire en réponse à mon enquête sur les romanciers américains, lorsque je lis, sous la plume de Vittorini, qu'il voudrait fouiller un personnage « allant jusqu'au fond des choses rien qu'en leur tournant autour ».

Il est vrai qu'ailleurs il avoue : « Il faut beaucoup d'humilité pour être écrivain. » C'est avec une timidité opiniâtre que, par une comparaison insolite, il s'assimile au spectre de la robe derrière la porte de la chambre. Il est toujours là, intervient brusquement, en italique, s'interroge sur ce qu'il va faire : « Pourquoi, je me demande, n'ai-je pas choisi d'écrire sur Gracchus? » Parce qu'il n'aurait pas assez de lui-même à donner dans ce personnage, pas plus qu'en écrivant sur Garibaldi. Et sur le ton « saroyant », bien plus loin : « Moi j'ai souffert et je puis, moi, à partir de cela, dire ce que fait N° 2 ou ce qu'il a fait. Je ne peux pas le dire? Je peux le dire. » C'est la voix même de Vittorini que j'entends, un peu sourde, avec, dans la conversation, les mêmes tics interrogatifs, m'expliquant ce rôle nécessaire de meneur de jeu, et ce besoin « de souffrir avec qui souffre et de jouir avec qui jouit ».

L'étrangeté, ici, naît de ce que, plus qu'un roman, Vittorini nous offre un matériau romanesque, images non coordonnées, et réflexions dans leur élaboration même. Et notre époque iconoclaste, qui savoure dans tous les domaines la destruction des formes, risque d'être sensible surtout à ces aspérités, ces trous, ces ombres...

Chez Piovène également, on sent l'hésitation parfois entre les personnages. Il coupe ainsi fréquemment la parole au romancier pour la donner à l'essayiste. Luc sert le plus souvent de truchement à l'auteur, et pas seulement Luc. Ces entractes, intermèdes de méditation, sont parfois aussi agaçants que les incidentes de Vittorini. Le jeu se joue sur trois plans : le présent, qui imprègne tout le livre, — le passé revécu par Anne, Luc et Jules, — et, si l'on veut, l'éternel, où se développent les grandes abstractions. Les coupures et passages d'un plan à l'autre sont parfaitement arbitraires et produisent presque toujours un sentiment de décalage. Le raccrochement du présent, le retour aux souvenirs ou l'envolée vers le monde des idées s'opèrent de façon intempestive, où l'on voit alors la main de l'auteur, qui s'efforce cependant de s'effacer. Piovène me disait que, pour se délivrer de cette ambiguïté, il ressentait le besoin d'écrire des livres d'essais (comme *Vérité et Mensonge*) pour alléger ses romans. Plus près d'Henry James (mais ses oisifs sont des traqués et les plafonds de ses salons, crevés) que d'Hemingway, et ne voyant pas « comment un écrivain peut écrire sans utiliser le monologue intérieur », il éprouve cependant le besoin de décanter l'analyse psychologique et d'attribuer une plus grande part à l'action, à la « ficelle », suivant son expression.

Si Piovène est lui aussi toujours là, torturant le conscient et l'inconscient de tous les antagonistes de ses dilemmes spirituels, Beniamino Joppolo, lui, semble ne vouloir être que le rapporteur, le greffier indifférent, luttant contre la formule romanesque dans l'écriture même. Audiberti voit là une sorte de révolte contre un lexique trop riche (« chose » par exemple est employé avec autant de constance que chez Vittorini). Mais jusqu'où va ce mépris du littérateur pour la littérature? Dans le joyeux massacre de tous les principes que nous propose ce livre, ne faut-il pas inclure le principe Roman?

Ces trois écrivains, sur des plans divers, sont donc des romanciers qui ne croient pas au roman, sous sa forme traditionnelle, et le moins curieux n'est pas de voir parfois se dresser, contre leurs créateurs, les créatures même. C'est ainsi que, lorsque

Vittorini vient solliciter N° 2 dans la chambre où il est assiégé par le Destin, il s'entend dire, à sa stupéfaction et à la nôtre — on croirait entendre la hurlement exaspéré de Gabin dans *Le jour se lève* — : « Fous le camp. J'attends du monde! »

Voir clair en l'homme.

Cette incursion dans le domaine du romancier nous amène aux interrogations des personnages sur l'art de s'interroger. Piovène insiste longuement sur l'examen de conscience. Anne examine comment le narcotique de la mauvaise foi a empoisonné la connaissance même de ses actes, et remonte à la source pour trouver le moment où la déviation de la mauvaise foi a fait de son existence « un mensonge global, une sorte de vie imaginaire », embrumée de haine. Et Jules Mansi avoue aussi que cette « enivrante habitude » l'a amené à vivre dans un espace artificiel. Mais c'est Luc surtout qui décèle en la méditation sur soi-même une abjection de principe, qui insiste sur l'exhibitionnisme, la ridicule fausseté de l'introspection : « Être seul, faire le silence autour de soi, n'était pas un moyen de se rencontrer soi-même, mais une soumission plus parfaite et plus lâche à sa propre servitude », et ailleurs « dire vrai et dire faux ne sont qu'un seul mensonge ». Car il ne se trouve pas lui-même, il rencontre des témoins de soi : « Se retirer en soi-même signifiait simplement assister à l'humiliation de ses moindres pensées devant le tribunal de ses personnages. »

Vittorini, s'interrogeant sur le même sujet, note de son côté : « Il suffit que je dise une chose concrète sur moi-même et je suis dans un autre. » Audiberti voit déborder l'autocritique italienne de la dialectique romanesque à la dialectique cinématographique — *Païsa* par exemple où elle « éclate avec une puissance génante », — et cette « implacable, fulgurante et permanente aptitude à se dédoubler pour se voir vivre » imbibe également *Les Chevaux de Bois*.

Peut-on cependant arriver à la vérité? Nous avons vu le scepticisme de Piovène concernant le retour sur soi, qu'il se refuse à employer comme un exquis divertissement et une bienfaisante consolation. Mais cette quête de la vérité, cette exigence de lucidité envers soi et envers autrui est bien l'axe de son livre, où chacun, dans le grand bouleversement extérieur, remue les cendres de son passé pour tâcher d'y voir clair. Et c'est aussi celui du livre de Vittorini, dans lequel chaque combattant se demande le pourquoi de ses actes, et où l'auteur lui-

même se pose d'une voix angoissée la question : *Uomini o no?* Aux héros des trois livres, on pourrait appliquer l'image employée par Joppolo pour qualifier Michel Civa, « tendu comme un nerf attentif ».

Vomini e no

Si cette tension intellectuelle amène l'aviateur à une appréciation assez pessimiste de l'homme, pas encore, selon lui, dégagé de la bête (« Mais l'homme n'est pas encore l'homme. Il a seulement l'idée, le songe, le cauchemar de l'homme »), on retrouve chez Vittorini et chez Piovène cette question : qu'est-ce que l'homme et qu'est-ce qui, en lui, n'est pas « de l'homme »? Michel Civa supprimera en divers personnages représentatifs des idées qui lui paraissent éminemment nuisibles. La première délivrance sera la suppression du principe Chantage, par l'étranglement du colonel. Or, Vittorini, ayant constaté qu'il y a un bourreau en chacun de nous, note dans nos rapports avec autrui « la continuelle pratique du fascisme », où l'on peut retrouver la notion psychologique que le Baron Seillière nommait « impérialisme ». Cette volonté d'asservissement de l'autre à soi-même, « la plus subtile, mais aussi la plus cruelle des tyrannies et la plus inextricable des servitudes » relevée entre les amants Berthe et N° 2, Piovène l'analyse dans les différentes aventures d'Anna, faisant porter l'essentiel de sa critique sur la mauvaise foi, la « *santa malafede* » qui est aussi le sujet profond de la *Gazette Noire*, des *Lettres d'une Novice*, et de son dernier roman, *les Faux Rédempteurs*.

Lorsqu'il détaille les méfaits de la haine, et de ce chantage hypocrite des « bons sentiments », c'est le plus souvent en fonction de la pitié, notion trompeuse qu'il s'efforce de creuser sans pitié. Jugeant son acharnement à vouloir le bien, Jules Mansi avoue son fanatisme moral : « Je voulais m'enfermer avec Anna dans une fidélité éternelle, avec une pitié réciproque qui ne comprît que nous deux; je voulais la lier par un fait de morale absolue qui brillât au-dessus de notre aversion instinctive. » Cette ambiguïté d'une certaine pitié sentimentalo-érotique est illustrée chez Vittorini par ses vues du désert de l'amour « le plus lugubre de tous » et chez Joppolo par les commentaires qui accompagnent la flagellation de Nella, fille galante, sur laquelle Civa se libère de ses hallucinations.

Mais, plus généralement, Mauvaise-Pitié est chez Piovène un personnage presque aussi caractérisé que Faux-Semblant dans *Le Roman de la Rose*. C'est elle qui, déguisant notre égoïsme

en attendrissements hypocrites, pourrit toutes nos impulsions, « dégénère en violence, en haine, en cruauté, en homicide ». Nous avons vu que, dans l'examen de conscience, elle retourne, dans une caresse meurtrière, notre propre tourment contre nous-mêmes, ce qui est une forme de suicide. « Le monde est plein de pitié, dit Luc, c'est pour cela que c'est un monde d'assassins. »

C'est cette pourriture des bons sentiments qui apparaît dans un exemple historique : la guerre d'Espagne. « Toute la couleur et tout le dessin du monde, la pitié et la poésie se déversaient en violence et en massacre sur les hommes sans couleur, infidèles à la poésie. » Pitié contre Pitié : *la complicité horrible entre la victime et l'assassin.*

Il serait trop facile de cloisonner l'humanité entre bons et méchants, nous rappelle Vittorini, car cette complicité existe en chacun de nous. Chaque homme porte en lui des germes de déshumanisation. Chaque victime participe à sa dégradation parce que chaque victime porte un bourreau en lui-même.

Homme, vraiment homme, digne du nom d'homme? ironise Audiberti dans sa consciente et dense préface, à propos du matelot qui éventre au couteau son collègue, ou de la gigantesque omelette d'Hiroshima. Et cette phrase fait l'écho aux interrogations de Vittorini : je suis gêné, écrit-il, que le plus noble sentiment « ne me parvienne qu'au moyen des organes et des souffles en moi de l'humanité, c'est--àdire, *aussi*, de l'assassin et du flic ». Pressant alors sur le mot «humanisme » comme sur un vieux tube de pâte à gargarisme, il joue avec les vocables, participant ainsi au « broutage phonétique et moral d'*homme* et d'*humain* », proposant avec un sourire le terme d'*hommisme* pour remplacer un vieux substantif dégradé. Pourquoi pas, non plus, lui accoler un préfixe rectificatif? Il nous donne un échantillon d'*abhumanisme* avec cette citation de Jean Rostand : « ...Je me refuse à penser que l'homme soit pour l'homme un avenir suffisant. »

« Nous aurions dû rester des primitifs, s'écrie avec rage Civa, sur le bord du fleuve, ne pas nous laisser turlupiner par une petite éducation qui ne nous a pas éduqués. Des sauvages, nous aurions dû rester. *Nous n'avons pas changé* ». Il vient de s'acharner sur les vêtements de son amie, comme s'il avait voulu la dépouiller de ses oripeaux de médiocrité. Il n'est plus qu'un problème pour lui, celui « de la défiguration et de l'emmédiocrement », et c'est parce qu'il ne peut plus se soustraire à son destin d'esclave qu'il devient lui aussi un mesquin tueur

à gages, meurtrier par procuration de cette cruauté bureaucratisée dont parle Albert Camus.

Parier contre le désespoir.

Sommes-nous donc jugés à huis clos? N'y a-t-il d'issue nulle part? Comment respirer dans cette âcre fumée de haine et de mauvaise foi?

Michel Civa, nouveau Lafcadio, nous propose un massacre justicier, qui ne convainc personne. Les mains plus propres et plus aiguë la conscience après la culbute à la Prévert des grands principes? (Conic, le colonel Chantage! Couic, le lieutenant Propagande! et le général Autorité explose dans les cieux avec une petite flamme congestionnée...) Dans cette façon de procéder par élimination, je crois que le plus bel exemple d'humour noir est la guérison à la mitrailleuse des « bambini » tournant sur les chevaux de bois, qui s'apparente au remède proposé par Swift à la surpopulation : « Un jeune enfant bien sain, bien nourri, est, à l'âge d'un an, un aliment délicieux, très nourrissant et très sain, bouilli, rôti, à l'étuvée ou au four, et je ne mets pas en doute qu'il ne puisse également servir en fricassée et en ragoût. »

Cette hécatombe symbolique n'est en somme pour le sous-officier qu'une façon de creuser son malaise, comme le marque Audiberti en disant que, de l'humanité, « il prend ainsi congé dans le même temps qu'il en prend conscience ». Piovène aussi est un iconocaste, et dans sa dissection des grands principes, il les décape avec un acide analytique assez virulent. On voit même, aux dernières pages, Luc déclarer qu'il n'est pas de motifs justes : « L'orgueil et le désespoir, l'exaltation de nous-mêmes et le mépris, l'illusion et la conscience du néant de notre propre nature nous poussent également vers le mal. Et ce sont les remords, l'humiliation, le repentir qui nous incitent à revenir au mal... »

Souffrir ou faire souffrir, c'est le dilemme qui se pose aux héros des trois livres, essayant d'écarter ce cercle d'angoisse, tâtonnant dans une brumeuse conception manichéenne qui n'arrive pas à localiser l'abcès. Ah, si le mal s'incarnait, comme la lutte contre le dragon serait facile! Mais « nous sommes dans un monde où l'on ne peut jamais savoir à qui est la faute », déclare un personnage de *Pitié contre Pitié*. Et ce mot rejoint celui de N° 2 : « Jamais on ne peut porter secours à personne. » Solitude dans le malheur, pour qui souffre et pour qui fait souffrir.

Et pourtant on voit ces hommes tâtonner de la main derrière eux comme pour trouver le mur où s'appuyer. Il est curieux que la collection d'actes plus ou moins gratuits des *Chevaux de Bois* ne se termine pas par un suicide, mais par un acte ironique de charité. Chez Vittorini, c'est une soif brûlante que ce besoin de croire en l'avenir, de croire malgré tout en l'homme, et N° 2, seul avec Berthe sur le sable noir de la désespérance, lutte contre la honte de s'affaiblir en se berçant d'illusions, mais ressent l'irrépressible nécessité de l'espoir. Chez Piovène, c'est par une sorte de défi à l'absurdité du monde que Luc veut, dès ici-bas, trouver un au-delà, et finalement parie contre le désespoir.

Les bourreaux capricieux et les victimes somnambules.

Il est des sursis dans cette continuelle chasse à l'homme. Mais quelle dérision dans ces distractions des mauvais génies! Lorsque Luc, au cours de la rafle, reste prostré dans son compartiment, et que le soldat, après un clin d'œil, crie « Personne! » par la portière, Luc a beau avoir honte de la façon ignoble dont il a été sauvé, il bénéficie d'une grâce provisoire du destin. Le néophyte qui, à la fin du livre de Vittorini, ne se décide pas à tuer l'Allemand du café, nous donne une autre face de la fantaisiste Nemésis. Il venait de descendre des motocyclistes anonymes : « Ça ne fait même pas d'effet, comme ça, quand ils roulent. » Mais il voit dans cet ennemi assis les yeux perdus, triste, avec un visage las d'ouvrier, comme un reflet de lui-même. Il ne peut alors tuer. Pitié contre Pitié! Michel Civa jette ses bombes dans la mer, parce qu'il imagine en bas de pauvres corps terrorisés : « Poings froncés et amenuisés devenus pelotons serrés de nerfs à presser les yeux épouvantés et stupéfiés. »

Contre cette cruauté d'un monde sans âme, on voit ici des hommes traqués comme les compagnons de Civa, marionnettes aveugles qui endossent avec l'uniforme la consigne du meurtre, et ils n'attendent du Destin qu'un sursis capricieux, comme N° 2, las de lutter et attendant dans sa chambre l'entrée du Mal, de ce Chien Noir qui personnifie tous ses pareils (« il est dans la Bible et dans toute histoire ancienne, dans *Macbeth* et dans *Hamlet*, dans Shakespeare et dans le journal d'aujourd'hui »). Il pourrait partir encore, tenter l'évasion. Il reste là : « Il était si facile de se perdre, c'était si simple. » Luc aussi reste pour tuer sa peur, lorsque la patrouille cerne la maison.

Mais ils ne monteront pas jusqu'à lui. « Ils agissent par caprice. Ils n'ont pas faim. C'est comme un jeu. » Et Anne : « C'est pourquoi on souffre même d'être épargné. »

Des bourreaux capricieux, Vittorini nous donne des exemples horribles. « — Pourquoi cent dix otages, il n'y a que neuf Allemands de tués? — Oui, mais deux chiens. » Lorsque, pour le meurtre de l'un de ces molosses, le capitaine va lâcher ses chiens sur le petit marchand ambulant, il l'interroge en détail sur sa vie en le faisant déshabiller dans la cour glacée de la prison. Le plus ignoble est moins la cruauté du bourreau que l'attitude bon enfant des témoins. Les miliciens assistent au supplice, parfaitement inconscients, comme lorsqu'ils dissertent sur la meilleure façon de fusiller, ou lorsqu'ils mangent la gamelle au milieu des cadavres. Un peu gênés cependant de glisser sur le sang. « Ça vous donnerait envie de tout plaquer. » Mais ils perdraient gros : « On sert la patrie et on est comme des papes. »

Joppolo nous montre le petit temps d'hésitation des soldats devant la prime offerte pour aller bombarder. Civa, qui vient d'accepter, commente : « Ils sont dégueulasses. Ils te foutent quatre sous dans la figure et te magnétisent jusqu'à ce que tu te vendes corps et âme à des gens qui te dégoûtent pour une cause qui te dégoûte. » Et, dans la taverne de son village, il voit dans la saoulerie générale une image de la passivité : « Il pensait que chez eux étaient atrophiés les muscles de la liberté, qu'il fallait avec fureur, avec cruauté, les repêtrir pour les remettre dans la forme de l'homme et les refaire nouveaux. »

Et la fête continue...

C'est contre cette anesthésie d'abrutissement que s'insurge l'esclave en gris vert, et cette tentative d'évasion hors de la fatigue et la passivité a beau revêtir la forme d'un conte philosophique, Jopollo témoigne de la même exigence de lucidité que Piovène qui en fait notre premier devoir, et que Vittorini qui met au-dessus de tout le libre examen. La maladie la plus grave, pour le lieutenant des *Chevaux de Bois*, est de faire la guerre sans la sentir. Pour Luc, il faut avant tout *ne pas souffrir en dormant* : « Si seulement je pouvais trouver quelqu'un qui sache, qui souffre complètement du mal qu'il porte en lui! » Et il n'accepte pas de souffrir d'une demi-faim, mais réclame « une faim totale, une grande faim physique ». Car il faut acco

plir sa souffrance, fouiller son angoisse et ne pas la laisser diluer dans une apathie mortelle.

« Ni victimes, ni bourreaux », disait Albert Camus. « Ne cacciatore, ne cacciato », s'écrie un personnage de Piovène. Ni chasseur, ni gibier. Si ce monde meurt, c'est qu'il y met de la bonne volonté, c'est que chacun de nous accepte sa complicité dans l'œuvre de mort.

« Assez de sang! Assez de sang! Assez de sang! » hurle la femme anonyme qu'on emmène au supplice, dans les dernières pages de *Pitié contre Pitié*.

« Mais le monde ne peut pas s'apaiser, pensa Luc, au point où il en est. » Et l'on voit les soldats passer sous les fenêtres. « La douleur continuait pour qui voulait faire souffrir et souffrir, et pour qui demandait une trêve. »

JEAN DESTERNES.

A propos de :

Les Hommes et les autres, d'Elio Vittorini (N. R. F.);
Pitié contre Pitié, de Guido Piovène (Éd. Robert Laffont);
Les Chevaux de Bois, de Beniamino Joppolo (Éd. du Chêne).

C. J. GIGNOUX : RESTAURATIONS 1814-1821 (*Robert Laffont*).

Imaginez que le budget de 1946 se soit trouvé en équilibre et qu'en 1947, un emprunt d'État ait été couvert onze fois. Voilà l'histoire à dormir debout que nous raconte M. Gignoux. Complétez le tableau avec des fonctionnaires qui « acceptent sans murmurer des retenues de traitement » pendant six ans — un ministre des Finances qui soutient l'État de ses proprss deniers — un gouvernement qui se refuse à persécuter ses adversaires politiques. Vous voyez bien qu'il n'y a pas un grain de vraisemblance dans tout cela. La meilleure preuve, c'est que Louis XVIII, le duc de Richelieu, le baron Louis et Corvetto n'ont jamais vu baptiser de leur nom le moindre bout de rue parisienne : rien ne se pardonne plus difficilement qu'une bonne gestion des affaires publiques.

Il est demeuré dans le cœur des Français une sorte de ressentiment contre la Restauration. Pourquoi l'histoire imbécile des « fourgons de l'étranger » a-t-elle trouvé crédit? M. Gignoux nous montre avec beaucoup d'intelligence cette « masse consi-

dérable de Français... prêts à accepter toute solution qui, dans la détresse présente, évitera le pire. Ceux-là réclament l'armistice et la paix, sauf ensuite, lorsque les charges de cette dernière et l'occupation leur paraîtront lourdes et humiliantes, à en rejeter la responsabilité sur les gouvernants qui auront mis fin à la guerre : *ainsi a-t-on tendance à mépriser ceux qui ont été, une fois, témoins de nos défaillances* ». C'est nous qui soulignons, car l'explication majeure est, à notre avis, dans ce réflexe. Les syndics de faillite ne sont jamais populaires.

Jusqu'au jour où sa fatigue laisse la monarchie rouler vers la catastrophe, entre les mains du comte d'Artois, Louis XVIII a lutté sur deux fronts pendant six années. L'incroyable sottise du clan « ultra » le mène avec une parfaite inconscience à la trahison la mieux caractérisée. On lit dans la « note secrète » inspirée en 1818 par le futur Charles X et envoyée à Londres, à Vienne et à Berlin : « Jusqu'ici la présence des armées étrangères a seule garanti la France. »

A la tête du clan libéral, nous trouvons la future oligarchie financière de la monarchie de Juillet et de la IIIe République : les Laffitte et les Casimir Périer. Cette oligarchie refuse à Louis XVIII le concours financier que lui apportèrent des banquiers anglais. C'est déjà, pour citer une phrase qui n'est pas de Jaurès, mais du duc de Richelieu « la faction qui traduit le mot avidité par patriotisme et amour de l'argent par attachement au bien public ». Elle ne désarmera pas avant de devenir, en 1830, maîtresse de l'État.

Sur « la troisième République », M. Gignoux n'ajoute rien, bien entendu, au remarquable ouvrage de M. Fargues-Duparc. Mais il nous rappelle fort à propos que nous nous trouvions, au lendemain des Cent Jours, en face de revendications prussiennes ainsi définies : « Oter à la France les principales conquêtes de Louis XIV. » Quelques mois plus tard, le deuxième traité de Paris nous laissait les frontières de 1792. Encore trois ans et Louis XVIII écrivait à son ministre : « J'ai assez vécu puisque j'ai vu la France libre et le drapeau français flotter sur toutes les villes françaises. » Voilà des « libérateurs du territoire » bien vite oubliés — peut-être parce qu'étant les plus authentiques ils furent aussi les plus silencieux.

J.-F. GRAVIER.

J.-F. GRAVIER : PARIS ET LE DÉSERT FRANÇAIS (*Le Portulan*).

C'est un des mérites de *Paris et le Désert français* qu'on le lise avec emportement, tout bonnement comme un amateur de romans en lit un. Des économistes ont loué ce livre et il me faudrait de la hardiesse pour ajouter mes louanges ignorantes aux leurs, si précisément cette étude démographique n'était pas, par certains côtés, autant que de leur ressort, du mien.

L'histoire de la concentration du peuplement et de l'industrie sur Paris y est certes illustrée par beaucoup de tableaux comparatifs, statistiques, etc., mais elle nous en propose d'autres, ou plutôt, elle nous aide à élucider ceux que tous les amateurs de Paris se sont formés en s'y promenant, en le peignant, en y habitant.

Il arrive que devant une rue de Montmartre, devant un carrefour sur les grands boulevards, une perspective des halles ou des quais, un réverbère de la rue Mouffetard, les marronniers des Champs-Élysées on évoque docilement Utrillo ou Léon-Paul Fargue, Zola ou Marquet, Giraudoux ou Jules Romains, ou Miller ou Balzac. Ajoutons-y Gravier, car il n'est pas interdit de conserver de la passion devant les pierres, les végétations, les eaux et les bitumes tourmentés de cette capitale que l'auteur traite en anatomiste : lui-même d'ailleurs sait qu'il analyse un drame et ne se prive pas, entre deux colonnes de chiffres, de recourir à des expressions aussi troublantes que celle de « dortoir » pour désigner cette banlieue que la plupart de ses habitants, travaillant dans la journée à Paris, ne connaissent que le dimanche et la nuit. Cette ceinture de dimanche et de nuit, bouclée autour de Paris par les méandres d'une voierie convulsée, cette rencontre de la maigreur de l'herbe et du goudron gras, cet enchevêtrement du vert et du gris, des chemins de campagne et des aéroports méritaient autant un poète qu'un géographe. L'exode quotidien de son peuple vers le dédale du métropolitain suivant les tranchées des trains de banlieue méritait un historien. Remercions Gravier d'avoir conféré à la démographie les pouvoirs de faire frissonner.

JACQUES LAURENT.

MICHEL RAGON : LES ÉCRIVAINS DU PEUPLE (*Vigneau.*)

Avant de lire le livre de Michel Ragon et les articles qui lui furent consacrés dans divers journaux, j'avais l'impression qu'on pouvait assez facilement définir ce qu'est un écrivain du peuple. Parfois, au cours de ma lecture, j'ai pensé que j'approchais de cette définition. Maintenant, j'avoue que c'est une audacieuse entreprise et sûrement sans issue.

Qu'a voulu faire Michel Ragon? Attirer l'attention sur un domaine mal connu ou méprisé de notre littérature en groupant les noms de ceux qui depuis un siècle environ ont tenté de peindre la condition du peuple, comme Malraux a peint la « condition humaine ». En somme l'auteur essaie de prouver qu'en marge de ceux qu'il est convenu d'appeler les « grands écrivains » il en existe d'autres qui se sont donné une tâche précise et ont créé une véritable courant qui va de Michelet à Giono en passant par Charles-Louis Philippe, Marguerite Audoux, et d'autres. Mais là commence le drame de l'étiquette. Michelet, Giono, sont-ils vraiment des écrivains du peuple? Alors, pourquoi pas Zola et le Hugo des *Misérables*? Pourquoi Veuillot et pas Jean Blanzat (fils de facteur)? Quand on est de naissance bourgeoise on ne mérite l'étiquette en question même si l'on passe sa vie à décrire des milieux ouvriers? Et si l'on est ouvrier et que l'on fait une œuvre à portée générale ou « trahit » sa classe? Défense de toucher aux grands sujets.

Perplexe, j'eus le malheur de feuilleter des coupures de presse, pour tenter d'y voir plus clair. Tous les journaux, suivant leur nuance politique donnaient aux expressions : écrivain du peuple ou littérature populaire, un sens différent. Le *Monde* affirme : « Comme c'est naïf ! Comme si le talent était ou non prolétarien. » Dans le *Figaro littéraire*, M. André Billy (avec mauvaise humeur) demande la revalorisation du roman feuilleton. Le *Populaire* n'est pas d'accord sur le choix de Michel Ragon, et déplore des oublis. Dans les *Lettres Françaises*, Louis Parrot élargit le débat (ce qui ne clarifie rien du tout). Enfin, je parviens au bout de ma lecture, complètement perdu, ne sachant plus ce qu'est un écrivain, ce qu'est le peuple, ce qu'est un prolétaire, ce qu'est un roman, ce qu'est le fait bourgeois, l'esprit bourgeois, etc...

Je revins au livre de Ragon et je décidai purement et simplement d'en recopier quelques lignes : « Les écrivains du peuple

sont ceux qui, nés du peuple, de formation prolétarienne (c'est-à-dire presque des autodidactes) se préoccupent uniquement du peuple dans leurs œuvres. »

Définition qui, telle quelle, assigne d'étroites limites au genre et fait de l'étiquette controversée un bien mince titre de gloire; c'est le système Taylor appliqué à la littérature.

HENRI PERRUCHOT : PORT-ROYAL
(Éd. Les Nuées, Le Livre de Paris.)

M. Perruchot s'intéresse à Port-Royal d'une curieuse manière. Il ne considère point la doctrine janséniste; le problème de la grâce, du mal, ne le touche point. Dans ce livre, il n'est pas une fois question des rapports entre Dieu et Port-Royal : seulement des rapports entre Port-Royal et le monde (au sens évangélique du mot).

M. Perruchot pense que la claustration des solitaires (dans un cadre d'ailleurs magnifique et qui possède lui aussi ses vertus) donne naissance, avant toute théologie, à une morale, aussi éloignée que possible de la morale occidentale faite d'un compromis sur des valeurs constamment revisées. Les solitaires refusent une société bâtarde et veule. Ils ne sont pas en marge, ils sont autre chose : un élan vers l'absolu, pour trouver les bases d'une morale permanente.

Cela est sans doute vrai. Mais on n'a pas le droit lorsqu'on s'attaque à Port-Royal, d'ignorer systématiquement ce Dieu qui a posé sur la petite communauté de tout son poids. Les jansénistes méprisaient l'effort strictement humain, connaissaient l'angoisse devant l'absurde d'une rédemption arbitraire, et, d'une part, convaincus de leur néant, s'éfforcaient d'autre part de violenter leur Dieu. Qu'on se souvienne de l'importance des miracles pour Port-Royal. Une attitude n'est pas une simple morale, c'est une interrogation devant l'essence de l'être. (La même interrogation qui plus tard torturera Kierkegaard.) Il est dommage que M. Perruchot ne l'ait pas compris.

JEAN-GÉRARD CHAUFFETEAU.

ANTONIN ARTAUD : VAN GOGH, LE SUICIDÉ DE LA SOCIÉTÉ (*K. éditeur, Paris*).

Du critique, Alfred de Vigny disait qu'il n'était « qu'un crapaud qui empoisonne toutes les eaux dans lesquels il nage ». Et de fait, la critique rationaliste, soupçonneuse, persifleuse et acharnée, semble-t-il, à déceler ce que le génie peut avoir de suspect ne dément pas la sévérité d'un tel jugement. Mais il advient parfois — très rarement — que s'exprime une critique qui ne soit que l'expression d'une extraordinaire *sympathie*, d'une très précieuse coïncidence entre l'aspiration profonde du critique et l'œuvre de celui dont il parle.

C'est à une aussi rare « réussite » qu'il nous est donné d'assister en lisant le poème qu'Antonin Artaud consacre à Van Gogh. Le miracle même de la *compréhension* se réalise ici grâce à l'affinité qui peut unir dans la révolte et la douleur deux victimes également nobles de la bassesse collective. Oui, « collective » : il ne s'agit pas tant d'une incompréhension individuelle que d'une sorte de refus massif de l'expression géniale. « Car, s'écrie Artaud, ce n'est pas l'homme mais le monde qui est devenu un anormal. »

Une constatation aussi radicale permet à Artaud, non pas de nier la folie de Van Gogh, mais, tout au contraire, de la revendiquer aussi bien en faveur de Van Gogh qu'en sa propre faveur. « Qu'est-ce qu'un aliéné authentique? C'est un homme qui a préféré devenir fou, dans le sens où socialement on l'entend, que de forfaire à une certaine idée supérieure de l'honneur humain ».

Et qu'importe l'incompréhension de la masse, qui ne manque pas de dénoncer dans l'affirmation impitoyable d'un génie sans repos un phénomène d'*obsession?* Une telle obsession est rendue proprement inévitable par une société en délire, qui refuse d'accorder sa place au « moi humain » :

« Van Gogh chercha le sien pendant toute sa vie, avec une énergie et une détermination étrange.

Et il ne s'est pas suicidé dans un coup de folie, dans la transe de n'y pas parvenir.

Mais au contraire il venait d'y parvenir et de découvrir ce qu'il était et qui il était, lorsque la conscience générale de la société, pour le punir de s'être attachée à elle, le suicida. »

Van Gogh fut donc victime d'une possession de par la société, cette société qui a créé la psychiatrie pour détruire impitoyablement les possibilités de toute manifestation supérieure, avec « un mépris crasseux de tout ce qui montre race », comme pour l'éprouver « une humanité de singes lâches et de chiens mouillés. »

Comment a-t-on pu voir dans l'œuvre de Van Gogh l'expression d'un cerveau livré aux démons de l'inconscience? Peut-être parce qu'une certaine qualité de vision n'était plus possible au monde qu'il indignait. Peut-être Artaud aidera-t-il certains chercheurs de bonne volonté à mieux saisir le sens de tout ce qui les environne : écoutez-le résumer l'enseignement de Van Gogh :

« Et il avait raison Van Gogh; on peut vivre pour l'infini, il y a assez d'infini sur la terre et dans les sphères pour rassasier mille grands génies, et si Van Gogh n'a pu combler son désir d'en irradier sa vie entière, c'est que la société le lui a interdit. »

P. S.

THOMAS WOLFE : LA TOILE ET LE ROC (*Marguerat*).

De l'œuvre énorme de Wolfe, voilà le premier fragment que l'on puisse lire en français. Répétons *fragment :* sous deux ou trois noms différents, ce n'est jamais que de lui-même que parle Wolfe — c'est la même recherche que poursuit cet esprit d'une extraordinaire fécondité; tous ses romans, enfin, sont les morceaux d'une même gigantesque épopée. Mort à trente-huit ans, Wolfe a laissé derrière lui cinq ou six mille pages — dix mille peut-être. Avec vingt ans de plus, on se demande s'il eût fait autre chose que d'ajouter à la quantité. Du génie, il a ceci : d'être lui-même, entièrement, sans préparation, du premier coup. C'est la même matière, la même qualité que l'on retrouve d'une œuvre à l'autre : il n'y a pas de différence essentielle.

L'histoire de George Weber — qu'on appelle aussi Monk — le héros de *la Toile et le Roc*, est donc celle même de Wolfe, avec les transpositions, les monstrueux agrandissements d'un tempérament entre tous déformateur (et sans doute en partie, on le sait, pour des raisons physiologiques : Wolfe mourut d'une tumeur au cerveau). Extérieurement, elle est banale :

enfance, études, apprentissage sentimental, orages du cœur et de l'esprit. Sans conclusion : *La Toile et le Roc* est ouverte sur tout le reste de l'œuvre de Wolfe.

C'est une sorte de Proust. Il reconstruit le monde à partir de la sensation. Un torrent de sensations, qui déforme le monde et le souvenir, illumine ou obscurcit, distribue fantastiquement l'ombre et la lumière sur les choses et sur les êtres. Les souvenirs ne sont pas lentement appelés par une invocation mais arrachés d'une poigne puissante, jetés devant nous comme des morceaux de chair vivante. Il y a chez Wolfe une obsession de la Terre, du Charnel, un panthéisme sans système, une communication tragique avec la création. Sans repos, sans la moindre paix, avec l'orgueil et la jubilation irrépressibles du prophète — de celui pour qui la mort ne compte pas, n'est qu'un objet parmi d'autres.

Élémentaire, naïf, grossier, comme un torrent, il roule des sables, des branches, une boue épaisse. C'est la nature, donc. C'est aussi la littérature. On ne peut pas ne pas penser quelquefois que toute cette force s'alimente à des sources vives, neuves — mais passe par des canaux. Alliance d'un génie authentique et d'une plasticité qui est souvent le contraire de l'art (au sens : choix).

Plus européen qu'américain, on l'a remarqué. Il retrouve parfois le ton d'un Joyce. Qualité physique de l'œuvre. Origine germanique de Wolfe. La recherche du temps perdu faite par un Hercule. Il renverse le temps, hume l'odeur du passé, éclate en colère, en gémissements, en sanglots. Une sensibilité qui recouvre tout. Une œuvre qui s'identifiait à une vie. Une vie qui sans doute n'était faite que pour cette œuvre. Un des plus surprenants phénomènes de la littérature.

GILBERT SIGUAUX.

RAYMOND DUMAY : LE RAISIN DE MAÏS
(Gallimard).

Si, pour parler du *Raisin de Maïs*, un seul mot nous était permis, c'est sans doute « grandeur » que nous choisirions. Mais tout de suite nous vient un scrupule : l'emploi littéraire du terme, provoqué par le tête-à-tête de l'homme et de son destin, implique en effet aujourd'hui une série de formules directrices, d'attitudes héroïques dont la miraculeuse fraîcheur du roman

de M. Raymond Dumay accuse, sans doute involontairement, la raideur, la sécheresse et l'abstraction. Et cependant si l'on admet qu'il n'y ait pas de plus belle aventure pour un héros romanesque que la prise de conscience de sa maîtrise, son effort courageux vers l'homme meilleur qu'il porte en lui, on n'hésitera pas à reconnaître chez le jeune Aloy — dont le *Raisin de Maïs* nous conte l'adolescence — le sens le plus pur, le moins suspect de parade, de la grandeur humaine.

Mais il faut encore préciser, car si l'art de l'écrivain impose au commentateur un certain vocabulaire, il l'oblige en même temps à le reviser, la littérature contemporaine, dans ce qu'elle a de plus significatif, ayant donné à la notion qui nous occupe un contenu tout particulier. L'angoisse, la révolte, le désespoir, introduits par l'histoire, sont devenus les lieux communs de notre roman, les conditions nécessaires à la lucidité de son héros et l'écrivain qui veut échapper à leurs impératifs, et que ne condamne pas au préalable la faiblesse de ses moyens, se voit relégué par une sorte de réflexe critique dans les sous-sols des bonnes intentions de la gaieté facile ou du merveilleux gratuit. On peut lui accorder de l'estime, de l'amitié même, mais il ne viendrait à personne l'idée d'étendre jusqu'à cet amuseur le privilège d'exprimer l'homme dans sa plus haute figure. Selon la formule assez saisissante d'un de nos essayistes, « prendre conscience... c'est penser la mort ».

Mais une voix tranquille s'élève, et sans concession, sans rien abdiquer de son pouvoir, rend à l'espérance sa noblesse, son goût d'eau pure. Pour jouir de son aube, nous n'aurons pas à aller au delà de ce redoutable désespoir métaphysique qui sent terriblement l'encre d'imprimerie. M. Raymond Dumay nous ouvre le bonheur à sa source, dans cette limpidité tremblante de soleil et de sable dont les filtres les plus savants s'efforceront en vain de retrouver le cristal. « Je n'écris que pour aimer. Toute œuvre d'écrivain qui n'est pas d'abord une œuvre d'amour me semble vaine », pouvions-nous lire dans *Mon plus calme visage*. Cette œuvre d'amour qu'il osait alors nous promettre au plus fort de l'orage il nous la donne aujourd'hui.

« Le mot *primaire* est un mot magnétique », a dit Giraudoux. Il indique le caractère premier, essentiel, celui dont on ne se passe pas et qui passe avant tout. Le blé est primaire, le vin est primaire. Pas le Saint-Honoré. Pas le Vouvray mousseux. Le roman de M. Raymond Dumay — jusque dans son titre est à cette définition une illustration magnifique. On le respire autant qu'on le lit, on le goûte plutôt qu'on ne le comprend.

La nature est si mêlée à ses pages, elle affleure à l'expression avec une telle simplicité qu'on ose à peine parler du sentiment qu'en a l'auteur. Instinct, sens, conviendraient beaucoup mieux si l'on voit dans ces mots le plus profond, le plus spontané de l'être.

L'écrivain qui a quelque chose à dire sur l'homme convie trop volontiers le lecteur à l'admirer dans sa propre statue pour que nous ne soyons pas infiniment sensible à une œuvre qui ménage avec une si humaine tendresse les routes qui mènent à elle. Les livres de M. Raymond Dumay refusent une attention qui les serviraient seulement. Leur ambition beaucoup plus haute, est de nous profiter. « J'ai beaucoup pensé à mes lecteurs... Je les aime déjà et je voudrais qu'ils m'aiment. Je leurs promets à l'avance de ne jamais rien écrire qui ne puisse, dans ma pensée du moins, contribuer à leur bonheur », écrivait le jeune romancier méditant sur son œuvre à venir. Il a tenu parole et *Le Raisin de Maïs* se trouve ainsi défini par les intentions dont il procède. La richesse qu'il nous livre, c'est en nous finalement qu'il la découvre. Cette impression qu'il nous donne de n'être pas encore allé au bout de notre espoir est peut-être la plus belle que puisse faire naître en nous un écrivain.

JEAN-CLAUDE BRISVILLE.

AUDIBERTI : MONORAIL
(Éd. L. U. F.)

Tout est dit (ou presque) sur le « génie » verbal d'Audiberti : « Il ressuscite les mots, en met au monde des nouveaux. Et il les broie comme des minéraux... Il enferme toutes les sensualités dans l'intérieur d'une phrase... Il compose un carnaval formidable dont les confetti menacent de submerger l'univers. » Compliments habiles qui assignent à une œuvre une portée sans danger, et à l'auteur des limites précises qu'il ne doit plus dépasser : « On vous prête quelques mots. Jouez avec. Que ce soit amusant, et vous aurez un bon point. Mais ne vous occupez pas du reste et laissez-nous tranquilles. »

Il me semble que ces louanges, légèrement méprisantes, sont faussées à la base : elles supposent que tout jeu est gratuit. Cependant, l'enfant qui joue avec des cubes construit une vraie maison (parce qu'il y croit) avec de faux matériaux (qu'il sait être faux). Lorsque Audiberti s'amuse à tourner et à retour-

ner les mots comme des gants, pourquoi cela n'aurait-il pas de « sens »? Pourquoi Audiberti, lui-même, s'y est-il si souvent laissé prendre, donnant ainsi raison à ses louangeurs?

Dans *Monorail* au contraire, sans rien renier de sa manière, il élargit son champ, dépasse le procédé : son « carnage » n'est plus seulement linguistique. Les mots reprennent leurs visages de « signes » cruels et soumis à l'écrivain. Ils servent à raconter une aventure humaine. L'aventure de chacun de nous.

Notre vie est un rail unique sur lequel nous sommes lancés avec une certaine vitesse. Mais nous gardons continuellement la nostalgie d'un deuxième rail. Damase (le héros du roman) réussit un moment un tour de force : il saute sur ce deuxième rail. (« Il avait voulu devenir un autre. Il était pour de bon devenu un autre. Il avait cru, pour de bon, qu'il était devenu un autre. ») Mais tout aussitôt « le rail parallèle était devenu le rail unique dans le droit fil au lancement original. »

Avec le secours des mots, c'est maintenant la chair et l'âme qu'Audiberti tourne et retourne comme un gant. Il ne renonce pas à son goût du singulier grammatical, du choc syntaxique, du clinquant. Il traîne avec soi son attirail de manipulateur, mais il ne se contente plus de remplacer par une tasse de café-crème le lapin qu'il vient de faire disparaître. Il faut que cette substitution ait un sens par rapport à l'ensemble (volonté diffuse, fragmentaire, ou constamment trahie dans ses précédents ouvrages.) Ce ne sont pas des exercices purs, mais des « transmutations obsessionnelles » qui courent dans tout le livre. Les confetti ne menacent plus de submerger l'univers : ils s'agencent pour en former un; et qui pourrait bien receler quelque explosif.

Il ne s'agit plus, au hasard des trouvailles, de badigeonner un mot ou de l'écorcher, ce que fait par exemple un Pichette quand il se satisfait d'un délire de détail qui n'a qu'une très lointaine et vague parenté avec la concentration mallarméene; ce qui compte dans *Monorail* c'est l'ordonnance générale.

Tout s'y ordonne par rapport à la lancée initiale. Audiberti crée d'abord un monde où son vocabulaire *a cours* (et seul). Dans ce monde, le héros, enfant, est enrobé. Puis il se dégage, « devient » et, malgré la composition d'apparence fragmentaire, sa destinée s'accomplit avec la régularité d'une courbe tendant vers l'infini. C'est bien cela, la dernière image que l'on garde de *Monorail* : à l'infini, un point (le héros) homothétique du cercle (le monde) d'où il a jailli.

GEORGES BALLANDIER : TOUS COMPTES FAITS. *(Éd. du Pavois.)*

Je n'ai aucune confiance dans les cyniques confessions qui, aujourd'hui, sont de mode. Dépouillées du lyrisme d'un Miller elles tombent à plat : pitreries sans valeur, d'une exaspérante monotonie, elles témoignent (à charge) pour une époque qui s'acharne avec complaisance sur elle-même jusqu'à se dissoudre (je pense à ces problèmes de chimie où il était question de précipités pesant zéro gramme, zéro, cinq...)

Quand le cynisme remplace la pure sincérité, c'est qu'on cherche infailliblement à cacher l'essentiel, ou qu'on est incapable de le découvrir. Et dans le « cas » de M. Ballandier, je ne vois, au delà de son étalage érotique, qu'une dominante (que l'auteur visiblement s'efforce de camoufler) : le vide.

C'est le vide qui ressort chaque fois que M. Ballandier éprouve le besoin d'appuyer sur un fait ou un état, un vide que la sincérité vis-à-vis de soi-même seule pouvait rendre intéressant, ou instructif.

Si Gide n'avait pas su garder la mesure, s'il avait voulu embrasser à tous moments son être entier dans son élan, que erait devenu le « journal »? Une vague démonstration sans âme ». Quand on se soumet à une idée fixe, on y perd, on réduit l'homme à deux ou trois traits primaires. Chercher à se connaître comporte un péril de stagnation. (N'est-ce point d'ailleurs Gide qui a écrit : « Connais-toi toi-même. Maxime aussi pernicieuse que laide. Quiconque cherche à se connaître arrête son développement. Si la chenille cherchait à se connaître, elle ne deviendrait jamais papillon. »)

Dans le genre « journal intime », il faut que l'homme se dévoile « par la bande ». Dès qu'on *veut* atteindre et analyser 'essentiel, il n'atteint qu'une attitude : il pose. Aujourd'hui, sous l'influence de la psychanalyse mal comprise, on tente de réduire l'être à son seul instinct sexuel (considéré d'ailleurs comme une *constante*, ce qui est faux).

M. Ballandier aurait dû relire Montaigne.

J.-G. C.

ARMAND HOOG : L'ACCIDENT
(Grasset).

Cela commence comme une aventure policière : un homme, enlevé par des inconnus, se retrouve dans une île mystérieuse, prisonnier pour des raisons qu'il ignore. Pourquoi cette détention? Qui peut lui en vouloir? Que lui reproche-t-on? Psychanalyste professionnel dont le drame, depuis l'enfance, fut de tenter, toujours en vain, d'atteindre autrui, il se livre à une introspection rigoureuse, et ce sont ses notes quotidiennes que nous lisons par-dessus son épaule. A force de s'interroger, de sonder son passé, une mauvaise conscience finit par l'envahir. N'est-il point coupable? Ne mérite-t-il pas un châtiment? Le voilà devant le problème de la responsabilité. Nous y voilà aussi. C'est à ce point que voulait nous mener Armand Hoog, romancier encore un peu bridé, sans doute, mais chez qui l'intellectualisme n'interdit pas une certaine chaleur humaine, et dont les spéculations éveillent en nous maints échos. *L'Accident* se lit avec un intérêt constant; c'est une œuvre originale et substantielle. En épigraphe, ce mot de Saint-Just en laisse présager la portée métaphysique : « On ne règne pas innocemment ».

PAUL VIALAR : LES MORTS VIVANTS
(Domat).

Avec ce quatrième volume de *La mort est un commencement*, Paul Vialar apporte son témoignage de combattant sur la guerre de 1914. Qu'après tant d'autres, et tant d'années écoulées, qu'après le chaos dont nous sortons à peine, son récit nous ébranle si fortement, il y a là de quoi troubler. Bien que son art paraisse avoir atteint ici son point culminant, que la sûreté de son style, le choix des scènes et leur ordonnance prouvent sa parfaite maîtrise, ce n'est pas à l'écrivain seul, cependant, qu'il faut attribuer le mérite de la réussite. En fait, Paul Vialar s'est mis tout entier dans cette œuvre : ses souvenirs atroces, son horreur de la guerre, sa compassion pour les hommes, et jusqu'à son humour, lui ont inspiré un livre d'une vigueur saisissante, d'une franchise telle qu'il en devient brutal, audacieux, et qu'aux yeux de ceux pour qui la légende importe

plus que la vérité — les hommes dussent-ils en périr! — il pourra passer pour provocant et impie. Pourtant, ce n'est point un réquisitoire; il s'insère normalement dans la série romanesque dont il ne forme en réalité qu'un chapitre. Nous y retrouvons Bella, Fanny, Hélène, Simon Séverac, derrière François Larnaud. Mais, évidemment, ce sont ses compagnons de misère et lui-même qui se tiennent au premier plan. Dans cette œuvre où la mort et la vie sont si tragiquement associées, en eux se livrent les plus âpres batailles. Comment oublier leurs voix? Comment oublier leurs visages qui hantent ce livre bouleversant et passionné?

JACQUES RASTIER : CONFITEOR
(Jean Vigneau).

Sans tenir toutes les promesses impliquées dans *Quelques morts inutiles*, Jacques Rastier affirme ici son talent de narrateur et marque pour le « beau langage » un goût des plus raffinés. A croire qu'en écrivant *Confiteor*, il a été plus séduit encore par les problèmes de style qu'il y trouva posés que par l'objet même du roman. Non que celui-ci soit escamoté ou sacrifié : la vocation déçue d'un jeune garçon, son noviciat parmi les Frères Prêcheurs, ses pensées, ses mouvements de ferveur, d'irritation et de lassitude, enfin son abandon, tout est observé, analysé, restitué avec minutie et bonheur; Dominique ne cesse d'occuper le centre de la toile; le monastère, quelques visages de religieux ne sont peints qu'en fonction de lui. Mais Jacques Rastier a voulu qu'à l'austérité de son sujet, de ses personnages et du décor, correspondît une langue pareillement austère et châtiée, un ton révélateur d'une discipline. Il a réussi. Cependant, sous l'apparente gravité des phrases, se devine un demi-sourire qui n'est pas un des moindres charmes du livre : c'est que l'auteur n'est point complice de son héros ni dupe de sa foi, et il dévoile à mots couverts son propre scepticisme. Car *Confiteor* n'est nullement une œuvre édifiante. La complaisance de Jacques Rastier à la ciseler nous incline même à y trouver bien grande la part du diable!

ANDRÉ BOURIN.

JEAN FAUREL : LES REPOSANTES
(N. R. F.)

Lorsque le docteur Jean Faurel se promène dans les cours et les salles de « Pépète » (ou salle Petrière), parmi les petites vieilles assises sur les bancs ensoleillés, — lorsqu'il surprend leurs conversations, — lorsqu'il assiste au concert sur la hauteur et à l'évanouissement de la grand'mère Hytier devant tous les malades en larmes, — lorsqu'il se contente d'être reporter, son livre est admirable et l'émotion qui l'habite d'une densité rare.

Lorsque le romancier Jean Faurel imagine la vie des petites vieilles en dehors de « Pépète », leurs drames, leurs amours, leurs intrigues, il est beaucoup moins convaincant. L'œuvre se place sur un plan différent, celui de l'art. Je préfère le docteur au romancier.

GRAHAM GREENE : NINETEEN STORIES

Graham Greene vient de réunir toutes les nouvelles qu'il a écrites. Il y en a 19. Elles s'échelonnent entre 1930 et 1944. Certaines sont inachevées. Certaines ont deux pages. Leur diversité en fait l'intérêt premier. Le romancier fait des gammes. Il essaye ses personnages, ses thèmes, son style. Il affirme son extraordinaire don de création. La moindre silhouette, brossée en trois lignes, prend vie, le moindre décor existe. Mais il n'a pas assez de place. Le romancier est à l'étroit dans le cadre de la nouvelle. Pour s'en tirer, il est obligé de faire appel à des procédés extérieurs, à des ficelles. Certaines sont très apparentes. Elles n'évitent pas toujours le mélodrame. Il y a beaucoup de revolvers, de morts, de sang versé. Le style heureusement rachète tout. Il est exceptionnel.

J. T.

SPECTACLES

LE COMÉDIEN PEUT-IL JOUER LA COMÉDIE?

Pour peu que l'on fréquente le théâtre et ses gens, on entend couramment les directeurs et les metteurs en scène déplorer qu'il n'y ait plus aujourd'hui d'acteurs pour interpréter certains rôles du répertoire, et les acteurs se plaindre que les auteurs nouveaux n'écrivent plus de rôles pour eux. Selon le tempérament et l'optique des uns et des autres, on décide ensuite que cette situation est la cause ou la conséquence de la décadence du théâtre : on incrimine au passage l'ignorance et le mercantilisme des directeurs, ou bien la mauvaise formation de comédiens improvisés, blousés par un succès facile ou gâtés par le cinéma. Ces raisons ne sont pas toujours dénués de fondement : mais on peut se demander s'il n'en est pas de plus sérieuses. Dans l'un et l'autre sens, ce que nous constatons, c'est une inadéquation entre le comédien et son rôle, une sorte de malaise intérieur du métier d'acteur. Mais cette crise elle-même n'est pas sans analogue dans notre monde, et nous gagnerions peut-être à porter la recherche sur un plan plus général.

Si l'on réfléchit, en effet, sur la condition de l'acteur, la conception du rôle et les critiques que l'on formule souvent dans ce domaine, on voit que d'une manière plus ou moins claire, le grand reproche porte sur la vraisemblance et sur le naturel. Ce que nous n'aimons pas en général peut s'exprimer d'un mot : c'est ce qui est « théâtral ». Et ce n'est pas une simple coïncidence si le mot théâtral *est devenu péjoratif à peu près vers la même époque que le mot* littéraire *: l'art poétique de Verlaine, si ferme contre la littérature, est des années 70. L'évolution s'est faite lentement au cours des dernières années du* XIXe *siècle, et jusqu'à la guerre ; elle s'est précipitée ensuite et semble à son terme maintenant. Notre paradoxe, des hommes comme M. Paulhan ou M. Caillois l'ont bien vu, c'est que nous continuons à lire et à écrire et que nous ne voulons plus de littérature. Le paradoxe du spectateur, qui entraîne un nouveau « paradoxe du comédien », c'est qu'il continue*

à aller au théâtre et qu'il ne veut plus rien de théâtral. Nous demandons aux comédiens non seulement de jouer la comédie sans en avoir l'air, mais encore de la jouer sans la jouer. Il y a aussi une terreur sur la scène, et les fleurs de Tarbes poussent sur les planches.

Les étapes de ce dépouillement se retrouvent sans peine. Le réalisme, le style du Théâtre Libre ont marqué la rupture avec l'époque précédente : la volonté de naturel devient la grande règle, le reproche d'être « théâtre » se trouve sous la plume d'Antoine. Mais le symbolisme, s'il s'inspire de principes très différents, dédaigne également la recherche et la pratique des vieux effets. Enfin et surtout, on pourrait se demander s'il n'y a pas un parallélisme étroit entre l'action de la Nouvelle Revue Française *et celle du Vieux-Colombier de M. Jacques Copeau, la première essayant de défendre et d'illustrer une littérature sans littérature, le second un théâtre sans théâtre. La recherche des André Gide, des Jean Schlumberger, des Jacques Rivière, des Jacques Copeau est inspirée dans tous les domaines par la transposition d'une sorte de volonté d'ascétisme sur le plan de l'esthétique. L'idéal, ce n'est pas la nature, mais c'est le naturel, et la sincérité devient une vertu cardinale. Renonçant à ses artifices, et à ses procédés ordinaires, le roman devient récit, et bientôt une sorte de bâtard de l'essai et de la confession. La poésie abandonne genres et formes pour se faire purement liquide. Le théâtre évolue comme le roman, proscrit la recherche des scènes et des situations, néglige autant que possible les principes traditionnels de construction. Et l'acteur non seulement doit servir ce théâtre qui n'ose plus dire son nom, mais encore doit essayer de le servir sans faire appel à ses moyens propres.*

Le paradoxe du comédien aujourd'hui, c'est qu'on lui demande de briller dans sa technique, qui est une technique du mensonge, alors qu'on ne reconnaît de valeur qu'à la sincérité. Il doit continuellement exercer son art en porte à faux. De même que, dans l'écriture, nous condamnons certains tours et certaines figures, de même nous demandons un extrême dépouillement à la technique du comédien. Par exemple, la tradition avait mis au point un certain nombre de gestes-mots en quelque sorte, c'est-à-dire un certain nombre de gestes et d'attitudes convenus et dont on savait communément qu'ils exprimaient la souffrance, ou l'amour, ou

la colère, etc. Il n'y a plus aujourd'hui que les cabots du dernier échelon pour oser employer ces conventions, et un acteur du bel air se déshonorerait en y recourant. De même pour les intonations, que notre goût réglemente non moins sévèrement. Jamais peut-être l'art du comédien n'a été plus difficile : il faut tout réinventer dans chaque rôle nouveau en partant uniquement de la sensibilité personnelle. On me dira que les grands acteurs ont toujours fait cet effort et ce travail : je n'en suis pas sûr. Il est probable que si nous pouvions voir les plus illustres de ceux dont l'histoire a retenu les noms, et les monstres sacrés d'il y a quarante ou cinquante ans, s'ils jouaient devant nous comme ils jouaient, nous les trouverions souvent bien mauvais. Certes, le jeu des acteurs est soumis à la mode comme leur toilette, mais la nouveauté est peut-être que la mode actuelle est « nudiste » pour le jeu : longtemps le principe de l'admiration pour un acteur a été la force et le bonheur avec lesquels il plaçait des effets, tout comme dans les sports on admire un joueur pour le bonheur et la force avec lesquels il place la balle ou le ballon. Aujourd'hui, pour admirer un acteur, nous lui demandons une invention perpétuelle et invisible. Il est possible que le cinéma, en fixant et en grossissant ce qui est ridicule ou affecté, ait hâté cette évolution vers le « naturel ». Mais je ne crois pas qu'il soit une cause déterminante, car l'écran me semble avoir supporté, des films d'art à nos jours, toutes les écoles de comédiens. Le fait dominant reste que notre temps a cherché à fonder son esthétique sur une qualité morale, la sincérité, beaucoup plus que sur des qualités formelles.

Les rapports du comédien avec les textes dramatiques s'expliquent alors assez facilement : si l'on éprouve parfois des difficultés à distribuer certaines pièces du répertoire, c'est dans la mesure où celles-ci sont liées à une conception périmée du métier de comédien. Tout un théâtre était calculé pour l'effet, pour donner à l'acteur une occasion de jouer une belle partie, comme certains morceaux sont étudiés pour mettre en valeur des virtuoses. Ne reprochons pas aux jeunes acteurs de se montrer inférieurs à leurs aînés : ils jouent avec d'autres moyens, et pour ainsi dire, dans une autre langue. Littérairement, d'ailleurs, c'est le plus mauvais théâtre qui est ainsi desservi, parce que le meilleur est largement indépendant de ces modes et se prête à presque toutes les transpositions. Ainsi la tragédie a longtemps survécu (il y a aujour-

d'hui une crise de tragédiens cependant), le mélodrame n'a pu pu se maintenir, et le drame romantique montre beaucoup de faiblesses. Inversement lorsque les acteurs se plaignent que les auteurs ne leur écrivent plus de rôle, ils dénoncent justement la situation que nous analysons : écrire un rôle, c'est prévoir dans le détail la partie que l'acteur devra jouer, c'est lui ménager le meilleur emploi de ses forces et lui préparer une série de coups gagnants. Les auteurs voient là une sorte de tricherie et s'y refusent, et comme le théâtre doit rester le théâtre, c'est sur le comédien que la difficulté retombe.

Bien entendu, il existe aujourd'hui encore et des auteurs et des acteurs de l'ancienne école, et la plus grande partie du théâtre dit de boulevard vit de pièces astucieusement faites pour d'astucieux comédiens. On pourrait suivre le conflit d'une manière exemplaire en étudiant les créations et les présentations nouvelles de la Comédie Française. Et le théâtre de qualité littéraire nous fournit à chaque instant des exemples. Ainsi avec Briser la Statue *(Théâtre Mélingue) M. Gilbert Cesbron a construit un rôle qui est en porte à faux d'une manière particulièrement significative : c'est celui de la petite sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Toute la sainteté du modèle était dans le silence, dans la suppression des toutes les réactions extérieures, dans la souffrance supportée à l'insu de tous, invisible, inexprimée. Mais c'est exactement le contraire du théâtre, la comédienne ne peut pas ne pas exprimer, et le rôle propose à sa créatrice (Mme Madeleine Martel) une contradiction insoluble. Il lui faut bien toussoter pour nous dire ou nous rappeler que ses poumons sont rongés, sursauter et réprimer ostensiblement un sursaut quand une main maladroite lui enfonce une épingle dans l'épaule. Mme Martel a essayé une sorte de dosage de la discrétion et elle s'en tire honorablement : elle n'est pas responsable de l'audace excessive du dessein et on ne peut pas exiger d'elle une vie intérieure qui confinerait presque à la sainteté.*

A l'autre extrême, le Maître de Santiago *de M. de Montherlant (Théâtre Hébertot) réussit dans une mise en scène fidèle aux conventions, et M. Henri Rollan, qiu passe pour un acteur de la vieille école, fait une très belle création : c'est qu'il y a ici adéquation du rôle et de l'acteur. Si l'on peut critiquer la construction de la pièce, on ne peut trop rien dire de celle du rôle : Alvaro correspond presque à un emploi, celui de raisonneur. Le rôle,*

difficile d'ailleurs, est écrit : il restait à M. Henri Rollan à le construire sur la scène, et avec ses moyens personnels, ce qu'il a fait avec un constant bonheur. L'auteur et l'acteur se servent réciproquement ; c'est une sorte de triomphe de la tradition et une victoire du théâtre-théâtre. Peut-être faut-il noter que ces victoires ne sont pas tellement rares depuis quelque temps. La saison dernière, nous avons vu, dans les mêmes conditions, le succès de l'Aigle à deux têtes *de M. Jean Cocteau et celui de* l'Immaculée *de M. Philippe Hériat.*

On pourrait réfléchir encore sur la solution toute différente proposée par les Épiphanies *de M. Henri Pichette (Théâtre des Noctambules). Ici le théâtre traditionnel se dévore lui-même jusqu'au bout, il renonce à ses trucs, à ses pompes et à toutes ses apparences, il renonce à être théâtre. En apparence, à cette limite, on retrouve un rôle, et l'acteur reprend son importance et le droit de faire son métier. Mais, à mieux y regarder, ce n'est qu'une apparence, l'acteur est englouti avec le reste et il subsiste seulement un récitant. La volonté de non-théâtre poussée à l'absurde conduit à substituer à la représentation d'une pièce la récitation d'un poème. Dans le cas des* Épiphanies, *le poème contenait plus d'une beauté, et le récitant, M. Gérard Philippe, était proprement admirable.*

C'est encore une partie difficile enfin que M. Serge Reggiani joue dans la Terrasse de Midi *de M. Maurice Clavel (Vieux-Colombier) : il a un rôle, à la fois construit et écrasant, mais écrit dans une langue qui, derrière quelques facilités romantiques, vise à l'ellipse et à la rapidité. Il lui faut donc courir, sauter de point en point, étoffer son personnage à mesure qu'il le dessine. Lui aussi a des excuses, s'il n'y arrive pas toujours parfaitement.*

Au total, disons que, presque toujours, le théâtre contemporain fait la vie dure au comédien. C'est presque toujours lui qui est obligé de maintenir de force dans la cage de toile et de bois de la scène, un texte qui tend continuellement à s'en évader. Comme le poète, comme le romancier, à sa table, l'auteur dramatique est souverainement libre : il s'applique généralement à se souvenir des nécessités de la scène, mais s'il n'en tient pas compte, il n'y a pas de sanction immédiate. Au contraire, le comédien est face au public qui, au théâtre, demande du théâtre, et auquel bon gré mal gré il faut en donner : tout le risque est pour lui.

Certes, la querelle entre le jeu « naturel » et le jeu « théâtral » n'est pas récente, et Molière en a traité. Mais on peut se demander s'il ne serait pas bon aujourd'hui de retourner la Critique de l'École des Femmes *et l'*Impromptu de Versailles *pour défendre le comédien qui oserait jouer la comédie. Il ne s'agit pas d'un retour en arrière, de la défense des ridicules du passé, ou de leur fixation dans un académisme. Mais de reconnaître des évidences simples, d'appeler un chat un chat, un roman un roman, et du théâtre, du théâtre, c'est-à-dire de reconnaître le bien-fondé du style dans les activités humaines. Il est assez vrai que nous vivons dans un monde où tout le monde triche : un ami de M. Gide a choisi il y a une vingtaine d'années de ne pas jouer, et il est parti. Mais, sur le plan esthétique tout au moins, il ne faut pas être bien malin pour constater que, si tout le monde triche, il n'y a plus de jeu, et chaque prétendu joueur reste seul. Si l'on ne s'en va pas, il ne reste plus alors qu'à réinventer les règles du jeu et à recommencer la partie. Et si cela est proscrit par la terreur qui règne dans les lettres, pourquoi ne serions-nous pas thermidoriens?*

ROBERT KANTERS.

LA CRISE DU CINÉMA FRANÇAIS

L'imprécision des mots est aussi utile que gênante. Le cinéma français subit une crise. N'en doutons pas, puisque les techniciens se sont constitués en comité de défense et ont voté une motion dont les termes ont été à peu de chose près repris par une commission parlementaire. Il serait vain d'objecter que, dans ses cinquante années d'existence, sa mort imminente n'a jamais cessé d'être annoncée (par bonheur à tort), comme nous le rappelle opportunément l'intéressant ouvrage de Georges Sadoul : *Les pionniers du cinéma* (1) pour la période qui va de 1897 à 1909. Ou, qu'en ce moment même, Hollywood se plaint aussi de subir une crise (voir le reportage paru dans le *New-York Herald Tribune* de janvier 1948) : ce n'est assurément pas la même. Il y a aussi une crise du cinéma soviétique qui dure depuis vingt ans et dont on parle aussi peu en U. R. S. S. que dans le restant du monde. Ou encore que les doléances des

(1) Denoël.

intéressés (du producteur au machiniste) sont presque toujours peu pertinentes et grossièrement exagérées et que les remèdes proposés par eux sont inapplicables ou aboutiraient à des injustices encore plus révoltantes : les médecins savent que ceux qui souffrent n'ont pas de mesure dans leurs plaintes. Il n'en demeure pas moins que la situation est sérieuse et mérite d'être examinée sérieusement.

Limitons d'abord le mal : il est uniquement d'ordre industriel et non artistique. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait aucune corrélation entre ces deux domaines. Au contraire, je suis persuadé que le second dépend dans une large mesure du premier. Une industrie saine est la fondation nécessaire à un grand art du cinéma. Mais l'interdépendance ne produit pas de conséquences automatiques, ni immédiates. La production française s'est trouvée économiquement favorisée par l'occupation, par suite du bannissement des films américains. Elle en a bénéficié tout autant pour la qualité : aucune période antérieure de quatre ans ne peut lui opposer sept bandes de la valeur de *le Ciel est à vous, le Corbeau, Douce, Goupi-Mains-Rouges, les Anges du Péché, les Visiteurs du Soir* et *l'Éternel Retour*. Cet élan s'est poursuivi après la Libération avec *les Enfants du Paradis, la Bataille du Rail, Jéricho, la Symphonie pastorale* pour aboutir en 1947 à deux chefs-d'œuvre qui surclassent tout ce que nous avons vu depuis *la Grande Illusion : le Silence est d'or* et *le Diable au Corps*. Il n'y a aucune illusion d'optique à prétendre que, de 1941 à 1947 inclusivement, le cinéma français a atteint un de ses sommets. Les bons observateurs de l'étranger ne s'y trompent d'ailleurs pas.

D'où vient alors le malaise? D'un phénomène d'ordre commercial : la production française est déficitaire, dans son ensemble. Ici encore, il convient de se montrer prudent et de ne pas prendre pour argent comptant toutes les affirmations que reproduisent les journaux. N'oublions pas les trois faits suivants, qui s'éclairent l'un l'autre :

1. De 1935 à 1939, la production française était déficitaire de cinquante millions par an, environ.

2. En 1947, il existe, en France, officiellement, 120 producteurs dont aucun n'a la réputation d'être un mécène.

3. De toutes les industries, le cinéma est celle où le contrôle des frais généraux est le plus difficile. Avec le régime fiscal actuel, il est plus tentant de déclarer des pertes pour échapper à l'impôt que des bénéfices pour attirer des capitaux.

Néanmoins, il est incontestable qu'avant la guerre, un film moyen coûtait deux millions de francs et rapportait de quinze cent mille à six millions de francs. En 1947, un film moyen coûte vingt-cinq millions et rapporte de quinze à trente millions de francs. La marge des risques favorables a diminué, la marge des risques de perte s'est accrue. Conséquence inéluctable en économie libérale (et le dirigisme ne régit pas encore l'écran) : l'argent se détourne de ce genre d'investissements et le chômage fait son apparition.

Ce malaise général a des causes d'ordre général. Il serait extraordinaire que dans un pays qui souffre de difficultés de toute espèce et d'un marasme chronique, le cinéma fût une activité privilégiée. Se reconnaissant impuissants à modifier cet état de choses, les spécialistes préfèrent s'en prendre à des causes accidentelles qui, si elles étaient éliminées, amélioreraient sensiblement leur situation. Nous allons passer maintenant celles-ci en revue.

I. *Les accords Blum-Byrnes.*

Ils jouent pour l'instant le rôle de bouc émissaire. En réalité, ils enregistrent la faiblesse du cinéma français beaucoup plus qu'ils ne la causent. Pour les juger objectivement, il faut faire l'historique du problème.

Énonçons d'abord les principes. En France, l'État n'a vu pendant longtemps dans le cinéma qu'un divertissement forain, taillable et corvéable à merci. En plus de tous les autres impôts, il lui a imposé une taxe sur les recettes brutes qui a fini par s'élever à 50 % : un peu moins que sur le tabac, un peu plus que sur l'alcool. Quand il a commencé à s'apercevoir vaguement que le cinéma était une forme de propagande nationale aussi importante à l'intérieur qu'à l'étranger, il a recouru à une méthode de protectionnisme qui était à la fois la plus paresseuse, la moins intelligente et la moins onéreuse : il a réglementé l'entrée des films étrangers. Pour des raisons qu'il serait trop long d'analyser, la seule concurrence dangereuse était et reste celle des États-Unis. Quatre régimes se sont succédé :

1. De 1930 à 1939, les films américains ont été contingentés, c'est-à-dire que leur nombre a été limité : seulement 180 par an pouvaient être projetés en France. (A ce moment, la production nationale annuelle était de l'ordre de 120 longs métrages).

2. De 1940 à 1944, ils ont été interdits, d'abord en zone occupée, puis dans toute la France.

3. De la Libération à fin juin 1946, a régné une anarchie complète tempérée par l'intervention de la censure, qui a accordé son visa sans limitation au début et qui l'a refusé systématiquement par la suite.

4. Les accords Blum-Byrnes ont établi à partir du 1er juillet 1946 le quota. Le nombre des films américains (ou étrangers d'une manière générale) n'est soumis à aucune restriction, mais chaque salle est obligée de passer des films français pendant quatre semaines au moins sur treize.

Personne ne conteste que le quota soit plus favorable à l'industrie française que le contingentement. Toutefois, beaucoup soutiennent qu'il n'est pas assez favorable. Voyons quels en ont été les effets après dix-huit mois.

D'une manière générale, le système a été effectivement appliqué. On a sans doute relevé quelques salles d'exclusivité parisiennes qui n'ont pas respecté le quota : c'est une infime minorité et ces rares manquements ne méritent pas d'être pris en considération. Se plaindre, comme on l'a fait, que le quota n'ait pas les effets du contingentement est sans relevance : peu importe que, pendant la premier semestre de 1947, 336 films américains aient été introduits en France; ils se concurrencent beaucoup plus entre eux qu'ils ne concurrencent les films français.

De juin 1946 à juin 1947, la production nationale ne s'est pas ralentie. Elle a atteint à peu près une centaine de longs métrages (et non les cinquante que les pessimistes prédisaient à la signature des accords). Dans le second semestre de 1947, elle s'est brusquement effondrée. Il est d'autant plus difficile d'y voir une conséquence directe du quota qu'elle donne des signes de reprise au premier semestre de 1948.

En revanche, ce qui paraît bien être l'effet du quota, c'est l'écart de plus en plus grand qui sépare en 1947 une dizaine de bons films du reste de la production, au-dessous dn médiocre. Tant que les studios métropolitains ne produiront pas plus de 80 longs métrages par an (et ils devraient être modernisés ou augmentés en nombre pour dépasser sensiblement ce chiffre), n'importe quelle bande qui n'est pas absolument improjetable est assurée de rapporter une quinzaine de millions. Il suffit donc que le devis ne dépasse pas douze millions pour que le producteur fasse une bonne affaire : que pour ce prix on ne puisse rien réaliser de propre n'arrête personne. Il ne reste plus que les spéculateurs pour s'attaquer à des films ambitieux, qui coûteront de cinquante à cent vingt millions, dont la

moitié à peine pourra être récupérée, dans le cas du plus grand succès, sur les recettes en France et qui devront être achetés à l'étranger pour être amortis.

En résumé, les accords Blum-Byrnes représentent un progrès sur le passé. Leur revision, dans le sens d'une protection plus considérable de l'industrie nationale, n'aurait pour effet que de remplacer certains abus par d'autres si elle ne s'accompagne pas d'une politique de mesures générales.

II. *Le doublage.*

C'est la seconde brebis galeuse. Là aussi, ses adversaires déforcent leur propre cause à force d'exagération et d'hypocrisie. J'ai toujours trouvé du plus haut comique que des intellectuels qui ne connaissent Dante, Cervantès, Shakespeare, Gœthe et Pouchkine qu'à travers des traductions ou des adaptations et qui s'en trouvent fort bien, se mettent à hurler à l'iconoclastie et au sacrilège quand une actrice française prête sa voix à Marlène Dietrich ou quand Marcel Achard transpose en français un dialogue de Charlie Chaplin. On a été jusqu'à soutenir que c'était par perversité pure que les Américains doublaient leurs films au lieu de projeter des versions originales sous-titrées — sans réfléchir que ces excellents hommes d'affaires ne paieraient pas trois millions pour un doublage si un sous-titrage de trois cent mille francs faisait l'affaire. Certains ont même réclamé l'interdiction pure et simple du doublage, ce qui correspond très exactement à l'interdiction de la publication de toutes les traductions.

La vérité est beaucoup plus simple. Le doublage est un mal nécessaire (comme la censure). Si le film est parlant et a cessé d'être muet, c'est parce que les spectateurs aiment à entendre parler leur langue — et non une langue qu'ils ne comprennent pas. Fait exception dans les grandes villes une infime minorité de gens instruits, par ailleurs capables de l'opération assez compliquée qui consiste à regarder une image et à lire en même temps le texte qui est imprimé dessus : son avis ne compte pas.

Par ailleurs, le doublage est une entreprise beaucoup plus difficile qu'une traduction, même qu'une traduction de poésie, qui est déjà un tour de force. Et comme il est moins bien payé qu'un autre travail similaire, il est en général très mal fait. En même temps, si les huit grands producteurs américains se sont imposés à eux-mêmes un contingentement en limitant

leurs importations à 80 films doublés par an, les distributeurs français achètent aux indépendants des bandes de basse qualité (westerns et policiers), les font doubler au plus juste prix et en inondent le marché.

Deux remèdes ont été proposés : un contingentement, supplémentaire au quota, des doublages ou leur taxation. Ils ne paraissent ni l'un ni l'autre de nature à produire ce qui serait vraiment désirable : que le doublage quitte le niveau des traductions de romans policiers faites par des tâcherons qui ne connaissent ni l'anglais, ni le français, pour atteindre le niveau des traductions de Shakespeare par Gide ou de Gœthe par Arnoux.

III. *L'exportation.*

Le film français se vend mal sur le marché mondial. Moins mal qu'avant la guerre, mais mal tout de même.

Encore une fois, la corporation préconise un remède artificiel et inapplicable : l'obligation de la réciprocité pour les pays importateurs. Ce qui est aussi sérieux que si les États-Unis ne consentaient à acheter le bordeaux et le champagne qu'à la condition d'exporter en France une quantité égale de crus de Californie.

En réalité, la situation privilégiée du film américain dans le monde entier tient à une politique cohérente poursuivie sans relâche depuis trente ans : constitution de filiales dans chaque pays, organisation de la distribution, achat de salles ou participations prises dans les circuits. Les huit grands producteurs se sont fédérés à cet effet en une association unique (M. P. A. A.) et ont subordonné leurs intérêts particuliers à la pénétration du film américain. Par comparaison, les producteurs français se sont toujours bornés à vendre leurs bandes à des distributeurs locaux, pour encaisser sur-le-champ un bénéfice immédiat, sans jamais viser un but à longue échéance. Ajoutons qu'ils n'ont jamais obtenu l'appui de leur gouvernement. Quand le général de Gaulle, alors chef du Gouvernement Provisoire, rendit visite au président Truman, il fut surpris que la première question que lui posa celui-ci concernât le cinéma : selon les meilleures traditions de nos hommes d'État, il estimait que cet amusement populaire ne méritait pas son attention.

Au contraire, le Ministre des Finances décourage l'exporta-

tion en imposant à celle-ci de passer par l'Office des Changes, dont les taux sont notoirement inférieurs à ceux du marché libre. Un régime soucieux de se procurer des devises étrangères favoriserait au contraire ce commerce idéal, qui ne coûte rien en matière première au pays d'origine : en Allemagne, le Dr Schacht accordait aux producteurs une prime équivalente à toutes les sommes payées par l'étranger.

IV. — *Le prix de revient.*

Nous avons vu que les dépenses occasionnées par un film ont été multipliées depuis la guerre par un coefficient de dix à quinze, tandis que les recettes ont à peine quadruplé. L'explication est simple : le cinéma achète au marché noir et vend à la taxe.

Malgré cela, la France demeure à cet égard dans une situation privilégiée, en dépit des plaintes qui se font entendre : à qualité égale, un film y coûte quatre fois moins cher qu'en Angleterre et dix fois moins cher qu'aux États-Unis. C'est le côté avantageux de sa position défavorable : car le cinéma est la seule industrie où le prix de vente détermine le prix de revient, alors que partout ailleurs le prix de revient détermine le prix de vente. A partir du moment où un long métrage est à peu près assuré de rapporter un million de dollars, tous ceux qui participent à sa réalisation s'entendent pour faire augmenter leurs salaires jusqu'à ce que le coût atteigne huit cent mille dollars. Parce qu'il est impossible que les recettes françaises dépassent cinquante millions de francs pour la part du producteur dans le meilleur cas, auteurs, acteurs et techniciens réduisent leurs prétentions à due concurrence. Il n'y a que le régime soviétique qui peut se permettre de n'attribuer qu'un seizième du prix de vente d'un film à ceux qui l'ont fait, l'État empochant les quinze autres seizièmes.

Faut-il en conclure qu'il n'y a qu'à laisser les choses aller leur train? Certes non. René Clair l'a dit depuis longtemps : « Le cinéma est une affaire de gouvernement. » Encore faudrait-il que l'État ne s'en occupât d'une manière uniquement négative, comme c'est le cas jusqu'à présent. Certes, le plan Monnet avait considéré le cinéma comme une industrie de base et prévu son rééquipement. Mais il est bien question aujourd'hui d'exécuter le plan Monnet.

L'aide gouvernementale devrait se manifester sur trois plans :

A. *Équipement.*

Des crédits et des matières premières devraient être alloués par priorité pour :

a) la modernisation des studios existants (dont les installations les plus récentes datent de 1939);

b) la création de nouveaux studios;

c) la fabrication et le tirage de pellicule couleur (les jours du noir et blanc sont comptés).

B. *Production.*

a) Détaxation du film de qualité;

b) Prime à l'exportation;

c) Subsides au film non spectaculaire : scientifique et pédagogique.

C. *Exploitation.*

a) Reconstruction des salles sinistrées;

b) Introduction du cinéma dans les campagnes par la création d'une industrie nationale de format réduit (appareils et pellicule);

c) Introduction du cinéma à l'école.

En 1947, il y a eu 400 millions d'entrées dans les cinémas de France contre 1.300 millions en Grande-Bretagne, qui a une population sensiblement égale. Il n'est donc pas déraisonnable de juger possible que, si les moyens matériels leur en sont donnés, les Français pourraient à brève échéance aller trois fois plus au cinéma qu'ils ne le font maintenant. Ce jour-là, la crise actuelle sera terminée.

DENIS MARION.

PROMENADES

CHEZ GANDHI

Trente mille Indiens dans un immense hall en plein air, bâti de toiles et de bambous dans l'enceinte du Vieux Fort de Delhi. C'est la première réunion de la Conférence Asiatique convoquée ici par le pandit Nehru. Aux premiers rangs de cet immense public, plus de trente nations asiatiques représentées par leurs délégués : jusqu'à ceux de Mongolie, venus en avion, ceux du Tibet qui ont quitté Lhassa la mystérieuse à dos de chameaux, ceux d'Irak, d'Arabie, de Corée... Costumes de soie, turbans, batiks, chignons, voiles et turbans, robes et sarongs. Et puis, en complets vestons, les sept délégués des républiques socialistes soviétiques, seuls blancs à cheveux blonds, et ne parlant que le russe...

Au-dessus d'une estrade aux gradins successifs en escalier, où s'étagent les chefs de délégations, une carte énorme de l'Asie. Et voici, tandis que monte une grande clameur, le tout petit Gandhi surgi des coulisses, porté par des disciples en robe blanche et déposé sur des édredons de coton immaculé, comme un *netsuké* japonais, vieille statuette précieuse d'ivoire noirci dans de la ouate.

L'apothéose de Gandhi devant l'Asie : cela valait d'être vu. Et tout de suite il m'est apparu que Gandhi, c'est d'abord un certain ensorcellement que dégage sa présence, une électricité qu'on sent ici crépiter sur l'assemblée. Il a parlé. Son discours, prononcé en anglais — en anglais, pour tous ces représentants de la révolte asiatique! — n'était que paroles très simples, murmurées d'une voix chevrotante dans un micro. La réalité et la vérité de l'Inde, disait-il, ne sont pas dans ses villes, mais dans ses 700.000 villages... La liberté n'est pas seulement dans l'indépendance, mais dans le bon usage qu'il en faut faire... La grandeur ne vient pas par la force des armes, mais par celle de l'amour. Un message d'amour doit être la réponse de l'Asie à la bombe atomique...

L'Asie applaudit par tous ses délégués. Hélas! qui donc parmi eux a le droit d'applaudir? Quel autre pays que l'Inde aura su conquérir sa liberté sans que le sang coule? Le Vietminh est

ici représenté, et la république d'Indonésie, et la Chine, que déchire la guerre civile, et la Ligue Arabe, en lutte contre les Juifs. Et quand la séance est levée, et que la foule se répand sous la nuit criblée d'étoiles, de larges forces de police l'accueillent et l'encadrent à son retour vers la ville : à Delhi même, l'émeute vient d'éclater, à l'heure où Gandhi parlait, entre hindous et musulmans.

A la limite de la cité, au bout des longues allées et des alignements de petites boîtes blanches où vivent dans des alvéoles les habitants à peau noire de cette ville de fonctionnaires, il a élu domicile parmi les intouchables. Ces derniers, qui sont les balayeurs et les boueux de New Delhi, ont ici un quartier de maisons ouvrières. Derrière leur colonie, une courette aux murs blancs et ocres, comme une cour d'école, ombrée de quelques arbres au feuillage léger. Dans un coin, une maisonnette dont le toit n'abrite qu'une pièce unique : c'est la maison, la cabane de Gandhi.

Comme chaque soir, un peu avant 7 heures, toute une foule s'est assemblée pour assister à ses prières. Une sorte d'estrade tendue de drap blanc s'élève au milieu de la cour. Par devant s'assemblent les hommes, enjuponnés dans le pagne indien de cotonnade, et coiffés du turban ou du « Gandhi cap » : la toque blanche qu'ont rendue populaire les membres du parti du Congrès. Par derrière, et séparées des hommes par une murette, les femmes, accroupies sur une toile; leur foule est extraordinairement harmonieuse, dans ses agenouillements et ses accroupissements, et le flou de ses voiles à l'antique, légers, fondant leurs nuances pastel dans la lumière diffuse du soir. Des enfants, aux yeux agrandis d'un cercle sombre de fard, jouent au milieu d'elles.

Des disciples du Mahatma, membres de son *ashram* (communauté de fidèles) paraissent. Des visiteurs sortent de la cabane, quittent les lieux dans les claquements de portières de leurs luxueuses limousines : les entretiens politiques de la journée sont terminés, et fini le travail que le saint homme commence chaque matin avant l'aube. La foule impatiente tend ses visages sombres vers la maisonnette : à 7 heures juste, voici l'apparition de Gandhi. Précédant la cohorte blanche de ses fidèles, il avance entre deux jeunes filles aux longues tresses, appuyant ses vieux bras sur les écharpes flottantes de leurs épaules. Le torse nu et tanné par le soleil, vêtu seulement d'un pagne qui serre ses reins, il a l'air d'un Christ de bois brun décroché de son crucifix. Éclairs de magnésium, course brève

de journalistes indiens et étrangers, fusillade des cameras. Déjà, le saint est sur son estrade, entouré de quelques fidèles accroupis, tournant le dos aux femmes. Sa nuque se courbe, ses yeux se ferment, il baisse vers ses genoux sa vieille grimace bienveillante : Gandhi est en prières. La foule se tait. Au loin dans le soir rose et bleu, des grappes de curieux immobiles sur des murs et des terrasses : les intouchables, qui n'osent approcher.

Gandhi relève la tête et les jeunes filles assises autour de lui commencent à chanter. C'est d'abord — à ma surprise — une invocation *en japonais*, au Bouddha Amida, seigneur de bonté et de vertu; puis la mélopée d'un ancien hymne védique; une récitation du Coran (afin d'affirmer la fraternité des hindous et des mulsulmans; mais chaque jour dans leurs journaux, ceux-ci protestent contre cette « usurpation » de leur livre saint); un chant chrétien (et par-dessus la tête du Mahatma se dresse, en fond de décor, une croix au sommet de la tour carrée d'une église voisine); puis je ne sais quel refrain que la foule reprend et scande de battements de mains.

Enfin Gandhi parle, d'une voix fêlée qu'il verse dans un microphone tout près de sa bouche sans dents, et que des haut-parleurs répandent sur la foule. Le vieux prophète s'anime, son œil vif derrière les lunettes de fer suit les réactions de l'auditoire; ses paroles s'accompagnent de tout un langage de ses mains. Étonnant discours, qu'un ami hindou me traduit à mesure. A ce « meeting de prières » que Gandhi tient quotidiennement depuis trente ans, je suis venu vingt fois, et c'est toujours le même surprenant mélange de récits familiers et de haute politique, de remèdes de bonne femme et de paroles mystiques, de confidences personnelles et de mots d'ordre pour l'Inde entière; des traits d'humour, des paradoxes, le tout en « salade » dans un langage très simple, que le plus humble pourra comprendre, et sur un ton de maître d'école parlant à ses enfants.

Mais pas un mot de ce discours n'est dit au hasard; pas un mot non plus ne sera perdu. Tout à l'heure, quand la foule se dispersera dans la nuit tombante, et que le Mahatma sera retourné dans sa cellule, reprenant déjà le travail entre son rouet et son téléphone, un ermite-secrétaire de son *ashram* distribuera aux journalistes indiens un compte rendu dactylographié, en anglais, du discours de ce soir; et voilà comment demain à travers les Indes, tous les journaux parleront en première page de Dieu, de la fraternité des hommes et de la chasteté.



Il est bien plus complexe, pourtant, que les images simples qu'il donne de lui-même. Multiple, paradoxal, inclassable... Avocat, paysan, journaliste, acteur, prophète et politicien, il est tout cela à la fois. Avocat? il n'a jamais cessé d'être l'*attorney* formé à Londres et en Afrique du Sud, où il fut « coolie-lawyer », comme il dit : avocat-coolie, ou avocat des coolies, miséreux qui défend les miséreux, et plaideur retors débattant par mille saintes roueries un procès jamais clos. Paysan? il l'est resté comme neuf sur dix des Indiens, dont il garde la vie frugale, le sens du concret, le langage simple; les foules misérables se reconnaissent en lui, et il est seul dans la politique indienne à toujours les écouter, à toujours prendre le bien des masses comme critère de ses décisions. Journaliste, il écrit dans la presse depuis de longues années et j'ai dit comment il sait utiliser les moyens les plus modernes de diffuser constamment sa pensée. Acteur? il a le sens de son personnage, il en a étudié et soigné les images et les gestes, et son « meeting de prières » est un acte bien monté, répété depuis trente ans. Politicien, et le plus habile : celui qui demeure dans la coulisse, et sans lequel rien pourtant ne se décide.

Ses paradoxes : hindou jusqu'à la moelle de ses vieux os, mais le pire ennemi d'un certain hindouisme dont il détruit les castes et rabat l'orgueil. Fondamentalement religieux, mais d'une religion qui refuse les dogmes et fond en une seule toutes les religions. Le plus doux des hommes, mais le plus épris de la force vraie, celle de l'esprit; et le plus violent par la non-violence. Est-il un saint égaré dans la politique, ou un politicien élevé jusqu'à la sainteté? Les Indiens en discutent eux-mêmes passionnément; car s'il commande l'adoration des foules misérables, il est aussi, dans le cercle étroit de la politique indienne, le plus discuté des hommes. Qui donc pourrait le suivre en effet? Avancé à l'extrême pointe de l'action pratique, il fuit aussitôt aux limites supérieures de la mystique. Insaisissable, il échappe à toute prise, passant à chaque instant d'un plan à l'autre. Et son dernier paradoxe aura été d'être à la fois vainqueur et vaincu. Vainqueur dans son long combat contre l'Angleterre — mais sa victoire apporte aux Indes, avec la liberté, la liberté de s'entre-tuer. Vaincu donc dans sa lutte contre la violence des hommes? mais sa défaite même enseigne aux Indiens ce qu'il leur coûte de mépriser ses leçons. Et,

calculant toujours exactement l'usage pratique de sa sainteté, il vient d'ailleurs d'utiliser une dernière fois son « arme secrète », le jeûne, et de désarmer les passions...

Gandhi : un roué prophète, un malin génie de la vertu, un vieux renard de la sainteté. Quelle plus puissante ruse que d'aimer l'ennemi qu'on attaque, et de l'affaiblir en se faisant aimer de lui? La clef du personnage est peut-être un certain machiavélisme à rebours, un machiavélisme du bien.

ROBERT GUILLAIN.

Les journaux :

PROKOFIEF FAIT AMENDE HONORABLE

Moscou, 16 février (*Reuter*). — Après les critiques dont son œuvre a fait l'objet récemment de la part du Comité central du parti communiste, le compositeur soviétique Serge Prokofief a déclaré à un correspondant de l'agence Tass :

« Bien que j'aie beaucoup de difficulté à comprendre pourquoi je figure parmi les compositeurs qui représentent la tendance « formaliste », je suis convaincu que le peuple et le public mélomane soviétique m'aideront à supprimer cette tendance dans mon œuvre, et que mes futures créations seront dignes de mon peuple et de mon grand pays. »

ALGÉRIE

Alger, 26 décembre.

Il fait encore nuit lorsque l'avion se pose à Alger. Je ne sais rien de l'Afrique sinon par des photographies et des récits de voyageurs. J'essaye de déchiffrer son visage en aveugle, les mains tendues. Je heurte un bourricot minuscule, le poil tombant, le ventre rond. Je le reconnais aussitôt sans hésiter. L'Afrique a préparé pour ne pas me dépayser dix autres signes d'intelligence que révèlent les phares de l'autocar qui nous conduit à la ville : une rangée de palmiers, une charrette d'oranges, deux fantômes masqués, une coupole d'émail, un bidon d'essence, et, comme signature, un petit garçon aux pieds nus,

la tignasse en broussaille, l'œil éclatant, qui vend des journaux, des cigarettes américaines et cire les chaussures. Clins d'yeux pour touristes auxquels je commence par me laisser prendre, mais qui finissent par m'inquiéter. Tant de couleur locale déconcerte. J'aimerais trouver la porte des coulisses.

Même impression l'après-midi à la Casbah. On a, de toute évidence, prévu notre visite. Bazin, Lods et moi sommes à Alger pour nous occuper de cinéma. Chaque rue est un décor de film. Bazin reconnaît l'un après l'autre les plans de *Pépé le Moko*. Instinctivement nous cherchons Jean Gabin. Il n'a pas dû pouvoir se rendre libre. On nous offre, pour le remplacer, les frères Prévert sous forme d'un corbillard à deux chevaux roulant parmi les peaux d'oranges et conduit par un cocher en chapeau de gendarme. C'est trop parfait. Nous applaudissons. L'écrivain public assis sur le trottoir salue modestement. C'est Jean-Paul Sartre coiffé d'un fez et vêtu d'une gandourah. J'appelle le garçon de café Pascal. Il sourit. Tout est truqué. Le tourisme a miné la ville. Nous fuyons.

Jean Lods, dans l'avion, nous avait raconté l'histoire d'un ouvrier français parti travailler en Ukraine et qui, ayant faim, pousse la porte de la première épicerie venue pour demander un camembert. L'épicière n'en a pas. Furieux, il injurie le pays tout entier, incapable de comprendre pourquoi il n'y a pas en Ukraine de fromage français. Nous nous sommes juré de ne pas chercher de camembert en Algérie, aussi décidons-nous de retourner à la Casbah la nuit.

On m'avait dit : « Surtout pas la nuit. C'est dangereux. Tu risques de n'en pas revenir. » C'eût été dommage d'hésiter.

La nuit rétablit l'équilibre. Les Européens ne promènent plus dans les ruelles leurs appareils photographiques. Le masque tombe. Une autre vie commence, mystérieuse et authentique. Au grouillement bigarré et chatoyant du jour, aux cris, aux rires succède le silence. Alors les chats sortent des murs. Les femmes se dévoilent. Le pittoresque s'évanouit. La saleté ne ment plus, ni la misère. L'aveugle cesse de tendre la main au visiteur, il lève simplement vers la lune ses yeux purulents. L'eau grasse se mêle aux pelures d'oranges, aux détritus, aux excréments. Une odeur infecte suinte des maisons. La Casbah avoue sa lèpre. Elle reconnaît n'être rien qu'une « zone » pouilleuse, scandaleuse, qu'un gouvernement qui se respecte aurait dû, depuis longtemps, assainir et peut-être raser, mais que le collectionneur de souvenirs de voyages exige de retrouver telle que les prospectus la lui ont décrite. « D'ailleurs, pense-t-il

pour étouffer tout remords, si on installait *ces gens-là* dans des maisons propres, ils les auraient vite transformées en taudis. » L'expérience vaut peut-être, quand même, d'être tentée.

Nous entrons dans un café boire un thé à la menthe. Le patron a le teint bistre, l'œil humide, les doigts couverts de bagues. Jean Lods lui demande où il faut aller pour voir quelque chose. Il sourit et répond doucement :

— Rien à voir, la nuit. Il vaut mieux, pour vous, revenir le jour.

Je reçois cette phrase comme une gifle. Je comprends le malaise qui ne m'a pas quitté durant cette promenade nocturne : *je ne suis pas chez moi*. La représentation est terminée. Les acteurs se reposent et veulent rester entre eux. Il n'y a plus qu'à fuir pour la seconde fois.

Sidi Madhani, 31 *décembre*.

Sitôt dépassé Alger nous trouvons la terre rouge et les champs de citronniers. La voiture roule dans le soleil. Nous traversons Blida, ville des roses, avec son kiosque à musique crevé d'un palmier-marabout. Nous croisons deux skieurs en tenue de combat. Bazin me montre la montagne. La neige n'est qu'à quinze kilomètres.

La maison de Sidi Madhani, qui appartient à la Direction des Mouvements de Jeunesse d'Alger, fait charnière. Elle dresse ses terrasses rouges et ses orangers entre la plane et la montagne. Saint-Germain des Prés nous y attend représenté par Francis Ponge et Henri Calet qui se reposent et travaillent aux frais du gouvernement. Henri Calet ressemble aux écrits de Francis Ponge. Il porte un visage dessiné par Jean Dubuffet et n'ose pas s'en défaire. Il en vérifie sans cesse les attaches, s'assure du doigt que tout est en place, que les nœuds ne se desserrent pas. Il remonte, d'un froncement de nez impatient, ses lunettes qui maintiennent l'ensemble. Francis Ponge ressemble aux écrits d'Henri Calet. Il est bien vivant, bien lavé, le teint rouge, l'œil vif. Il a quelque chose de bonhomme et de simple. On sent qu'il a pris le bon parti des choses. Il doit préparer quelque chef-d'œuvre à partir du figuier de Barbarie.

Un couscous très épicé nous réunit autour de M. Boubakeur, professeur d'arabe au lycée d'Alger. C'est un musulman. Le silence se fait rapidement. On l'écoute parler. Il devient le centre de cette journée où tout va prendre pour moi sa vraie lumière. Petit-fils d'un conquérant, n'ayant rien fait d'autre

que de verser le sang de mon grand-père, je me tiens en face de M. Boubakeur et cherche à comprendre. Que suis-je venu lui apporter? Sa civilisation est plus ancienne que la mienne, ses poètes plus raffinés, ses savants plus habiles. Sa religion est si profondément vivace qu'elle reste l'assise essentielle de tout un peuple. Alors? Je n'arrive pas, malgré mes ancêtres et la France tout entière qui me pousse aux épaules, à me sentir supérieur. J'ai presque honte. J'aimerais être avec lui sur le même plan, d'homme à homme et de peuple à peuple. L'Arabe mon prochain.

Ce que la conquête a apporté à M. Boubakeur et à ses semblables, la goutte de citron l'apporte à l'huître. Elle dormait, elle s'éveille, se replie sur elle-même, cherche à se défendre. Les musulmans ont été obligés de prendre conscience de leurs forces et de leurs faiblesses. Ils ont augmenté les premières, neutralisé les autres. C'est un long travail qui est loin d'être aujourd'hui terminé.

— Ce qui importe, dit M. Boubakeur, ce ne sont pas les causes de la souffrance, mais la souffrance en elle-même. Elle n'est pas d'origine politique, économique ou sociale, elle est intérieure. C'est une souffrance d'évolution, de croissance. Nos problèmes ne sont pas des problèmes de plaisir. Même si vous nous construisez des paradis, vous n'arrangerez rien. Notre drame nous est personnel. C'est une rupture avec le passé traditionnel. Toute rupture est sanglante. Elle peut prendre diverses formes : nationalisme, antisémitisme. Elle n'en reste pas moins interne, intérieure. Vous ne pouvez qu'essayer de comprendre. »

Et, malgré mon grand-père, je me sens de moins en moins chez moi. L'Algérie se reconquiert elle-même lentement.

Il termine sur une anecdote. Après la conquête un musulman va passer quelques mois en France. Lorsqu'il revient on lui demande comment sont les chrétiens.

— C'est très simple, dit-il. Nous, musulmans, nous écrivons de droite à gauche, eux, de gauche à droite. Quand nous entrons dans une église nous retirons nos chaussures et gardons la tête couverte, eux gardent leurs chaussures et retirent leurs chapeaux. Nous nous rasons le crâne et portons la barbe. Ils se rasent la barbe et portent les cheveux longs. Nous laissons les tapis par terre, ils les pendent aux murs. En bref, si vous voulez un chrétien, prenez un musulman et mettez-lui la tête en bas.

L'histoire jusqu'ici est amusante. Elle devient tragique si

l'on essaie de remettre le musulman à l'endroit. C'est ici que je retrouve le camembert de Jean Lods. Si la France permet à l'Algérie de découvrir son vrai visage, elle aura réussi sa mission. Si elle en fait une seconde France, elle aura perdu.

Dans l'après-midi nous allons jusqu'aux gorges de la Chiffa, voir les singes. André Bazin emporte du pain sous son bras, comme pour le Jardin Zoologique. Les singes nous attendent sur la route. Ils ont l'habitude de ces visites. Ils doivent avoir organisé entre eux un tour de service. Tout le pain de Bazin y passe. Un motocycliste traverse la route.

— On est en famille, crie-t-il.

Le soir, nous sommes invités à dîner par des musulmans. Dîner d'hommes. Les femmes restent invisibles. Je me régale de viande au sucre. Francis Ponge aussi. Le raffinement de l'hospitalité musulmane est tel que l'hôte ne dîne pas avec ses invités, ni aucun membre de sa famille. Ils font le service et dînent ensuite aux cuisines. Trois règles président à cette hospitalité :

— Donne à ton hôte ce que tu as de plus précieux.

— Parle à ton hôte jusqu'à ce qu'il bâille et manifeste le désir de dormir.

— Accompagne ton hôte sur la route, lorsqu'il quitte ta maison, jusqu'à ce qu'il trouve un autre compagnon.

Bou Saada, 2 janvier.

Deux cent cinquante kilomètres vers le Sud en autocar, pour atteindre le désert. L'autocar est un des mythes essentiels de l'Algérie. Il a remplacé le tapis volant des kalifes de Bagdad. A l'intérieur, c'est un entassement de burnous, de paniers et de coqs liés par les pattes. Un gobelet de fer circule pour ceux qui ont mal au cœur. Près de moi, un des jeunes Arabes d'André Gide, chantera pendant les six heures du voyage une mélopée toujours la même, qui ressemble à l'appel du muezzin. Derrière lui trône un caïd. On le reconnaît à sa propreté minutieuse. L'étoffe qui lui encadre le visage est d'une blancheur éclatante, ses ongles sont soigneusement polis. Il porte sous son burnous immaculé une gabardine américaine gris perle. Il fume, le petit doigt levé, à l'aide d'un fume-cigarette d'ivoire. La barbe est parfaitement taillée. C'est le père de tont l'autocar. Aux arrêts, il fait acheter de la pâtisserie pour tout le monde, et jette des pièces de cents sous aux petits mendiants qui assail-

lent la voiture. C'est un grand seigneur. Il a la noblesse hautaine et inquiétante du chat. Il est décoré de la Légion d'honneur.

Le désert. Ni tentes de nomades, ni touffes de palmiers, ni officier méhariste. Aucun souvenir de film, aucune carte postale. La lumière et le silence, — grandioses, d'un autre âge. Me voici reporté au commencement du monde sur une planète encore vierge que l'homme n'a su qu'égratigner d'une mince route goudronnée, d'une ligne de fils télégraphiques. Rien n'apparaît encore de ce visage endormi dont le soleil brûle peu à peu le sable protecteur. La croûte par endroits se fendille, un filet d'eau jaillit et les hommes s'y désaltèrent. Tout le reste est le lieu d'un combat sacré où la volonté de Dieu lutte contre le temps. Les hommes attendent. Comme des enfants sur une plage ils élèvent des maisons de sable et s'y abritent pour prier, immobiles, confondus avec le sable même, soumis à la seule loi du Seigneur. El-Hamel, ville sainte, est invisible dans l'immensité. On la devine au murmure de prières qui s'élève de la mosquée. Je m'y aventure avec une troupe de touristes de l'agence Cook. Ils se photographient en groupe et, quand l'un d'eux s'isole au coin d'un mur, hurlent en riant :

— Alors, tu fais ta petite oued.

Dix enfants, surgis on ne sait d'où, les suivent en chantant :

— Donne un sou, M'sieur, donne un sou...

Le chef de la ville est un marabout vénéré dont l'influence considérable s'étend sur toute la région. Il sait que sa ville est devenue un lieu très prisé de tourisme. Il sait que le touriste a depuis longtemps, surtout s'il est français, perdu tout sens du sacré, qu'il se croit chez lui partout puisqu'il a payé. Il offre donc chaque jour, après la visite, une tournée générale de café sucré, dans une salle de sa demeure, tapissée de drapeux français, et dont la cheminée s'orne d'une pendule 1900. On cherche le Barbedienne (un touriste a dû le voler, le prenant pour un chef-d'œuvre de l'art arabe). Je bois avec difficulté. Le marabout, bien entendu, régale, mais n'assiste pas. Je me trompe peut-être, mais le mépris me semble présider à cette hospitalité-là. C'est une réussite de l'agence Cook. En quoi cela atteint-il la vie profonde de la ville sainte? Les voix dans la mosquée ne se sont pas arrêtées, et les hommes, aveugles et sourds à notre présence, touchent trois fois terre du front en regardant La Mecque.

El-Hamel a une école française. Avant de partir, André Bazin veut rendre visite à l'instituteur. Il s'appelle M. Didier. Il est

chauve. Il a des yeux de faïence claire, un petit ventre, et un accent légèrement toulousain. Il est là depuis 1939. Il nous fait visiter son école, qui est très belle, et qui ressemble d'une façon bouleversante à toutes les écoles de France. Les mêmes pupitres de bois, les mêmes encriers de porcelaine, le même tableau noir, les mêmes cartes de géographie, la même petite armoire vitrée avec décalitre, hectogramme et décimètre. M. Didier, lui ne cherche pas de camembert dans les épiceries algériennes. Il sait qu'il n'en trouvera pas. Il décide seulement d'en fabriquer coûte que coûte avec ce qu'il trouve sur place. Il n'est pas besoin de le pousser beaucoup pour lui faire avouer qu'il n'a pas grande sympathie pour ses élèves, que ce sont des sauvages incurables, et que, tout en faisant consciencieusement son travail, il juge ses efforts finalement vains.

— Et le marabout? lui demandons-nous.

— Nous nous voyons le moins possible. C'est le seul moyen de nous entendre.

Le marabout est, je le rappelle, le chef absolu de la ville. Je ne juge pas M. Didier. Je ne l'ai vu que cinq minutes. Je raconte seulement. Je me permets cependant de m'étonner qu'il nous ait si facilement dit tout cela, à nous des inconnus. La bande des touristes Cook étaient avec nous. Ils ont écouté attentivement M. Didier. Ils ont maintenant une carte postale psychologique à ajouter à leur collection. Et ils l'exiberont plus tard devant leurs amis, en ajoutant :

— Ce n'est pas moi, c'est M. Didier qui l'a dit. Et c'est un homme compétent. Il est là-bas depuis huit ans. Il les connaît.

Je n'en veux pas à M. Didier. J'en veux à ses supérieurs. Lui ne fait qu'obéir de son mieux. Mais il semble évident que le problème de l'instituteur français dans une ville musulmane, de sa formation, de son enseignement, n'a pas encore fait l'objet d'études approfondies dans les Ministères et autres organismes parisiens. Pourtant le temps des militaires est, de toute façon, passé.

Avant de quitter Bou Saada, je fais connaissance avec le traître. Avec Judas. Je sais maintenant qui il est. Je sais son nom : Hamar. Il est guide Il vient attendre les touristes à l'autocar et s'offre à leur montrer les curiosité de son pays. Car Hamar est arabe. Un Arabe propre, rasé, parlant français sans accent. Il vous appelle « mon cher ». Il a choisi. Il est du côté des conquérants. Il s'est soumis. Il leur vend son pays contre trente deniers. Quand il parle de ceux de sa race, il

dit : « *Ceux-là* », et il assure les mêmes choses que M. Didier : « Ils sont sauvages encore, ils ne savent pas se laver », avec un ton complice, qui signifie : « Moi je n'en suis plus. » Il a toujours un sourire de connivence, un œil mi-fermé, une main tendue pour le pourboire. Il vous propose de tout vous faire voir : les mosquées, les danseuses nues, les bordels. C'est le personnage le plus méprisable, le plus haïssable que j'aie vu en Afrique du Nord. Hamar, le guide de Bou-Saada.

JACQUES TOURNIER.

Les journaux :

CHOSTAKOVITCH
BAT SA COULPE

Moscou, 21 février. — Le compositeur soviétique Dimitri Chostakovitch, que la « Pravda » a récemment accusé d'être trop formaliste, s'est félicité de l'influence du Comité central du Parti communiste sur « l'essor créateur de la musique soviétique ».

« Aussi pénible que cela soit pour moi, je reconnais que le parti et le peuple ont raison. Je m'efforcerai donc de créer de nouvelles œuvres capables d'atteindre le cœur de mon peuple et de gagner son amour, car l'application des justes indications du Comité central du Parti communiste ne peut que favoriser l'essor créateur de la musique soviétique. »

PASSAGES

Bordeneuve.

C'est là que dort mon fils et la chambre est fort triste... Madeleine Ley parle ainsi, ce dimanche de juillet, dans sa petite maison d'exil au toit rose (je crois) entre Laurabuc et Pexiora. Elle est là avec son fils; ils ont les mêmes yeux de poésie et de vérité. On y voit leur histoire et, dans cette chambre où rentre toute une fraîche lumière, nous écoutons la voix musicienne, aux imperceptibles fêlures, de cette grande jeune femme qui écrivit *Olivia*. Ainsi nous nous connûmes à travers la France mais aussi à travers l'amitié valaisane; et voilà comment, par une douce après-midi dominicale, sans les ardeurs coutumières de juillet, tandis que passe au fond des maïs et des

jardins secs le train qu'Henry Bataille écoutait jadis du domaine voisin, nous sommes là. Les cyprès sont immobiles au-dessus des mauves. Le temps est léger comme les mots, des mots bleus quand c'est Madeleine Ley qui parle.

Cependant la guerre est présente dans cette chambre où la moindre chose recrée l'atmosphère du roman grâce auquel nous sommes réunis ce soir. Il y a des fleurs dans un pot à lait. Dans un autre on a mis de la folle avoine dont chaque brin a été enveloppé de papier d'argent comme des aiguillettes. *J'ai vu ça chez les paysans, j'ai voulu faire comme eux...*

Le soleil va déjà baisser derrière les pins sombres du voisinage. La mélancolie rôde parmi nous comme ces mites qui échappent chaque fois au battement de mains. Notre amie s'attriste parce que nous allons partir sans avoir partagé sa soupe. Elle vient d'être souffrante; nous la sentons lasse soudain. Elle nous dit, semblant nous demander confirmation : « *Mais, vous savez, je ne suis pas fatiguée du tout* ». Il n'y aura bientôt plus de soleil qu'au ciel. Il faut partir. Elle nous retient encore. « *Voyez-vous, je crois que vous ne reviendrez pas ici...* » De ces doutes qui soudain nous troublent, achèvent de nous décourager, réveillant des deuils, non pas des morts mais des vivants que l'on a vus une fois, qu'il aurait fallu revoir...

...Et puis le soir, le tournant du chemin, le caprice de la vie. On a eu tort. Il suffira d'une insomnie pour retrouver tous les détails d'une visite sans lendemain alors qu'on avait promis de revenir sachant déjà qu'on ne le ferait pas, et justement peut-être parce qu'on se sentait forcé de promettre pour conjurer la mélancolie sur le perron. Il y avait deux canards sur la mare, le métayer endimanché... « domaine de Saint-François ».

Cette créature de poésie passera. La fenêtre se refermera devant le paysage des maïs et de la Montagne-Noire, là-bas... *O forêt framboisée, forêt de la fougère*, chantait Bataille sous le toit de « Bordeneuve » tout près de là... Il y a aussi le passage à niveau qu'on ne voit pas.

La maison sera fermée, les réfugiés seront rentrés chez eu.x La maison cependant, la maison si blanche ne pourra plus être ce qu'elle était avant, un pavillon des champs construit à bon marché par un maire des environs. Elle se rouvrira toute seule pour nous dans un songe. Il n'y aura plus personne mais une porte battra doucement sur les talons d'un visiteur invisible. Le squelette de la feuille sous verre, le talisman du bon retour aura retrouvé ailleurs sa place privilégiée. Les herbes sèches frissonneront sous le vent d'autan. Ce ne sera qu'un songe

et M. le Maire trouvera que sa maison est comme toutes les autres.

Les Montagnès.

C'est dans une lumière de créations que m'apparut Pascale Olivier, une lumière où le vieux domaine semblait retenir mieux encore, comme sur un cœur d'aïeule forestière, tous les souvenirs, tous les secrets de la vie, une lumière qui n'était pas autre chose que lumière sur tous les arbres, sur les roses pavots de l'étroite terrasse; et ces fleurs m'ont parlé du sommeil des jours quand il fait si chaud qu'on n'est plus sur la terre, et de l'éveil des soirs sous la touche fraîche de chaque étoile comme un doigt sur chaque corolle. La lumière entrait dans la maison sans rien pouvoir à cette pensée qui m'avait accueilli, qui était en moi comme en mes hôtes, un oiseau blotti au creux du plus vieux des arbres, un oiseau, le dernier du domaine, le dernier de l'enfance, le dernier de l'amour maternel.

C'était là que m'avait appelé une poésie que je ne retrouverais plus là et qu'il me sera cependant impossible de réveiller ailleurs que là, sous les pavots, sous les hêtres dont les corps élancés appellent l'embrassement.

Son silence scellé par le meilleur des sourires, l'hôte me fit descendre jusqu'à cette ombre des hêtres dont l'écorce, la lisse peau refusait toute lueur, mais leur ombre fut sur mon front, sur mes épaules, sur mes mains autant de présences qui voudraient retenir. Seul m'était accordé le milieu du jour, le cœur solaire de ce fruit de feu partagé en quatre. Tout était hâtif, pressé comme des adieux. Le repas lui-même semblait pris sur un temps plus précieux que le temps. Le cèpe me disait qu'il fallait moins penser à lui qu'à la peine et la fraise était pâle malgré sa douceur...

C'était le passage d'une amitié. C'était le regret de tout ce que je ne connaissais pas encore une heure avant et qui s'emparait de moi pour m'unir plus intimement à ceux qui m'accueillaient. Le passage d'une amitié à travers une grande peine, à travers les hêtres, sur les pavots, sur le pré de la paix et de la solitude, puis sur le chemin sans que la lumière eût fléchi, sans que rien de la mansuétude du soir m'eût été accordé parce qu'une seule double chose importait, l'amitié, la peine, l'une sur les visages, l'autre au cœur, mais ne faisant qu'une... Ainsi ai-je laissé là-haut un de ces biens de nos pauvres journées que personne ne pourra ravir à ceux qui s'en vont pour le donner à ceux qui viennent.

JEAN LEBRAU.

UN HOMME HEUREUX

Je l'ai rencontré chez des amis. Mais vous le connaissez. Gilet blanc, guêtres blanches, le pouce engagé dans l'entournure en un geste hérité de l'autre siècle. Un témoin, mais irrécusable. Un rescapé. Un revenant.

Deux guerres ont passé sur lui sans l'atteindre. Il a connu Bartet, soupé avec Sarah Bernhardt. Les premières de Bataille et de Mirbeau ont empli ses vingt ans d'une haute émotion sacrée. Il a vu la poésie s'accomplir en Henri de Régnier, la prose en Anatole France. Contre Claudel et contre Gide il a servi l'esprit français. Il a des mots, des anecdotes, il sait l'Histoire des coulisses, il vous fera sur l'heure tout un cours de galanterie. C'est un homme qui fut comblé, et qui le reste, et qui le dit, et qui l'est par le souvenir.

Nuremberg et la Place Rouge, les charniers, les prisons, les camps, les couples séparés, les cités écroulées dans les nuits froides de décembre, qu'en sait-il? qu'en peut-il savoir? Cela ne l'intéresse pas. Devant Dieu et devant les hommes, pour demain, pour l'éternité, il vit du rire de Réjane et des seins de Segond Weber.

Témoin d'un monde sans tortures, sans cris et sans déchirements, il a su traverser le siècle et ne pas lui appartenir. Il a fait, une fois pour toutes, sa petite provision de paix. Voici — enfin — un homme heureux. Il faut avoir pitié de lui.

CHARLES MAUBAN.

Les journaux :

> Les manifestants communistes à Prague ont défilé en criant : *Vive la police. La police défend nos libertés.*

BABBITT VU PAR GALLUP

Gallup a fait récemment une enquête sur les goûts, les habitudes, le mode de vie de l'Américain moyen. Voici le portrait de Babbitt tel qu'il se dégage de cette curieuse enquête :

L'Américain moyen a 1 m. 75, pèse 72 kilos, fait trois kilomètres en quinze minutes pour se rendre chaque jour à son

travail, joue parfois et prétend qu'il perd plus qu'il ne gagne. 96 % des Américains croient en Dieu, 76 % en l'immortalité de l'âme, la moitié d'entre eux vont à l'église et un tiers disent les grâces avant les repas. Six Babbitt sur dix fument, boivent et disent qu'ils se portent bien. Les deux tiers portent lunettes, sont enrhumés en hiver et aimeraient être leurs propres patrons. 30 % se plaignent d'avoir mal aux pieds. 25 % jouent du piano. 20 % n'entendent pas bien et ne savent pas siffler.

Babbitt croit que les hommes mariés sont plus heureux que les célibataires. Il trouve pourtant que les femmes se complaisent trop aux criailleries et est hostile à l'idée d'une femme Présidente des États-Unis. Il se lève à 6 h. 1/2 en semaine et à 8 heures le dimanche, se couche à 10 heures du soir en semaine et à 11 heures le dimanche; il s'endort facilement.

La femme de Babbitt préfère le mariage à un métier. Elle voudrait supprimer le mot « obéir » de la cérémonie du mariage, mais souhaite que les hommes lui témoignent une déférente courtoisie. Les qualités qu'elle apprécie le plus chez son mari sont la bonté, le bon caractère et la considération qu'il manifeste envers elle.

D'après Babbitt, les hommes ne devraient pas se marier avant d'avoir 25 ans, et les femmes avant 21 ans. Les écoles secondaires devraient comporter des cours d'éducation sexuelle.

Telles sont les quelques données statistiques que Gallup a pu réunir pour ébaucher un portrait de *l'homo americanus*. Ajoutons — ceci, Gallup ne l'a pas dit, mais tout le monde le sait, — que 10 millions de Babbitt achètent le *Reader's Digest* (traduction libre : « la lecture digérée »), que 40 millions le lisent et que les Américains aiment beaucoup le lait, le coca cola et le cinéma.

JACQUES LAULERQUE.

NOTES

La vieille dame qui est devant moi, vêtue de noir, maigre, honnêtement pauvre, jouissait sans doute de quelque aisance avant la guerre. Petite rentière ruinée? Veuve réduite à la portion congrue?

A la sortie du métro, il y a un aveugle lamentable; il était déjà là ce matin. Il tend passivement une timbale. Le flot humain coule devant lui.

La petite dame noire lui a donné deux francs.

L'aveugle lamentable a trois appartements et gagne 1.000 francs par jour.

*

Nos aînés nous disent avoir parcouru l'Europe avec une simple carte de visite.

Nous le dirons à nos enfants, pour mémoire.

Mais qui le fera croire à nos petits-enfants?

André Rougon.

Les journaux :

ROYAN ADOPTÉ PAR L'UNIVERSITÉ DE COLUMBIA

La ville de Royan, qui fut occupée par les Allemands jusqu'en février 1945 et fut terriblement ravagée par un bombardement de l'aviation américaine a été adoptée par un groupe d'étudiants de l'Université de Columbia.

Ce groupe, organisé par M. John Deignan, ancien pilote d'une des forteresses volantes qui prirent part au bombardement, procède actuellement à la collecte de vivres et de vêtements pour les habitants de Royan qui ont survécu au désastre.

On sait que l'Université de Columbia aura bientôt pour président le général Eisenhower.

VOYAGES

A Marseille, les affiches pour les films sont beaucoup plus grandes qu'à Paris. Gaby Morlay, en slip et soutien-gorge, domine la Canebière, comme la statue de la Liberté domine la baie d'Hudson.

*

Les garçons d'Amar (avec leur nom sur leur casquette) travaillent dans la foule des nègres, des Chinois, des Arabes, qui, eux, n'appartiennent pas au cirque, mais à Dieu sait quoi. L'affiche d'Amar m'étonne : « Le seul cirque muni de chauffage à air chaud. » S'il faut le confort moderne pour attirer les

peuples, c'est que ceux-ci n'ont plus goût aux cirques : ils veulent des spectacles plus ignobles.

*

En même temps, j'apprends la mort de Gandhi et que M. Ramarony s'est évanoui, parce qu'il n'avait pas été élu président de la Commission de la Marine Marchande. Évanouissement qui s'est compliqué d'une jaunisse. Ce qui eût dû interdire au Gouvernement Français d'apporter ses condoléances au Gouvernement des Indes. Il est inutile, et même grotesque, de faire des commentaires sur « les services rendus par Gandhi à la cause de l'humanité... » quand on reste si loin de son exemple. Mieux vaut se taire.

*

Barrès s'éloigne. Barrès qu'on éloigne. Barrès revient. Depuis quatre ou cinq ans, nous regardons aux signes qui annoncent ce retour. Point par fidélité à un homme. Mais nous savons ce qui peut naître sur le terrain qu'il a défriché. Point par goût du passé, mais par goût de l'avenir.

Dans l'unique compartiment où l'on ne dorme pas dès neuf heures, toutes fenêtres closes, Maurice Clavel me découvre le projet de l'œuvre dramatique qui suivra *La Terrasse de Midi* et, pour me le faire entendre, c'est le *Jardin de Bérénice* qu'il nomme.

*

Rome, ville ouverte à Aix. On avait dit : chef-d'œuvre. Encore un mensonge. Le public rit de la première partie. La deuxième est atroce. Il fallait choisir de faire un film d'aventures et d'espionnage à la manière américaine, ou de faire un film digne : ... digne de quoi? Je ne sais pas : digne de l'Histoire, digne des hommes qui ont joué leur vie contre l'Allemagne.

Mais le public à qui on donne d'assister à la torture de ce prisonnier, il y assiste avec le même regard esthétique et criminel que l'officier de la Gestapo. Je me demande si Dieu hésitera à ranger Rosselini du côté des criminels de guerre.

Il eût fallu ne pas oublier la mort de Julien Sorel : « Tout se passa simplement, convenablement, et, de sa part, sans aucune affectation. » Mais le cinéma résiste mal à la tentation de montrer.

TIRESIAS

Tirésias habite Marseille. Je l'ai vu. On me l'a montré à un carrefour. Il portait des lunettes, il tendait sa sébile, sa canne blanche assurait qu'on pouvait lui faire l'aumône.

Après sa journée, Tirésias se lève, retire ses lunettes, plie sa canne blanche qui cache d'ingénieux mécanismes, il la glisse sous sa veste, car elle l'embarrasse. Il attend le tramway, monte, donne sa monnaie au receveur, et finit la soirée au cinéma.

Nul n'ignore que Tirésias est un imposteur. Mais Tirésias sait que la dernière passion qui tient au cœur des hommes les attache au théâtre. Ils se satisfont des gestes de la charité. Tirésias est leur complice.

D'ailleurs, il pourrait leur dire :

« Pour ce que vaut votre papier... »

MICHEL BRASPART.

Les journaux :

> *Devant le Tribunal Militaire de Paris*
> LIONNE DÉCHUE,
> LA BARONNE VON EINEM
> PLAIDE NON COUPABLE
> *J'ÉTAIS ABSOLUMENT ANTI-NAZI DU HAUT EN BAS*

CLAUDE LUTER, RÉFORMATEUR D'UNE JEUNESSE GRAVE

Le *Tabou*, le *Méphisto*, la *Rose Rouge* et d'autres lieux encore dont j'oublie les noms, ce ne sont, en dépit du caractère mystérieux que le choix même de leurs enseignes voudrait leur voir accorder, que les clubs d'un Paris déçu et fatigué, où certains diplomates étrangers fraîchement nommés accourent dans de somptueuses voitures américaines pour découvrir un charme qu'ils ne parviennent pas à saisir dans la contemplation extérieure de la ville.

Il faut rendre cette justice aux animateurs du *Club Lorientais* que ce dernier est tout autre chose que les endroits que je viens d'évoquer. Je l'avais compris à la façon dont m'en parlait le jeune initié auquel j'ai récemment demandé de bien vouloir m'y introduire, ne fût-ce que quelques heures. Il s'agit d'un jeune homme de dix-huit ans, que, précisément, le *Tabou* et autres établissements similaires ennuient. Un peu par non-conformisme, peut être : il n'est pas désagréable, à dix-huit ans, de signifier à Jean-Paul Sartre, à Jean Genêt, voire à Alexandre Astruc, que l'ambiance à laquelle on aspire n'est plus celle qu'ils peuvent encore goûter, que la musique que l'on apprécie est tout autre que celle à laquelle ils accordent leur faveur. Mais la réaction qui conduit un certain nombre de garçons et de filles à se grouper autour de Claude Luter comporte une signification plus grave qu'un simple refus de ne pas concéder aux modes présentes : je pus m'en rendre compte aussitôt que mon guide m'eut introduit parmi ses pairs.

C'est dans une cave d'hôtel que le *Lorientais* a établi ses assises. Ce qui n'a rien de bien original, la plupart des « clubs » étant dans le même cas, à ceci près que la cave du *Lorientais* m'a semblé particulièrement exiguë. Mais, avant de pénétrer dans le sanctuaire proprement dit, il faut traverser une première salle où est installé le bar. Et le spectacle offert par le bar vous révèle déjà qu'il ne s'agit pas d'un club exactement semblable à ceux que vous avez pu fréquenter depuis quelques années.

L'extrême jeunesse de l'assemblée frappe immédiatement. Vous ne rencontrez au *Lorientais* que fort peu d'individus appartenant à la vaste et diverse population de Saint-Germain des Prés. Les jeunes gens ici rassemblés n'ont point pour rôle de satisfaire à l'appétit d'inquiétude ou de renouvellement de leurs aînés : ils sont entre eux, et semblent en être fort satisfaits. Cette école buissonnière, ils ont eu le mérite de lui donner eux-mêmes un sens, ils n'ont sollicité son style d'aucun « maître ». L'exercice de leur liberté ne s'accompagne d'aucune extravagance systématique. Il y a, certes, cette négligence un peu méthodique du costume, cette absence de cravates et de bas d'ailleurs largement compensée par un chatoiement de vestes et de chandails, ingénieux mariage des vestiges de festivités hivernales et estivales avec les souvenirs de la libération et de la prodigalité américaine. Il y a aussi, çà et là, ces petites bouteilles d'alcool émergeant des canadiennes et des tailleurs, et qui montrent un certain parti pris de ne pas bouder le

comportement du monde qui progressivement nous conquiert. Il y a aussi l'agressivité de certaines chevelures. Mais tout cela demeure empreint d'une réelle sobriété, d'un naturel non simulé. La modestie des libations ne peut conférer à l'établissement aucun caractère de provocation gratuite : et l'absence d'excès aussi bien dans le sens du faste que dans celui de la pauvreté systématique achève de nous convaincre que c'est au sein du sanctuaire que nous découvrirons peut-être le mystère de l'assemblée.

Le sanctuaire est une petite salle rectangulaire à laquelle on accède directement du bar. (Sans doute, avant la création du club, s'agissait-il de la cave à charbon de l'hôtel.) Incroyablement compressés, une centaine de jeunes gens et de jeunes filles attendent la célébration du rite. Il est évidemment impossible de songer à s'asseoir : c'est debout que toute l'assistance va participer au transport que Luter, comme chaque jour, se charge de créer ici.

Luter et son ensemble ont pris place sur la petite scène aménagée à l'extrémité de la cave. Les voici qui attaquent un morceau, une improvisation, plus exactement, car cet orchestre se situe dans la plus authentique tradition « New Orleans », *Niou-Orlin's*; celle que, jusqu'à ce jour, les musiciens de jazz français avaient pu timidement évoquer — ou audacieusement commercialiser — sans jamais accomplir le miracle d'une véritable résurrection de ce qu'on ne connaissait en France que par quelques disques rares. Avec Luter, tout est changé. La réforme est accomplie, c'est-à-dire le retour à la plus primitive inspiration. La merveille de ce jeu allègre et dont la fin ne semble concevable que par l'épuisement des exécutants nous est offerte. A quel point les fidèles peuvent être concients de ce qui s'accomplit d'unique en ce lieu, il suffit de regarder autour de soi pour le réaliser.

A la Nouvelle-Orléans, ceux qui venaient entendre le Dixieland, Bix Beideberke et Louis Armstrong devaient sans doute, dès les premières mesures, se mettre à danser. Ici, seuls deux ou trois couples s'y hasardent, qui semblent se frayer un chemin à travers la foule à coups de poings et de pieds, jetant ainsi dans l'atmosphère une curieuse note de carnaval un peu féroce. C'est que les temps sont changés, et qu'aujourd'hui, il est *grave* d'aimer le jazz.

Cela, les contempteurs de cette génération le contesteraient volontiers. Ils en sont restés à l'épithète « zazou » forgée au temps où les rigueurs de l'occupation rejetèrent une jeunesse

frileuse et désœuvrée vers les pauvres excitations que quelques disques, quelques émissions radiophoniques et quelques mauvais jus de fruit pouvaient lui offrir. Mais la jeunesse rassemblée autour de Luter ressemble fort peu à sa sœur, celle des surprise-parties des années terribles. Claude Luter, ce garçon au crâne rasé, de type robuste, dont les bras vigoureux semblent faits pour tenir bien autre chose qu'une clarinette — je le dis d'autant plus volontiers que c'est dans un chantier de « bûcheronnage » qu'il a connu ses camarades, formé son orchestre — et les autres, ceux qui le soutiennent de leurs instruments, ceux qui, passionnément, l'approuvent de leurs regards, que diable offrent-ils de comparable avec ces éphèbes blafards et soigneusement frisés que les militants de Jacques Diriot pourchassaient rageusement aux terrasses des « Pam-Pam »? Précisément : l'amour du jazz, répondra-t-on. Mais, pour comprendre ce qu'une telle méprise comporte d'outrancier, il faut imaginer la réaction d'un admirateur d'André Breton que l'on confondrait avec un lecteur assidu de Marcel Prévost en prétextant leur commun amour de la *littérature*. Il n'existe pas la moindre commune mesure entre l'exaspérante « musique swing » dont nous sommes quotidiennement abreuvés depuis déjà pas mal de temps, et le jeu d'un ensemble comme celui de Luter. C'est l'honneur d'Hugues Panassié de s'être constitué le défenseur de la vraie musique de jazz : et la naissance en France d'un ensemble comme celui du *Lorientais* consacre la meilleure récompense de ses efforts.

Mais il convient de signaler un autre aspect du phénomène manifesté par l'existence du *Lorientais*. Cette existence manifeste, me semble-t-il, l'émouvante et réelle recherche d'une fraternité émotive, de la part d'une jeunesse incapable de se laisser tenter par certaines aventures qui pouvaient encore attirer les jeunes gens d'il y a seulement quelques années. Il s'agit là, je le répète, de tout autre chose que d'un nouveau snobisme. Il s'agit de retrouver au sein d'un groupe fermé la possibilité d'un accord vivant avec le monde que la société n'offre plus. Vraiment, ces membres du *Lorientais*, je ne les imagine pas capables de se passionner pour ces expériences inspirées par un mysticisme « social » de mauvais aloi qui séduisent encore une jeunesse superficielle et moutonnière. Qu'on ne vienne pas dire qu'une telle tentative est facile : il n'est pas tellement facile de communier dans un même enthousiasme lorsque toutes les chances d'enthousiasme s'écroulent avec la plus confondante rapidité. Il ne peut être non plus question d'une tenta-

tive d'exotisme : car c'est *naturellement* que ces jeunes musiciens trouvent dans la plus pure musique de jazz l'expression de leur simple joie d'exister. Il n'est ni ridicule, ni indifférent que de « petites chapelles » se constituent ainsi, prouvant que, dans un monde voué au désespoir, demeurent malgré tout des possibilités réelles aussi bien de redécouvertes que de renouvellement.

PAUL SALLERON.

P. S. — Depuis la rédaction de cet article, nous apprenons le succès obtenu par Luter et son orchestre au Festival de Nice. Pour mérité qu'il soit, ce succès ne risque-t-il pas de rendre bientôt caduque la description que nous donnions du *Lorientais*.

Les journaux :

LES ALLEMANDS
DOIVENT LUTTER CONTRE LE REMORDS
QUI LES PARALYSE
(*Jean-Paul SARTRE,*
à son retour de Berlin).

AVEC LA MARMOTTE

« *Monsieur le Contrôleur des Contributions, j'ai le plaisir de vous faire savoir qu'à la suite de circonstances qui ne vous regardent pas, j'ai quitté mon poste de professeur. Je suis maintenant représentant de commerce. Je travaille pour la maison* Vogue Française *et l'Office des Articles Zoïdes et Images similaires* (*OAZIS*) — *clips, colliers, boutons haute couture, bijouterie fantaisie...*

Veuillez agréer... »

Au lieu de proposer à des grimauds mes admirations littéraires, je vais de boutique en boutique, dans les quartiers populaires et dans les « beaux quartiers » présenter « tout ce qui ajoute à l'élégance naturelle d'une robe et d'une femme » selon l'expression grandiloquente de mon initiateur, le vieux Si-Si. C'est lui

qui m'a fait comprendre la grandeur et la misère de ma situation nouvelle :

— « Écoute le métier de représentant est semblable à celui de putain. Si, si, tu verras. Beaucoup de pas inutiles; des mètres de bitume; de la salive pour vanter l'article. On ne lâche pas un client tant qu'il n'a pas cédé. Il y a des journées où tu rentreras sans avoir empoché un sou. Je suis sûr que les confrères espagnols, comme les filles, doivent mettre des cierges à la Madone pour « faire un client ». Tiens, il faut que tu donnes du désir à ton interlocuteur. S'il ne veut pas acheter, toi tu as décidé de vendre. Si, si. Tu plaides une cause.

Il doit y avoir une nécessité pour le boutiquier ou le couturier à te commander ces babioles. Attention, il va passer à côté de la fortune. Tu dois être prêt à parler de n'importe quoi. Tu connais Gaudissart, je n'insiste pas.

A toi de t'imposer, n'oublie pas que tu représentes en face des productions de quantité des grands pays la fabrication de qualité de la France. Un gouvernement devrait comprendre l'importance du luxe..., etc. Tu peux lancer des tirades sur ce thème.

Dans l'alimentation, tu rentres dans le magasin et tu dis « voilà! » Il y a trois ou quatre ans : c'était possible même pour cette bimbeloterie. Du bouton, on en réclamait. De la broche? Mais comment donc. Aujourd'hui le bœuf est cher et les événements contre nous. Tiens, ceux qui s'obstinent dans le bouton, même bon marché, ce sont des imbéciles...

Il faut te créer un type. Moi, j'ai du métier, alors je tutoie beaucoup. Je caresse l'épaule d'une vendeuse. Je demande des nouvelles des furoncles et des coliques. Toi, tu aurais avantage à jouer l'artiste sérieux, celui qui s'y connaît, qui fait « ça » par vocation. Si on ne t'achète pas, c'est une faute contre l'intelligence. Donne un peu dans la bohème nuancée. Si, si, tu verras.

Malheureusement tu tombes dans un mauvais moment. L'horizon est noir d'incertitudes. Ce qu'il faudrait... Ah! c'est malheureux à dire. Enfin, tu comprendras.

L'idéal? un monde où il n'y aurait ni journaux, ni radio. Un monde sans nouvelles. Nous annoncerions au client ce qui en est : Tout va bien : la consigne? acheter... Vive le commerce.

Allez, prends la marmotte! Quand tu vas ouvrir la porte d'un client, ne flanche pas : il y en a qui gueulent; il y en a qui refusent toujours tout. Tu cherches le défaut de la cuirasse... Tu fonces... »

Si-Si, lui, est un vieux de la partie. Il a été poursuivi par les boutiquiers, sous les arcades, quand il fallait acheter, à tout prix, n'importe quoi.

— « Hep, Si-Si, venez » — « Ma marmotte est vide, je passerai demain ». Quand il n'y avait ni métro, ni taxi, ni essence, mais des alertes, Si-Si visitait la clientèle, assis sur un triporteur. Le malheureux cycliste appuyait sur la pédale.

Moi, je débute.

Les premiers jours, je disais : « Étrennez-moi. Ces articles sont exceptionnels. C'est la première fois que vous les voyez. »

Les clients m'écoutaient plus préoccupés par la fin des grèves que par mon boniment. Ils songeaient plus aux agaceries de M. Mayer et aux furies des conférences qu'aux créations que je présentais.

Je pouvais me croire chargé d'une enquête par quelque Institut Gallup.

— Monsieur, vous avez demandé que nous vous présentions nos colliers. Voici *Andalousie* : sequins dorés ne ternissant pas et perles de couleur. Voici *Chien-chien là* (drôle de nom! souvenir...) puisque des dames apprécient fort cette sorte de « chaîne-au-cou ».

Le patron appelle la vendeuse, qui joue la star entre les faux diams et les écharpes peintes. Comme il veut avoir de l'esprit, pour s'excuser de ne pas acheter, il me demande :

— Avez-vous des matraques?

La vamp rit.

— Pas encore dis-je, mais il faudra bien se résoudre au trafic d'armes.

Il s'explique. Le matin, une bagarre a éclaté entre grévistes et jaunes. Lui, il a craint pour sa vitrine. Les représentants en rideau de fer ont-ils reçu des commandes?

Le foie, l'estomac, les nerfs et les dents des boutiquiers influent moins à l'heure actuelle sur leur humeur que les déclarations de trublions internationaux ou les facéties des spécialistes monétaires. Les éditorialistes, très savants, chaque matin semblent recréer l'atmosphère la plus défavorable aux visites des représentants-dits-de-luxe.

Moi, je suis celui qui doit voir tout s'arranger, et justifier l'optimisme le plus délirant.

Les affaires privées ne me sont pas étrangères :

Sylvie, mannequin, s'approche tandis que je présente à sa

patronne des boucles. Elle regarde les bagues. Sera-t-elle tentée?

— Pour qui mettrai-je une bague?

Désabusée, déçu, Sylvie n'achètera pas. Il faut faire miroiter un espoir. Me voilà transformé en poète délirant sur l'amour — et justement, je n'en ai pas envie! — sur les rencontres capricieuses, sur les grâces féminines... Deux jours après, Sylvie téléphone à *Vogue française :* « Réparation urgente, un simili a sauté... » Elle s'est lavé les mains en gardant sa bague au doigt. Et elle s'étonne.

Tous ces gens sont bavards et ils ne tiennent pas à vous épargner un détail de leur vie. Vous parti, que feraient-ils? Ils voient peu de clients. Le représentant est là, il attend, il est poli. Il espère, c'est une victime sûre. Ils peuvent se plaindre, gémir ô Jérémie 1947! ô Jérémie 1948! Il n'y a pas un événement qui puisse leur rendre un peu de confiance. Il y a des degrés, il y a des nuances dans la plainte : il n'y a pas d'exception.

— Moi je vous dis qu'on va à la culbute. Si j'administrais ma maison comme les ministres gèrent nos finances, je ferais faillite. Monsieur, je ne sors pas de là. Tenez, on nous a fichu en l'air la saison. On pouvait travailler, ça ne débutait pas trop mal. On sentait une petite reprise. Pas grand-chose, mais quand même. Eh bien! il y a eu les grèves...

— J'ai une vitrine au *Scribe.* Je peux vous en parler. Les étrangers ont pris leurs valises; et quand reviendront-ils? L'ouvrier, lui, qui aurait pu, par exemple acheter une biche en aluminium doré à sa femme : il n'a pas touché sa paye... Alors? Les grèves finies, ouf! on espérait. Bon! Voilà le prélèvement. Il fallait compter sans MM. Schuman et Mayer... c'est la catastrophe.

— On sortait la collection, monsieur, vous avez vu, nous avions commandé le bouton l'*Africaine*, en couleurs pimpantes... Allez, on rafle les billets de 5.000.

— Pour comble, nous n'avons pas eu le droit d'éclairer les vitrines. Vous pensez, des pierres dans l'ombre, des colliers dans l'obscurité...

Ah! là là. J'ai eu une amende en décembre pour avoir allumé dix minutes. Un autre soir, j'ai triché, j'ai triplé mon chiffre. Alors, le fait-on exprès?

(Si Mona, ma patronne, avait pensé à lancer une série de Pégases phosphorescents, laque lumineuse, j'aurais pu lui en proposer...)

Continuons notre route.

— Ah! monsieur, c'est trop beau pour nous...

— Aussi madame, puis-je vous présenter des articles courants de fantaisie, à des prix très doux.

— Oui, je sais bien... mais, voyez-vous, j'ai des ennuis ces jours-ci; et puis il y a les impôts.

— Je vous laisse mes cartes, si toutefois...

— Quand nous y verrons plus clair, je ne dis pas.

*

L'Opéra. Une vieille boîte solide.

— Songez, jeune homme, qu'on arrivait à la boutique à huit heures. A midi on ne fermait pas. Et le soir, on restait jusqu'à minuit. On ne se ménageait pas. Mais les prix restaient abordables. Maintenant, travailler ainsi, ce n'est plus intéressant. Et il y avait les étrangers. Ils achetaient en sortant du théâtre. Enfin, qu'est-ce que je vais vous prendre...

Elle a choisi un clips à cent francs. J'ai dix pour cent. J'ai donc gagné 10 francs : le prix de l'aller et retour en métro... A pied : il y a l'usure des chaussures.

— Combien cette paire de pendants d'oreille... Oh! c'est bien trop.

— Mais tout argent. Il y a la contrepartie. Songez qu'un sertisseur prend maintenant...

Ce client, lui, se fait passer pour noble. En dilettante, il vend des bijoux aussi faux que son nom et douteux que ses quartiers.

— Vous savez, au mois de janvier, il ne faut pas compter travailler avec moi. C'est le temps mort. En février, nous verrons.

Les couturiers sont pleins d'idées et d'exigences. « Six boutons, mais de cette teinte très exactement... comment dites-vous? — flibuste — oui. » Il a fallu attendre une heure dans un couloir tandis que Mado hésitait.

Les forains ont leur gentillesse familière, le tutoiement facile et reposant.

— Mon petit, figure de bois. Toute la journée pas un client. Et tu m'embarrasses avec tes boîtes.

— Attends, je vais faire celui qui choisit. Un peu de réclame.

— C'est ça, fais le baron et je regarde tes cochonneries.

— Bah! tu vas au Temple dans tous ces « comptoirs » poussiéreux, où on te refile un tas de rogatons invendables. Tous tes

confrères en ont. Regarde le long des boulevards. Moi, c'est du neuf. La céramique, c'est foutu : son règne est passé. Mais, pardon, en aluminium doré ou laqué c'est du beau, du soigné. Tiens, tu as des chiens et des canards en céramique. Moi, je t'offre un dragon, un pégase, un ours... Toute une ménagerie.

Tout à l'heure, je recommencerai le boniment, mais inversé. dans une échoppe du Temple :

— Vos forains en ont marre des camées en toc, du plexiglace. Vous allez vous couler.

La marmotte est là, ouverte sur le comptoir. Je regarde moi-même mes plateaux.

La marmotte est la valise qui contient la collection du représentant. Elle est, en général, noire et les coins sont en nickel. Elle comporte quatre ou cinq plateaux superposés. Sur le premier, j'ai disposé les colliers; sur le second les broches, clips et boucles; sur le troisième les alignements scintillants des bagues; sur le quatrième toute une ménagerie allant du cerf au pélican, de l'écureuil à l'oiseau du paradis... articles zooïdes en aluminium.

D'où vient ce nom de marmotte?

Est-ce le souvenir de ce coffre où les calfats enfermaient leurs outils? Est-ce une allusion à cette citation d'Erberie au XIIIe siècle :

Ne le tenez pas à borde ne à moquois
Nous ne sommes pas de ces bobors (trompeurs)
Qui vont par ces païs vendant sif de mouton
Pour sain de marmote.

La comparaison serait un peu méprisante, j'ignore.

C'est le soir. On ne peut plus voir un client après dix-sept heures. Moi, je suis un peu écœuré, las. Je fais les vitrines où brillent les feux de toutes les pierres imitations, de tous les strass. Je n'ai pas « chiffré » aujourd'hui. De plus, malgré toute ma joie je n'ai pas pu ne pas entendre les menaces des boutiquiers.

— Vous allez voir, la crise vient à grands pas. Ils sont fous. Nous allons à la culbute. Maintenant, c'est le coup du billet de cinq mille. Ils sont tous d'accord. Vous acheter, je veux bien, avec quoi?

Que n'ai-je entendu sur le thème des billets récupérés par les

Finances? Tous ces couturiers, ces bijoutiers, ces modistes sont résignés. Ils attendent le miracle ou le gouffre. « Si cela continue... » et ils sont hantés par cette fin inévitable : la crise.

— Ne resteront que les boutiques soutenues par les bouchers du noir ou des B. O. F. (beurre, œufs, fromages).

— Ah! où allons-nous...

Je ne sais. Je referme ma boîte. Ses mirages et ses tentations sont inefficaces. Je vais rejoindre la maison qui m'emploie.

Mona, nerveuse et tendue, ma patronne, cherche des modèles nouveaux : « quelque chose enfin qui séduise les passants ». Sa chevelure noire se penche sur des dessins, sur des maquettes, sur des perles, sur des pierres. Elle joue avec un compas. Quel sot lui a donné l'idée de chercher un modèle de lampe de chevet élégante?

Paris, qui fut notre espérance et notre joie, devient une étrange prison où les hommes gémissent, où les souliers s'éculent sans qu'on puisse, honnête travailleur, les faire ressemeler, où les moindres plaisirs peu à peu nous sont interdits.

— J'en ai assez, murmure celui-ci, j'ai fondé cette maison en 1925. Aujourd'hui, je vais redevenir plus pauvre qu'au retour du régiment...

— Que les êtres que j'aime soient l'objet de servitudes matérielles écrasantes, non! Je ne marche pas. J'en ai par-dessus le dos. Je préfère être cruelle, me séparer d'eux, déclare cette solitaire qui s'éloigne dans son désert.

Je cueille ces réflexions à chaque heure de ma journée. Je tourne dans cette cage pleine d'ombres et pourtant, moi, je suis sûr qu'il y a autre chose. Même si je suis victime de tout cela, la tendresse pour cette vie demeure en moi.

J'ai pourtant vu une certaine peur lâche dans le regard de ceux qui avaient cru autrefois échapper définitivement à une crise et qui la voient venir si vite. La lassitude des gens m'effraye. J'ai entendu certains boutiquier s'avouer avec une sorte de rage :

— Monsieur, croyez-moi, on ne peut plus... Qu'il arrive quelque chose. Qu'elle vienne cette guerre ou cette révolution ou cette faillite. N'importe quoi, mais qu'on ne reste pas ainsi à attendre. On va être broyé. La crise...

La crise, cette grande frayeur de leurs jours et de leurs

nuits, va-t-elle les écraser? Est-elle déjà là, à leurs chausses? J'ai reçu cette confidence d'un joaillier :

— Écoutez-moi, je suis franc. Vous savez ce qu'il nous faudrait? une occupation.

MAURICE FALARIQUE.

Les journaux :

(Fraîche et joyeuse!)
J'AI HATE D'ÊTRE GUÉRI
POUR POUVOIR REPARTIR
m'a dit un rapatrié d'Indochine
avant de descendre du train sanitaire.

L'HONNÊTETÉ PAIE

Une petite affiche blanche vient d'être collée dans les stations de métro. J'en copie les principaux passages :

« L'Administration décerne, à titre d'encouragement, des gratifications et des mentions honorables aux agents de la Compagnie du Chemin de fer métropolitain qui, dans le cours de l'année précédente, se sont signalés par leur probité, en déposant à la Préfecture de Police les objets de valeur oubliés dans leur voiture. »

Suivent les noms des 194 employés honnêtes de la Compagnie. On souhaite que leur exemple soit compris par tous. Et la Compagnie a bien fait de mettre à l'honneur ces quelques probes. Puisque désormais, la probité paye, tous les employés du Métro se laisseront-ils tenter?

Il faut, pour être juste, constater que si la probité paye, elle paye mal. Les gratifications vont de la simple mention honorable à la somme de 300 francs. A ce prix-là, on comprend peut-être pourquoi il ne se trouve que 194 employés à les mériter.

Le moindre portefeuille a une valeur plus élevée.

J. T.

Les journaux :

GRANDIR de 10 à 20 cm., devenir élégant, svelte ou FORT. Succès garanti. Env. not. du Procédé Breveté, discret et gratuit. Institut Moderne n 228, Annemasse (Haute-Savoie).

LES LIGNES DU MOIS

1. UNION OCCIDENTALE. RÊVE ET RÉALITÉS. — 2. DIFFICULTÉS MONÉTAIRES. — 3. EXPÉRIENCE. MAYER ET POUVOIR D'ACHAT. — 4. LE COMMUNISME EST-IL ENTAMÉ? — 5. L'U. R. S. S. GARDE LE CONTACT ET TATE LE TERRAIN. — 6. L'ABCÈS PALESTINIEN ET LE MONDE ARABE. — 7. LA MORT DE GANDHI. — 8. DIFFICULTÉS AMÉRICAINES.

1. « Nous avons le droit d'unir les habitants de l'Europe Occidentale comme les Russes ont uni les habitants de l'Europe Orientale. » Ainsi M. Bevin, ouvrant, le 22 janvier, le débat sur la politique étrangère britannique à la Chambre des Communes, a posé la condition initiale qu'il estime indispensable à la paix future du monde dans le moment « tragique » que nous traversons.

Sans doute l'idée d'un groupement d'États — bloc occidental, fédération occidentale — était dans l'air. Celle des États-Unis d'Europe avait sombré avec la dernière guerre mondiale. Cependant le déséquilibre entre des puissances colossales, dont le caractère gigantesque s'affirmait par l'effet de la guerre et de ses suites, et des nations du type classique, était tel que par l'absoption progressive des secondes et la rivalité des premières on allait fatalement vers la plus dangereuse des ruptures. Parallèlement le cloisonnement des frontières mettait obstacle au processus naturel de concentration économique et des territoires insuffisants en étendue comme en richesses naturelles et en moyens techniques n'assuraient plus à ceux qui les habitaient les garanties élémentaires de sécurité. Le rêve des États-Unis d'Europe dissipé au moment même où pour les vieilles populations créatrices de la civilisation chrétienne, le dilemme « s'unir ou périr » affirmait sa nécessité urgente, par quoi pouvait-on le remplacer?

La guerre durait encore quand le général Smuts — on se souvient du parti que la propagande germanique avait cherché à tirer de sa déclaration — avait développé avec une franchise brutale le rôle que selon lui l'Angleterre et France devaient dans l'avenir assumer. Cependant, le péril allemand une fois écarté, les gouvernements français et britannique ne parurent pas s'inspirer de ce rude bon sens. Un discours, une interview également retentissants révélèrent bien que ni M. Churchill ni le général de Gaulle ne méconnaissaient ce besoin. Mais le premier n'était plus au pouvoir, et pendant qu'il l'exerçait

ses actes n'avaient pas, tous, préparé cette entente. Quant au général il était à la veille d'abdiquer ses fonctions et peutê-tre ces propos imprudents ne furent-ils pas étrangers à son brusque départ. On sait quelle hypothèque pesait alors sur notre politique.

Toutefois, dans la bouche d'un homme d'État britannique, qui plus est, d'un homme par excellence attaché aux plus solides traditions de son pays, les phrases du discours de Churchill avaient résonné d'une façon bien nouvellle. Une fédération englobant dans une activité économique commune, sous une inspiration politique commune, la France, la vallée du Rhin, les Pays-Bas, bientôt peut-être tout le bassin occidental de la Méditerranée, c'est une étrange perspective pour le successeur de Pitt et de Palmerston, même si le système reste étroitement associé à la Grande-Bretagne. Car le péril n'est pas seulement politique; il est économique; les facilités, et d'abord l'ampleur du marché, qu'une telle nouveauté donnerait aux industries française, belge et rhénane, l'association des minerais lorrains et des charbons de la Ruhr, ne feraient-elles pas naître devant l'industrie britannique la plus dangereuse des concurrences? Non, sans doute, et il faut reconnaître la clairvoyance instinctive ou raisonnée de nos voisins prêts à admettre qu'en face de l'industrialisation mondiale, des barrières douanières, et de l'éclatement du système impérial, c'est par l'accord et l'association avec leurs voisins qu'ils gardent les meilleurs chances.

Ce n'est pas seulement une adhésion éclatante et solennelle que le chef du Foreign Office a apportée, le 22 janvier, au principe de l'Union Occidentale. C'est l'affirmation d'une nécessité urgente et c'est l'énoncé, au cours d'un discours dont la conviction, le réalisme, la modération et le calme sont également remarquables, aussi bien des nécessités qui imposent une politique que des principales directives qui doivent l'inspirer

N'est-il pas trop tard? Tard oui, trop tard, on peut croire que non. En 1945, il faut le reconnaître, psychologiquement, moralement le terrain n'était pas prêt. Ce n'est pas sans raison que M. Bevin fait de cette union occidentale à réaliser la contrepartie d'une union orientale qui, elle, existe déjà. Réaction normale et nécessaire à l'action russe qui, par les inquiétudes qu'elle a provoquées et qu'elle entretient, ouvre les esprits des gouvernements et des peuples à des vues nouvelles. Le temps perdu n'en a pas moins été perdu. Il faut bien reconnaître que s'ils ont su réparer en partie leurs ruines les États de l'Europe Occidentale sont aujourd'hui plus profondément atteints dans leurs ressources économiques, notamment dans celles que leur fournissait leur domaine colonial, qu'il n'apparaissait à la fin de la guerre. La coupure de l'Europe en deux, avec ses greniers à l'Est, s'est affirmée. Il en résulte que l'union occidentale n'est déjà plus ce qu'on aurait pu rêver, qu'elle ne

s'élève plus en égale entre les deux grands vainqueurs, qu'elle s'associe naturellement aux États-Unis, que le général Marshall en est un peu l'accoucheur, aidé par le grand refus soviétique.

Néanmoins l'union occidentale n'est pas solidaire du plan Marshall et, même au cas où ce plan ne se réaliserait pas, elle garderait sa raison d'être. Trop fortement industrialisée dans l'ensemble et trop peuplée pour former un tout économiquement viable, l'Europe de l'Ouest peut, grâce à l'accord de ses membres, conserver les débris de ce qui fut son empire colonial et en tirer encore de belles ressources. Généralement elle a passé l'âge de l'optimisme libéral, mais elle redoute le despotisme oriental et, au delà d'un demi-socialisme que l'on sent déjà dépassé, elle cherche dans une inquiétude commune la formule nouvelle qui conviendra à des problèmes sociaux analogues. Groupant les pays où s'est le plus parfaitement élaborée la civilisation qui nous a formés, elle cherche instinctivement à en conserver l'essentiel.

Dans l'ordre d'urgence ce sont probablement les problèmes économiques qui se présentent d'abord. Ils seront, espérons-le, réglés dans le cadre du Plan Marshall et avec le concours américain. Les grandes lignes n'en restent pas moins les mêmes. La Belgique, la Hollande, le Luxembourg (Bénélux) ont donné l'exemple. En même temps qu'entre ces trois pays d'utiles conversations se poursuivent, les entretiens sont amorcés entre le Bénélux et la France, le Bénélux et la Grande-Bretagne, la France et la Grande-Bretagne, la France et l'Italie, et même la France et l'Espagne. Il n'est naturellement pas question de faire tomber d'un seul coup les barrières douanières. Les perturbations seraient trop graves. Mais des accords douaniers prépareront dans l'avenir une union douanière, tandis qu'en même temps des accords prépareront une union monétaire.

2. Nous n'y sommes pas encore. Dans le temps où M. Bevin prononçait son discours mémorable du 22 janvier, éclatait entre son gouvernement et le nôtre le grave désaccord qui montre combien il est difficile entre deux partenaires de bonne volonté de sacrifier des intérêts immédiats quand ceux-ci sont d'une urgence redoutable. Les grandes lignes du conflit qui a opposé le Ministre des Finances de notre pays, M. René Mayer, représenté à Bretton Woods par M. Mendès-France, la Trésorerie britannique, avec le Chancelier de l'Échiquier Sir Stafford Cripps et le Fonds monétaire international, présidé par M. Gutt, ancien Ministre des Finances de Belgique, sont bien connues. Les journaux ont donné une publicité nouvelle aux voyages aériens des ministres ou de leurs représentants qui avaient commencé par la visite à Paris du directeur des services financiers du Foreign Office, Sir Edmond Holl Patch, le 7 janvier.

Pour la France il fallait vivre, pour vivre importer, pour

importer posséder des devises, et avant tout des dollars puisque la plus grande partie de nos importations essentielles vient des États-Unis ou de la zone du dollar. C'est l'aide intérimaire de 280 millions de dollars qui nous permet encore de respirer, a dit à peu près M. René Mayer. Mais il ne faut pas oublier que l'ordre de grandeur de nos importations indispensables est de 100 millions de dollars par mois, que le Plan Marshall ne sera voté, selon les prévisions les plus optimistes que le 1er avril, qu'il faudra des semaines encore pour qu'il entre en application, que l'encaisse-or de la Banque de France et les avoirs à l'étranger de nos compatriotes sont presque entièrement dépensés, que la montée des prix et des salaires depuis 1945 portait la valeur de nos marchandises, au change officiel, à un taux prohibitif pour nos exportateurs, que tout Français qui parvenait néanmoins à devenir acquéreur de devises étrangères avait le plus grand intérêt personnel, directement contraire à l'intérêt national, à ne pas les rapatrier. Notre Ministre des Finances s'inspirant, au moins pour partie, de l'exemple italien de M. Einaudi qui semble avoir donné d'assez bons résultats, en concluait à la nécessité : 1° d'une dévaluation provisoire; 2° du rétablissement d'un marché libre pour les devises les plus appréciées, et d'abord le dollar.

Les intérêts britanniques étaient fort différents. Le gouvernement britannique a su, par une lourde fiscalité et un système très complet de subventions économiques, maintenir à peu près les prix de 1945. Intérieurement le pouvoir d'achat de la livre n'a pas baissé et, dans la mesure où la Grande-Bretagne peut actuellement exporter, elle n'a pas besoin pour cela de modifier son taux de change. Inversement, très grosse importatrice de marchandises et de denrées de première nécessité, elle en verrait par une dévaluation le prix singulièrement augmenté de la façon la plus dangereuse pour un équilibre économique et social maintenu à force de rigueur financière et d'esprit civique. Cependant, par rapport au change officiel, la livre est très dévaluée dans les transactions libres. Deux dollars et demi au lieu de quatre dollars . Les causes en sont diverses : la principale en est sans doute que les sévères restrictions économiques imposées en Angleterre restreignent les facultés d'emploi des porteurs de livres, puis la rigueur fiscale britannique et peut-être aussi la circulation de sterlings faux, imprimés par les Allemands. La création d'un grand marché libre de dollars à Paris ne traduirait-elle pas, par le rapport qui y apparaîtrait avec la livre, cette dévaluation effective qui, jusqu'ici, ne se manifestait que sur des marchés restreints, et souvent clandestins.

Telles sont, brièvement exposées, les principales causes qui justifieraient l'opposition des deux gouvernements. Sir Stafford Cripps, dans un dernier voyage à Paris, a utilisé les arguments les plus capables de convaincre son interlocuteur, il a promis

de porter les envois de charbons de l'Angleterre vers la France de 6.000 à 25.000 tonnes par semaine. Inutilement. Notre gouvernement a passé outre. C'était pour la France une question vitale. D'ailleurs on pouvait d'autant moins nous opposer les accords de Bretton Woods, qu'il y a quelques mois, sans consultations préalables, la Trésorerie Britannique avait pris la décision de suspendre la convertibilité de la livre et avait ainsi « gelé » nos avoirs libellés en sterlings.

Tirons une leçon de l'événement et espérons qu'à l'avenir la pratique de conversations suivies et confiantes sur les problèmes communs nous épargnera d'être surpris par de semblables crises et écoutons Sir Stafford Cripps qui, fort noblement, a déclaré aux Communes :

« Quoi qu'il en soit, cette divergence de vues n'aura aucun effet sur notre sincère et honnête désir de coopérer avec le Gouvernement français aussi bien sur le plan économique que sur le plan politique. »

3. Le retour partiel à la liberté des changes est un des éléments essentiels du plan Mayer avec le rétablissement concomitant de la liberté du commerce de l'or, le prélèvement exceptionnel et — adjonction peut-être imprévue — le retrait des grosses coupures. On sait que l'on évalue à 3.000 tonnes environ l'or détenu en France par les particuliers, soit environ 3 milliards de dollars et à 2 milliards de dollars environ les avoirs en devises que les Français conserveraient encore, clandestivement, à l'étranger : chiffre de l'ordre de celui du concours que nous promet sur plusieurs années, le Plan Marshall. L'intérêt de ramener ces valeurs au jour, de les employer à la reconstruction, aux importations, est donc évident. Et non moins certain, l'expérience est là, s'il le fallait, pour le prouver, que ce n'est pas en les menaçant qu'on les décidera à se montrer. Pour que leurs détenteurs consentent à les remettre à l'État, ou aux grands organismes publics, il faut qu'ils aient confiance dans la valeur durable des vignettes qu'ils recevront en contrepartie. Que le processus inflationniste, donc, prenne fin. Or, l'inflation résulte actuellement de l'excédent des moyens d'achat sur les marchandises, ou valeurs effectives offertes en contrepartie. D'où hausse des prix, revendications, augmentations des salaires, nouvelles hausses, jusqu'à l'effondrement final, perspective évidemment peu séduisante pour les bienheureux possesseurs d'or et de dollars. De savants calculs ont évalué à 300 milliards environ l'excédent du pouvoir d'achat sur la base des prix du moment. Il s'agit donc pour le Ministre des Finances d'éponger cet excédent, et par là de supprimer le facteur de hausse essentiel. C'est le but du prélèvement exceptionnel (50 milliards environ) et aussi du retrait des grosses coupures, — plus de

300 milliards — dont une proportion considérable semble devoir être, plus ou moins longtemps, retirée du circuit des échanges.

On ne peut que souhaiter plein succès à une expérience qui s'inspire d'un autre principe que celui de mettre un contrôleur auprès de chaque Français, producteur et consommateur, et d'échafauder ainsi une administration pesante qui achève d'accabler le pays. Ce souhait sera-t-il exaucé? On pouvait déjà penser que la ponction monétaire n'agirait pas dans le sens souhaité; toutefois, sur le terrain doctrinal, les arguments pouvaient s'opposer; la hausse brutale qui s'est manifestée au début de février semble malheureusement justifier par l'expérience l'hypothèse pessimiste. Et à l'heure où nous écrivons le Gouvernement délibère à nouveau sur des moyens de contrôle et de contrainte qui, depuis plus de dix ans, se révèlent de plus en plus vains. Dans ces conditions or et dollars afflueront-ils vers nos caisses?

Provisoirement le résultat le mieux acquis en est le mécontentement général. Le succès de l'expérience Mayer serait le succès de la troisième force dont on peut dire sans doute beaucoup de mal, mais dont il faut bien reconnaître que dans l'état des choses « c'est le Gouvernement qui nous divise le moins ». Or, ce serait, nous le craignons, s'abuser que s'imaginer qu'elle conquiert en ce moment l'adhésion du pays. Le retrait des grosses coupures a irrité quelques-uns, inquiété presque tous les autres. Et le parti en qui, dès la première heure, on a vu le père de cet enfant s'est hâté de le désavouer. Dans nombre de régions on fuit déjà — ce qui est absurde — le billet de 1.000 francs. Beaucoup plus grave paraît être le mécontentement créé par le prélèvement exceptionnel, surtout chez les cultivateurs. Il est utilisé, avec autant d'habileté que de mauvaise foi, aussi bien par M. Philippe Lamour que par les communistes dans leur organe « La Terre ». Utilisé et amplifié, car nous sommes témoins que de prime abord la réaction paysanne ne fut pas si hostile.

Mais le plus grand danger reste la montée des prix. Si elle ne s'arrête pas, ce n'est pas seulement l'expérience Mayer qui échoue, et peut-être avec elle la dernière tentative libérale, ce n'est pas seulement le retour fatal au dirigisme qui, jusqu'ici, s'est montré aussi tracassier qu'impuissant, mais c'est la menace de graves troubles sociaux avec leurs pires conséquences nationales et internationales. Les dernières élections cantonales ont assuré des sièges au R. P. F. mais à Malakoff, vieux fief communiste il est vrai, les communistes ont regagné un nombre appréciable de voix. S'il en est ainsi parmi les simples électeurs, que peut-on penser du carré solide des militants? Il est vraisemblable que, quoi qu'en en dise, il n'est pas encore ébranlé.

4. Reconnaissons toutefois un fait. Les bataillons communistes restent sans doute intacts et résolus, mais se retranchent progressivement des communautés nationales. Le rideau de fer tendu par le Kremlin sur l'Europe centrale semble, dans chaque nation, isoler les partis communistes de groupes qui jusqu'ici leur apportaient sympathie et confiance. En Italie, la fraction très importante du parti socialiste qui suit Nenni s'est, il est vrai, à une forte majorité prononcée pour l'action commune avec le parti communiste de Palmiro Togliatti, une des personnalités les plus remarquables du Kominform. Mais, par là même, elle achève de se séparer de la fraction qui suit Saragat, et s'affirme comme élément d'opposition contre le Gouvernement et le Plan Marshall. Il s'agit de communistes sans le nom, comme chez nous les adhérents du M. U. R. F. C'est sur le plan syndical que la rupture est le plus révélatrice d'une prise de conscience ouvrière contre le risque d'une tyrannie nouvelle. Il conviendra de suivre avec attention ce qu'à la suite des décisions prises par les grandes centrales syndicales américaines A. F. L. et C. I. O., des Trades Unions, des Syndicats belges, et de la C. G. T. F. O. française, donnera le prochain congrès de la Fédération syndicale mondiale.

5 Pour se faire sentir moins directement que les difficultés économiques dans la vie matérielle et quotidienne, les problèmes politiques auxquels ont à faire face les nations de l'Europe Occidentale sont à peine moins ardus. Problèmes européens, avant tout allemand et balkanique. Problèmes du Proche-Orient et du monde arabe. Problème de l'Inde. Problèmes coloniaux : Indochine et Indes néerlandaises. La réunion de la commission de contrôle interalliée à Berlin prévue pour janvier était attendue avec une curiosité mêlée d'inquiétude. En face des décisions unilatérales prises dans les zones d'occupation occidentales, en face du rapprochement de la France et des grandes démocraties anglo-saxonnes, en face de l'élimination politique des partis communistes, en face du durcissement américain en Méditerranée et dans l'Iran, le représentant de Moscou n'allait-il pas prendre les décisions violentes? Il n'en a rien été. Aux propositions du général Clay, le maréchal Sokolovsky a opposé des contrepropositions. On n'a pas fait un pas en avant, mais la porte reste ouverte aux négociations. Pour le problème autrichien on croit même discerner du côté russe un effort de compréhension, bien que les prélèvements sur ce malheureux pays continuent à être effectués d'une façon aussi pesante.

Du côté balkanique le Gouvernement Markos conserve un appui effectif, mais suffisamment discret pour que l'incendie ne s'étende pas. Et la *Pravda* a cru devoir, dans un commen-

taire à la fois sévère et ironique, renvoyer à d'autres temps un projet de fédéralisme balkanique présenté par M. Dimitrov. Manifestation sans doute voulue, dont il ne faut pas exagérer la portée, surtout publicitaire.

Rien ne paraît se relâcher ni dans l'autorité des partis communistes, ni dans leur discipline. L'effort de pénétration se ferait plus pressant en Finlande, d'importantes conversations assorties de massives ouvertures de crédit se dérouleraient en Pologne, cependant que la Suède et les États Scandinaves croient prudent d'assurer que l'union occidentale ne les intéresse pas. Des notes de protestation ont été adressées à l'Italie, à l'Iran, aux États-Unis eux-mêmes à la suite de l'installation de bases ou de l'activité de missions militaires. Elles ont été rejetées et les choses provisoirement en sont restées là. Officiellement la Russie ne semble pas vouloir aggraver une situation déjà suffisamment dangereuse. Doit-on voir l'action de ses agents dans les grèves et les troubles qui agitent les régions industrielles de l'Allemagne occidentale? Peut-être, mais il faut reconnaître qu'ils mettraient à profit des conditions favorables. Là encore, l'accord entre les trois puissances occupantes, une réforme monétaire, une remise en marche de l'économie avec les garanties que nous devons légitimement exiger seraient le meilleur des remèdes. La misère européenne est le terrain qui convient à la propagande révolutionnaire. Supposer que l'État qui utilise cette propagande pour les fins de sa politique nationale s'accordera sincèrement à ceux dont le premier intérêt est de la combattre, c'est s'aveugler. Il faudra donc savoir se passer de son adhésion, et faire sans la Russie ce qu'elle ne peut pas faire avec nous, en le regrettant. Mais c'est l'anarchie, non l'organisation, qui est génératrice de guerre.

6. Il est un point sur lequel U. R. S. S. et U. S. A. se sont accordés, c'est le partage de la Palestine, réalisation notable de l'O. N. U. Découpage extraordinaire. Cela vaut peut-être mieux que rien mais nous attendons avec un vif intérêt la commission de partage quand elle sera à l'œuvre sur le terrain. Jusque-là, Juifs et Arabes continuent à se massacrer. L'abcès palestinien entretient la fièvre dans le monde musulman. Mais le dollar, et même la livre sterling sont pleins de prestige pour ses populations avides et magnifiques. A peu près privées d'industrie lourde et de matériel moderne, elles ne sont pas, malgré leur bravoure et leur turbulence, très dangereuses pour les nations occidentales, si, averties par l'expérience, elles savent rester unies. Mais, du golfe Persique aux rives de l'Atlantique, les peuples musulmans ne sont au fond qu'une grande nation unie, à travers les différences de richesse et d'état social, par la pratique du Coran, l'emploi de la même langue, les traditions et le genre de vie. Notre domination nord-africaine peut se trouver

ébranlée. Habiles et insinuants, les inspirateurs de la Ligue arabe ont su se servir de l'Angleterre contre la France, ils paraissent aujourd'hui flatter la France pour la dissocier de l'Angleterre. Pour nous, la vigilance est plus que jamais nécessaire.

7. Le fanatisme musulman n'est pas un des moindres éléments qui entretiennent dans les Indes une agitation sanglante depuis qu'elles sont débarrassées de la tutelle anglaise. Les peuples nouvellement appelés à la liberté auraient voulu justifier la domination britannique qu'ils n'auraient pas agi autrement. D'effroyables massacres ont été commis un peu partout. Des bandes venues des frontières du nord-ouest, — on ne peut malgré le désir que l'on a de ne pas tout expliquer par l'œil et la main de Moscou, s'empêcher de rappeler que ce fut là pendant longtemps un des points névralgiques de la rivalité russo-britannique, — guerrières, bien armées, pillent, égorgent et entretient au Cachemire une guerre presque ouverte entre les Provinces Unies et le Pakistan. L'immense prestige de Ghandi, comparable à celui de quelques-uns de nos grands saints du moyen âge, un saint Bernard, une sainte Catherine de Sienne, a su retenir les frères ennemis au bord d'une guerre inexpiable. Sa mort tragique sous les coups d'un de ses coreligionnaires, Mahratte de Poona, membre de la secte violemment anti-musulmane du « Mahabahna », si elle couronne sa vie par le martyre, est un signe funeste pour son pays.

8. Sans nous arrêter aujourd'hui à la Chine et au Japon, nous terminerons cerapide tour d'horizon par les États-Unis, ces États-Unis admirés, enviés, quelquefois détestés, mais que le monde entier cherche à imiter et de qui tant de peuples attendent aujourd'hui la vie matérielle. Les recherches sur les sources nouvelles d'énergie sont d'un ordre trop spécial et entourées de trop de mystère pour être commentées ici. Au Congrès se poursuivent des débats, passionnants et fastidieux à la fois, sur le Plan Marshall. Bien que l'aide prévue en application du plan puisse être comprise dans le budget fédéral de 40 milliards de dollars environ (il s'est élevé pendant la guerre à 100 milliards) un fort noyau isolationniste résiste, solide surtout chez les élus républicains du Middle-West. Le projet Snyder, qui contraindrait les ressortissants des nations bénéficiaires du plan à mettre à la disposition de leurs États respectifs les avoirs en dollars qu'ils possèdent aux États-Unis, sera sans doute voté d'abord. Il ne peut que réjouir notre gouvernement s'il risque d'ébranler la confiance des dépositaires étrangers dans la sécurité des banques de Wall-Street, comme elle le fut précédemment dans celle des banques de la Cité. Il est vraisemblable qu'ensuite le Plan Marshall sera voté, et espérons-le, comme il est prévu, pour le

1er avril. Les meilleures têtes du Parti républicain partagent sur ce point l'avis de l'administration Truman et des démocrates, ainsi que des chefs syndicalistes.

Mais un fait nouveau qui pourrait être bientôt de la plus grande importance s'est manifesté à partir du mercredi 4 février. Depuis la fin de la guerre le peuple américain connaissait une hausse constante des prix et des salaires; l'agriculture, l'industrie ne pouvaient satisfaire aux besoins, la main-d'œuvre était employée au maxiumm. Or, le 4 février, devant les craintes que font naître les récoltes abondantes d'Australie et d'Argentine, les perspectives, lointaines, mais déjà favorables, des récoltes européennes, les cours des grains ont commencé à baisser à Chicago. A New-York la baisse a gagné le coton et d'autres matières premières. Les cours sont déjà plus bas qu'il y a deux mois. Pour notre intérêt immédiat, il n'y a là que de quoi nous réjouir. Nous n'en sommes pas encore à craindre chez nous la surproduction, et nous sommes gênés par le manque de matières premières. Une baisse des prix mondiaux ne pourrait que faciliter la remise en train de notre économie fort peu exportatrice. Et une large exportation, stimulée par des couvertures de crédit, serait sans doute pour le fermier et l'industriel américain le meilleur moyen de freiner la baisse des cours. A ce point de vue le Plan Marshall, financé par le budget, jouerait comme une prime à la consommation. Il peut donc, en permettant de franchir un moment difficile, et en aidant le producteur américain à satisfaire les besoins immenses de la reconstruction de l'Europe et du monde, empêcher ce début de crise de dégénérer en crise majeure, comme celle de 1929, avec les conséquences infiniment redoutables que, dans l'état présent du globe terrestre, elle pourrait entraîner.

François Nicard.

CONVERSATION DE L'ENNUI SANS SUJET

Le dialogue dont nous proposons quelques extraits à vos suffrages est l'un des plus ingénieux écrits de Madeleine de Scudéry. La célèbre romancière, âgée de soixante-treize ans, croyant sa mort prochaine, voulut transmettre au temps futur les secrets de cette civilisation de l'honnête entretien, qu'elle avait si discrètement illustrée. De 1680 à 1692, elle publia dix volumes de Conversations, *qui soulevèrent bien des applaudisseemnts flatteurs. Elle y fait le tableau des conditions humaines et de la condition humaine, telles qu'elles apparaissaient sur la fin de l'âge classique. On jugera, plus loin, de la finesse avec laquelle elle analyse la grande maladie de son siècle, l'*ennui, *dont Saint-Foix disait avec profondeur : « Le plaisir nous fait oublier que nous existons, l'ennui nous le fait sentir. » Aminte, belle âme adolescente, à peine sortie du couvent, avant d'avoir connu la satiété et le dégoût, essaie de se fuir soi-même pour éprouver un plaisir pur. La vanité de sa recherche l'engage dans le vague tourment d'un ennui universel auquel elle tâche de remédier par une continuelle inquiétude, qui lui permet quelque relâche durant le bref moment où elle passe d'un divertissement à un autre. Incapable d'occuper sa pensée, elle se résigne parfois à s'ennuyer en rêvant. Elle est menacée par le pire des maux : l'instabilité du cœur. Accroîtra-t-elle le nombre de ces malheureux qui cherchent l'ennui? On ne sait encore. Ses amis espèrent la guérir et comptent sur l'attrait des fêtes royales pour les aider dans cette entreprise, puisque aussi bien le Roi est responsable de la santé morale de ses sujets. Mais l'on pressent déjà que ces galantes fêtes vont devenir bientôt les Fêtes Galantes de Watteau, où l'ennui d'exister s'exprime d'une façon si noble et si poignante.*

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

« Vous me ferez un sensible plaisir (dit Sténobée à Clorélise) de me rendre compte de votre journée d'hier.

— Si la belle Aminte voulait s'en donner la peine (répliqua Clorélise) elle le ferait mieux que moi, car nous fûmes toujours ensemble.

— Je n'en conviens pas (reprit Aminte) car, comme je m'ennuyai dans tous les lieux où vous vous divertîtes, vous me contrediriez à tous les moments.

— Mais est-il possible (dit Philinte) que deux personnes qui ont tant d'esprit puissent penser les choses d'une manière si opposée?

— Je le comprends aisément (dit Thérame) et j'en vois des exemples tous les jours...

— Ajoutez, s'il vous plaît (dit Clorélise) qu'il se trouve des personnes qui cherchent tous les divertissements, et qui, par un certain caractère d'esprit que je ne puis définir, s'ennuient partout et n'ont jamais que des *moments* de plaisir.

— Ah! pour celles-là (dit Sténobée) je ne les saurais plaindre, et quand le divertissement qu'on cherche ne divertit pas, il faut conclure qu'on porte l'ennui dans son propre cœur, et qu'il faudrait *se fuir soi-même* pour ne s'ennuyer jamais.

— Je pourrais, si je le voulais (dit la belle Aminte en souriant) ne prendre point de partie en cette occasion, et laisser dire tout ce qu'on voudrait. Mais comme Clorélise meurt d'envie de dire que je m'ennuie en tous lieux, j'aime mieux convenir ingénument qu'il m'arrive assez souvent de m'ennuyer; et que *je ne sais quoi de délicat que j'ai dans le cœur ou dans l'esprit*, fait que rien ne me divertit longtemps.

— Cette sincérité me ravit (dit Clorélise) aussi bien que l'expression dont vous vous servez pour exprimer la cause de votre ennui. Mais comme *cet ennui universel* vous dérobe mille plaisirs, et vous fait passer votre vie dans *une inquiétude continuelle*, dont vous ne pouvez rendre de bonne raison, je veux s'il est possible, entreprendre de vous en guérir, en présence, de Sténobée, qui vous aime, de Philinte et de Thérame qui vous estiment infiniment.

— Mais pensez-vous (dit Aminte) que je sois seule qui aie cette humeur si opposée à la vôtre?

— Nullement (répliqua Clorélise) et il y en a même qui sont plus malheureux que vous, car vous avez du moins quelques bons moments, et il y en a d'autres qui fuient les plaisirs et *cherchent l'ennui*, au lieu que vous cherchez les divertissements, et que le mal est que quand vous les avez trouvés, ils cessent de vous divertir.

— Mais encore (dit Sténobée à Clorélise) que fîtes-vous hier?

— Cent choses différentes (répliqua Clorélise) et le jour d'auparavant de même.

— Ce n'était pas le moyen de s'ennuyer! dit Sténobée.

— Cependant (reprit Clorélise) l'aimable Aminte s'ennuya partout.

— Peut-être (dit Sténobée) la menâtes-vous en des visiste trop sérieuses qui ne lui plaisaient pas?

— Nullement (répondit Clorélise) et je lui laissai le choix des lieux où nous allâmes. Mais à peine pûmes-nous faire une visite de demi-heure, car je voyais l'ennui peint dans ses yeux, avec une impatience extrême de changer de lieu. J'eus cette complaisance pour elle et je lui proposai d'aller au Cours. Mais comme il y avait fort peu de carrosses, elle s'y ennuya, et dit que le Cours solitaire était pis qu'un désert; et deux jours auparavant, comme il y en avait beaucoup, elle n'y put durer, se plaignant que cette multitude de carrosses lui faisait mal à la tête.

— Mais n'est-il pas vrai (dit Aminte) que ces deux excès-là sont les plus grands défauts que le Cours puisse avoir?

— De grâce (dit Clorélise en souriant) dites-moi où vous ne vous ennuyez pas.

— Vous m'embarrassez un peu (reprit-elle, en riant aussi) car il est vrai qu'il m'ennuie fort souvent. Mais, pour les premiers quarts d'heure, je me divertis partout.

— Je vous assure (reprit Clorélise) que le seul moment de votre plaisir est celui où *vous passez d'un lieu à un autre.*

— J'avoue (répliqua Aminte) que je ne hais pas à changer de place, et que les trop longues visites me lassent. Les opéras trop longs ne sont pas aussi trop à mon usage.

— Jugez donc (répliqua Clorélise) si un long sermon vous peut divertir, quelque beau qu'il puisse être!

— J'avoue de bonne foi (répliqua-t-elle) qu'au delà d'une petite heure l'impatience me prend, quelque beau qu'il soit.

— Pour moi (dit Clorélise) je ne suis pas comme vous; car, quand un orateur parle bien, je ne m'impatiente jamais. J'écoute même les médiocres sans inquiétude par le respect qu'on doit au lieu où l'on est, et à la vérité qu'on vous apprend; et je ne connais point du tout l'ennui, *au sens que vous le connaissez...*

— Mais pensez-vous (dit Aminte) que je m'ennuie toujours sans sujet, et peut-on trouver souvent des compagnies si agréables qu'il ne s'y trouve pas quelque importun qui ennuie? Croyez-moi (dit-elle) *les plaisirs tout purs* sont fort rares.

— Mais une belle et jeune personne (dit Thérame) qui a lieu d'être contente de son miroir, qui a de l'esprit, qui a des amis et des amies raisonnables, et peut-être des amants, peut-elle avoir de l'ennui?

— Pour moi (dit Clorélise) quoique mon miroir ne me dise rien de fort avantageux, et que j'aille même quelquefois en une campagne assez solitaire, je ne m'ennuie jamais, et je ne puis comprendre l'ennui sans nulle cause. Si une dame (poursuivit-elle) n'a guère d'esprit, il me paraît qu'elle peut se divertir de peu de chose; et si elle en a beaucoup, la solitude même ne doit pas l'ennuyer. Une personne de mon sexe (ajouta-t-elle) peut s'occuper à plusieurs choses honnêtes : la lecture est un divertissement qui ne manque jamais, des ouvrages d'or et de soie siéent bien à la main d'une dame en certaines occasions; la peinture, la musique, si elle y sait quelque chose, le jeu sans passion et pour peu de temps, la promenade, et cent autres petites occupations qu'on se peut faire, donnent lieu d'attendre sans ennui qu'on retourne à la Ville ou à la Cour.

— Ah! Clorélise (dit Aminte) il faut avoir l'esprit tourné d'une autre sorte que je ne l'ai pour se divertir longtemps de tout ce que vous venez de dire. Le plus bel ouvrage du monde n'occupe que mes yeux et mes doigts, et pendant cela *mon esprit s'ennuie et s'en va errant de pensée en pensée*, de sorte que, mes doigts et mes yeux ne faisant plus que gâter l'ouvrage que je tiens, je le quitte, et j'aime encore mieux m'*ennuyer en rêvant*.

— Mais pour les livres (dit Thérame) pourquoi ne vous divertissent ils pas?

— Quand ils sont méchants (répliqua Aminte) je ne puis les lire, et quand ils sont bons, je les lis si vite que je retrouve bientôt l'ennui; et puis, les plus agréables ont souvent un grand défaut pour moi; car je n'en trouve guère que je ne voulusse contredire en quelque chose. Comme je ne sais pas dessiner, la peinture ne me peut divertir. Mais, pour le clavecin, quand j'en joue seule il m'ennuie bientôt, et les louanges de mes amis sont d'ordinaire le plus grand plaisir que j'en tire, encore est-ce souvent *un plaisir mêlé d'ennui*, quand je n'estime pas ceux qui me louent. Pour la promenade, je l'aime assez, mais non pas seule, et je n'ai pas d'assez belles pensées pour m'en divertir longtemps sans parler.

— Pour moi (dit Thérame en riant) je pense qu'il faudrait un peu d'amour à Aminte pour la guérir de l'ennui.

— Au contraire (reprit-elle en riant aussi) si je n'en avais pas, cette passion m'en donnerait; si toutefois tous les vers d'amour que j'ai lus ont quelque fondement véritable, car j'y trouve l'ennui partout, et c'est pour cela que je préfère les madrigaux aux élégies. En un mot, j'aime mieux encore avoir

des ennuis sans sujet que d'en avoir par une passion qui en donne de bien fondés.

— Vous dites tout cela si joliment (dit Thérame) que votre ennui n'ennuie pas quand vous en parlez.

— Je ne suis pas si flatteuse que vous (reprit Clorélise) car quand je vois Aminte s'ennuyer sans raison en un lieu où je me divertis, elle m'impatiente de telle sorte, que je voudrais presque qu'elle n'eût ni beauté, ni esprit, et que je ne l'aimasse pas.

— Mais (reprit Aminte) je soutiens que l'ennui n'est pas volontaire, car je voudrais bien ne m'ennuyer point; mais par malheur je ne puis m'en empêcher; et de l'heure que je parle (ajouta-t-elle en riant) il ne s'en faut guère que la guerre que vous me faites ne m'ennuie étrangement, quoique vous parliez tous fort bien, et que j'entrevoie même que vous avez quelque raison, et que j'ai quelquefois tort.

— Ne vous contraignez pas (dit Sténobée) allez vous promener dans mon jardin où vous trouverez deux de mes amies que j'y ai laissées et Philinte vous suivra.

— Je le veux bien (dit-elle en se levant) à condition que vous ne parlerez plus de moi.

— Si nous en parlons (répliqua Clorélise en souriant) ce ne sera pas longtemps en votre absence : vous nous reviendrez bientôt. »

En effet, Aminte descendit au jardin. Philinte l'y suivit. Les deux amies de Sténobée qui s'y promenaient ne lui plurent pas : l'une était trop sérieuse, l'autre parlait trop à son gré; si bien que sans s'y arrêter, Philinte la mit dans son carrosse pour la mener où il lui plairait.

Après que Philinte se fut acquitté de sa commission :

« Mais peut-on être aussi inquiète (dit Sténobée) quand on a de l'esprit?

— Pour moi (dit Clorélise) si je ne le voyais, je ne le croirais pas. Aminte se corrigera pourtant avec le temps; elle est jeune; elle a été élevée dans un couvent (*sic*); *tout lui est nouveau;* elle a l'esprit pénétrant et l'imagination si vive, qu'elle se figure tous les plaisirs plus grands qu'elle ne les trouve...

— Cependant (dit Sténobée) il est très nécessaire d'éviter soigneusement cette sorte d'humeur, être toujours où l'on doit être, s'accommoder sagement aux gens qu'on voit, ne se faire point de plaisirs singuliers, ni d'ennui sans sujet; et penser sérieusement que l'instabilité de l'esprit pourrait bien *se communiquer au cœur;* ce qui est sans doute un des plus grands

malheurs qui puisse arriver, puisque cela vous rend également incapable *ni d'aimer, ni d'être aimé d'une amitié solide.* »

Dans ce moment-là Aminte revint pour prendre Clorélise, n'ayant (disait-elle) trouvé personne aux lieux où elle avait été, et elle ajouta qu'ayant rencontré un de leurs amis communs, qui lui avait conté l'ingénieux et galant divertissement que le Roi avait donné à Marly, elle venait en faire part à la compagnie, et que, dans un moment cet ami viendrait lui dire ce qu'il ne lui avait dit qu'en deux mots...

(*Suit la description de* l'ingénieux et galant divertissement *qui consiste en une sorte de tombola où les familiers du Roi peuvent gagner les menuailles les plus rares. Mais, est-celà une fête parfaite?*)

« Je n'en doute pas (dit Sténobée) car enfin une chose où il y a *de la magnificence, de la libéralité, de la surprise, de l'invention,* qui divertit toute une grande Cour, et y répand la joie sans nulle peine, comment voulez-vous appeler cela? Le son des violons (poursuivit-elle) s'évanouit dès qu'on s'en éloigne; les repas les plus délicats et les plus magnifiques, quand ils sont passés, ne sont plus rien; les plus beaux feux d'artifice ne subsistent que dans la mémoire; en un mot, les plus grandes fêtes ne sont qu'un agréable songe le lendemain qu'on les a vues : mais pour celle de Marly, les plus petites bagatelles qu'on y a gagnées, doivent être conservées avec plaisir; et si on ne les a pas reçues de la propre main du Roi, on les doit en général à sa volonté et à la libéralité de son cœur... »

On fit encore la guerre à Aminte de son ennui sans sujet. Elle entendit bien raillerie, et promit de se corriger dans deux ou trois ans, à condition qu'on lui permette de s'ennuyer jusque-là tant qu'il lui *plairait,* excepté aux fêtes que le Roi donnerait, où elle comprenait bien qu'on ne se pouvait jamais ennuyer.

MADELEINE DE SCUDÉRY.

(Conversations nouvelles sur divers sujets, dédiées au Roi. Paris, Barbin, 1684, t. II, pp. 457 sqq.*)*



Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Mars 1948
N° d'édition : 94. — *Dépôt légal : 1er trim.* 1948

Vient de Paraître

Edmond Jaloux
de l'Académie française

Le Culte Secret

En un temps où la confusion générale perturbe aussi l'art du roman, *Le Culte secret* d'Edmond Jaloux témoigne d'une expérience romanesque conduite jusqu'à la maîtrise.

Ce roman, écrit à la première personne, découvre, autour d'un personnage qui est le centre, *le foyer* du livre, des visages de femmes qui apparaissent, grandissent, deviennent (comme au cinéma) " gros plans " puis s'éloignent, se perdent dans la mémoire du narrateur, où elles mènent une existence cachée, secrète.

La subtilité des âmes, la netteté du détail, la vivacité de ce jeu sentimental, font de ce livre transparent une énigme qu'il faut deviner. Au lieu que dans les romans noirs, ou les derniers romans surréalistes, la magie est donnée comme un postulat, qui permet de nombreuses tricheries et impostures, ici la réalité devient magique s'enchante naturellement, sans artifice. Des paysages du Tarn aux décors parisiens les plus exquis, le public suivra avec passion l'aventure du héros qui distingue mal entre celles qu'il aime.

EDMOND JALOUX. — *Le Culte secret*. 1 vol. in-8 cour. 330 p. **250** fr.

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage est constituée par :

— 20 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma . . . **750** fr.
— 130 exemplaires numérotés sur Alfa Mousse Navarre. . . . **475** fr.

Les Éditions de la Table Ronde

4, Rue Jules-Cousin PARIS-4e - TUR 83-74





A





LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

COLLECTION " LE CHOIX "

Cette collection à tirage limité, imprimée sur vélin Johannot et sur vélin Crèvecœur des Papeteries du Marais, se propose de publier des œuvres des Maîtres et des jeunes écrivains contemporains d'une qualité littéraire exceptionnelle. Elle en constituera l'édition originale à la présentation particulièrement soignée.

Chaque volume est accompagné d'un frontispice gravé sur cuivre ou sur bois.

FRANÇOIS MAURIAC, *de l'Académie française* :

- LA RENCONTRE AVEC BARRÈS

Orné d'un portrait de l'auteur gravé sur bois par G. Poilliot, d'après la peinture de Jacques-Émile Blanche.
Restent quelques exemplaires sur vélin Crèvecœur...... 450 fr.

JEAN ANOUILH :

- NOUVELLES PIÈCES NOIRES (Jézabel, Antigone, Roméo et Jeannette, Médée).

Orné d'un portrait de l'auteur gravé au burin par Paul Guimezanes.
800 exemplaires sur vélin Crèvecœur.................. 750 fr.
1.700 exemplaires sur alfa Navarre.................. 630 fr.

H. DE MONTHERLANT :

- CARNETS I (1935-1939)

Orné d'un portrait de l'auteur gravé sur bois par G. Poilliot. d'après un dessin de A. Billis.
100 exemplaires sur vélin Johannot.................. *épuisé*
2.700 exemplaires sur vélin Crèvecœur.................. 750 fr.

JEAN GIONO :

- UN ROI SANS DIVERTISSEMENT

Orné d'un portrait de l'auteur gravé sur bois par G. Poilliot, d'après un dessin de Lucien Jacques.
100 exemplaires sur vélin Johannot.................. 1.300 fr.
700 exemplaires sur vélin Crèvecœur.................. 850 fr.
1.700 exemplaires sur alfa Navarre.................. 700 fr.

FRANÇOIS MAURIAC, *de l'Académie française* :

- DU COTÉ DE CHEZ PROUST

Orné d'un portrait de l'auteur gravé sur bois par G. Poilliot, d'après la peinture de Jacques-Émile Blanche.
100 exemplaires sur vélin Johannot.................. 700 fr.
1.400 exemplaires sur vélin Crèvecœur.................. 550 fr.

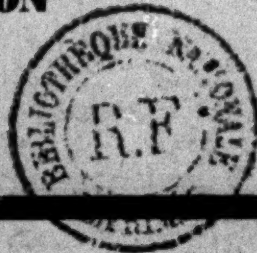
A PARAITRE PROCHAINEMENT :

PAUL CLAUDEL, *de l'Académie française*

- SOUS LE SIGNE DU DRAGON

H. DE MONTHERLANT :

- CARNETS II (1942-1943)






R.F.
IMPRIMÉS





Vient de Paraître

JEAN GIONO

Noé

Noé n'est pas un journal d'écrivain. *Noe* n'est pas un roman. Et pourtant *Noé* tient du roman et du journal, et est en outre quelque chose d'autre.

Jean Giono a terminé un roman (*Le Roi sans Divertissement*, mais ce pourrait être tel autre). Il a encore la tête pleine, et il est libre. Il se laisse envahir par des personnages qu'il a refusés. Il montre comment, à la vie ordinaire (de laquelle il parle sur un ton juste et pudique) se superpose une autre vie, comment aux dimensions physiques s'en superposent d'autres, celles de l'imagination.

Par *Noé*, le lecteur est admis dans la double familiarité de Jean Giono, citoyen de Manosque, et de Jean Giono, créateur d'une Arche ouverte à tous les personnages, à tous les animaux et à toutes les graminées de l'univers.

La maison de Giono, Manosque, une cueillette d'olives, un voyage à Marseille, une promenade en tramway, la découverte de domaines presque "fantastiques" à l'intérieur de Marseille, le retour à Manosque, de brefs récits qui parsèment cette extraordinaire mosaïque, voilà ce que le lecteur trouvera dans ce livre, qu'on peut ouvrir et lire d'une traite, et qu'ensuite on peut reprendre et feuilleter.

Nous laissons aux critiques le soin de montrer au public de quelle manière cette œuvre, à notre avis remarquable, "continue" Giono et en même temps le "renouvelle".

Une ironie sereine la parcourt, l'éclaire, l'illumine, et "discipline secrètement les moyens" si puissants qu'ils peuvent prétendre, dans un désordre apparent et un luxe qui demeure splendide, à une économie rigoureuse.

Déjà, on a salué une œuvre maîtresse de la littérature contemporaine.

LA TABLE RONDE.

JEAN GIONO. — *Noé*. Un volume in-16 jésus de 360 pages . . **315** fr.

L'ÉDITION ORIGINALE, dans la collection *Le Choix*, est limitée à :

— 100 exemplaires numérotés sur Vélin pur fil Johannot. . **1.200** fr.
— 300 exemplaires numérotés sur Vélin Crèvecœur du Marais **750** fr.
— 1.200 exemplaires numérotés sur Alta Navarre . . . . . . **500** fr.

Les Éditions de la Table Ronde

4, Rue Jules-Cousin PARIS-4e - TUR 83-74





LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

A l'origine des ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE il y eut les Cahiers du même nom qui, sous la direction de THIERRY MAULNIER présentèrent au lendemain de la libération un florilège d'œuvres originales signées des plus grands noms contemporains. Ces Cahiers étaient ornés de reproductions en fac-similé de dessins des meilleurs artistes de notre temps et la typographie en était particulièrement soignée. Ces publications dont le tirage était limité à 2.000 exemplaires numérotés, sur vélin Crèvecœur du Marais, ornés de nombreux dessins originaux, de gouaches en couleurs reproduites au pochoir et de fac-similés de lettres ou de documents rares, de partitions de musique, et 150 ex. numérotés sur vélin pur fil Johannot contenant un portefeuille supplémentaire de gravures originales signées des meilleurs graveurs d'aujourd'hui constituent actuellement une rareté bibliophilique.

Il reste quelques exemplaires vendus aux prix ci-dessous :

1er Cahier 1944	sur vélin pur fil Johannot	épuisé
	sur vélin du Marais	épuisé
2e Cahier 1945	sur vélin pur fil Johannot	2.870 fr.
	sur vélin du Marais	375 fr.
3e Cahier 1945	sur vélin pur fil Johannot........	2.870 fr.
	sur vélin du Marais..............	600 fr.
4e Cahier 1945	sur vélin pur fil Johannot	2.870 fr.
	sur vélin du Marais..............	575 fr.
1er Cahier 1946	sur vélin pur fil Johannot	2.870 fr.
	sur vélin du Marais	780 fr.
2e Cahier 1946	sur vélin pur fil Johannot	2.870 fr.
	sur vélin du Marais..............	780 fr.

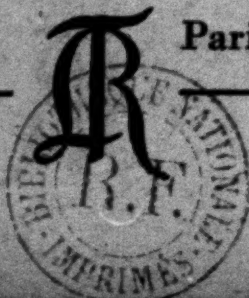
Chaque cahier au format in-4° carré sous couverture rempliée.











TR
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS